



LOUIS BERTIGNAC

JOLIE PETITE HISTOIRE



Louis Bertignac

JOLIE PETITE
HISTOIRE



*Sur le bateau où la génération du baby-boom
s'était embarquée pour partir
à la recherche d'un nouveau monde,
les Beatles ont crié « Terre » les premiers.
Moi, quand je suis arrivé plus tard à la rame,
ce sont les Stones qui m'ont fait découvrir
la terre promise où j'allais passer ma vie.*

À papa et maman à qui je dois l'essentiel.

À Laétitia qui comble mes jours et mes nuits.

À Lola, Lili et Jack, mon avenir.

À la musique.

À la vie.

Au futur.

SOMMAIRE

Titre

Livre I - Avant

- 1 - Backstage
- 2 - Premiers applaudissements
- 3 - Family's little helper
- 4 - « You can't always get what you want »
- 5 - Beggars Banquet
- 6 - « Dear Doctor »
- 7 - « Midnight Rambler »
- 8 - Higelin - « Sympathy for the Devil »
- 9 - « Sister Morphine »
- 10 - « Out of the Blue » - Premier succès

Livre II - Téléphone

- 11 - « Satisfaction »
- 12 - Premier album
- 13 - Crache ton venin
- 14 - « Au cœur de la nuit »
- 15 - « Dure limite »
- 16 - « Un autre monde »
- 17 - C'est la fin

Livre III - The long and winding road

- 18 - Les Visiteurs
- 19 - Topper pas top

- 20 - « Jack »
- 21 - Rocks
- 22 - Il n'y a pas que les histoires d'amour qui finissent mal... en général
- 23 - Elle et Louis
- 24 - Bertignac '96
- 25 - Corine. L'album
- 26 - Carla. L'album
- 27 - Longtemps
- 28 - « Sur mes gardes »
- 29 - Grizzly (ça, c'est vraiment moi)
- 30 - Faux numéro
- 31 - The Voice
- 32 - Suis-moi
- 33 - Les Insus
- 34 - Origines
- 35 - Love You Live
- 36 - « Vas-y guitare »
- 37 - Travellings
- 38 - Laétitia

Remerciements

Remerciements (bis)

Copyright

LIVRE I

Avant

1

Backstage

Au moment de commencer l'écriture de ce livre, je ressens les mêmes sensations qu'avant d'entrer sur scène.

Avec au creux du ventre la même promesse de plaisir et la même crainte de décevoir.

Avant le concert, le ronronnement de la salle, ponctué de quintes de toux, de sièges qui se rabattent brutalement quand une rangée se lève pour laisser passer un spectateur, d'éclats de rire, de « coucou, on est là » criés à un retardataire, me font prendre conscience que cette rencontre avec le public, au même endroit à la même heure, a quelque chose de vertigineux.

Nous avons, les spectateurs et moi, vécu chacun de notre côté avant cette soirée et nos vies se sépareront à nouveau ensuite, mais le temps du concert, elles vont fusionner pour partager, grâce à la musique, toutes les émotions qu'on trimbale dans les replis de nos âmes. Des peurs d'enfants, des odeurs d'école, le souvenir de ceux qu'on a tant aimés, mais aussi le souvenir des salauds qui nous ont fait du mal, nos histoires d'amour, nos blessures secrètes, nos passions, nos abandons, nos espoirs, nos déceptions, nos enthousiasmes et nos lassitudes, et puis, même si une fois le rideau tombé

chacun repart de son côté, vivre ce qui lui reste de vie avec au fond du cœur, le souvenir de cette rencontre.

Je reçois souvent des lettres de fans, qui me confient leur vie. Ces mots sont tellement touchants, tellement sincères, qu'à chaque fois, je me dis que je vais répondre en offrant à mon tour en échange des choses de ma vie, et puis... je tarde, je remets et puis j'égare la lettre, et quand son souvenir revient danser dans ma mémoire, je m'en veux... Alors, ce livre est une réponse à toutes les lettres auxquelles je n'ai pas répondu par négligence, par paresse ou parce que des urgences dérisoires me faisaient croire que j'avais autre chose à faire.

À mon tour, je vais vous raconter tout ce qui s'est passé dans ma vie, avant et après nos brèves histoires d'amour d'un soir que je n'ai pas oubliées.

Ce livre n'est pas un bilan. Il se termine lorsque commence le premier jour du reste de ma vie. Il y aura d'autres concerts, d'autres chansons et d'autres livres, tant que la passion sera là et tant que vous serez là pour la partager.

Vous êtes prêts ? Voici le moment qu'on aime depuis si longtemps, ce « juste avant » le début d'un concert, quand le silence remplace la musique d'accueil, que la salle est plongée dans l'obscurité ne laissant subsister comme uniques lumières que les témoins lumineux indiquant que les amplis sont branchés et les panneaux indiquant les sorties de secours.

Ce moment de bonheur est en nous depuis l'enfance, quand on allait au ciné avec l'école, et qu'on poussait un « aaahhhh » de plaisir lorsque les lumières s'éteignaient et qu'on se mettait à scander les chiffres du compte à rebours de l'entame de pellicule avec le trois à l'envers, en finissant par une clameur de bonheur sur le zéro.

Alors, éteignez les lumières, gardez juste un éclairage sur le bouquin

Aaahhhh... 5, 4, 3, 2, 1...

Zéro ! C'est parti...

2

Premiers applaudissements

Une salle de classe d'un lycée parisien à la fin des sixties.

Le lycée Carnot est en roue libre en ce dernier jour d'année scolaire. Libérés des conseils de classe, les profs ont déjà la tête en vacances et lisent *Le Monde* à leur bureau en nous laissant glander. Ils ont ouvert les grandes fenêtres et le soleil qui inonde les classes accentue l'ambiance de vacances. Pour la forme, ils balancent : « Vous pouvez aussi réviser, ça ne vous fera pas de mal », sourient aux huées qui accueillent ces paroles et finissent par céder : « Bon, vous pouvez faire ce que vous voulez, mais je ne veux pas vous entendre. »

C'est une matinée blanche. Une matinée d'attente avant la cérémonie de remise des prix qui aura lieu l'après-midi. Dans la cour, le gardien aligne des chaises et des ouvriers municipaux sont venus dans une camionnette de la mairie pour installer une estrade.

Cette estrade sera ma première scène.

Après le déjeuner, j'attends avec ma classe dans le couloir du collège, le moment d'y monter. Je me souviens de l'écho de ce couloir qui faisait résonner nos voix et nos rires dans les moments qui précédaient l'appel des

lauréats. On a tous le souvenir de l'écho majestueux et stressant des couloirs des collèges. Tellement impressionnant que lorsque j'ai découvert, sur mon premier ampli, un bouton « écho » que je pouvais régler à ma guise, j'avais un sentiment de puissance divine.

C'est le tour de notre classe. Nous sortons du couloir éclaboussés par la lumière du soleil d'été et nous marchons en rang vers l'estrade. Je vois mes parents dans le public, « habillés en dimanche ». Mon père me fait un clin d'œil, ma mère un discret signe de la main et ma sœur me sourit. Sur l'estrade, le directeur appelle mon nom. Je sors du rang et monte sur l'estrade, avec cette démarche incertaine qui ne m'a jamais quitté, un peu comme si je m'excusais de marcher. Quand je voyais Belmondo dans un film, j'enviais sa dégaine souple et puissante qui le faisait ressembler à ces marins qui descendent des bateaux aux escales et déambulent sur le port avec désinvolture. Moi, j'étais plus échassier que marin, ça vient probablement de mes cannes trop maigres. J'ai fini par me résigner quand je me suis aperçu que ma démarche hésitante me donnait une fragilité romantique qui plaisait aux filles. Pourtant, j'aurais tellement aimé avoir des quadriceps de footballeur, je vous raconterai pourquoi un peu plus loin.

Je monte sur l'estrade sous le regard désabusé de mes potes de classe qui savent que comme chaque année, je vais ramasser tous les prix. Mes parents, gorgés de fierté, semblent ronronner de plaisir comme Louis de Funès dans *Le Grand Restaurant*. Au moment où les autres parents m'applaudissent poliment en cachant leur dépit, les miens les saluent d'un mouvement de tête pour bien leur montrer qui est le boss.

Cette cérémonie était expédiée avec un protocole minimum car tout le monde avait déjà à l'esprit les trains de nuit qui allaient partir d'Austerlitz ou de Montparnasse pour des baisers volés dans les celliers des maisons de campagne ou dans les bals du 14 juillet sur les places de village avec les guirlandes lumineuses accrochées aux platanes.

Juste après la remise des prix, quand le directeur disait : « Après l'effort le réconfort, et maintenant, je vous souhaite de bonnes vacances », c'est comme si une bombe à fragmentation de bonheur explosait dans la cour de récré, provoquant des cris de joie et un éparpillement des élèves qui s'enfuyaient en courant vers les étés et les fêtes de leur enfance.

Arrivé à la maison, je posais sur les étagères de ma chambre les bouquins reliés pleine peau, les *20 000 lieues sous les mers* enluminées, les Jack London, les *Grand Meaulnes* et les trilogies de Pagnol. Chaque livre était accompagné d'un diplôme en papier épais, enroulé et cerclé par un ruban de tissu rouge où mon nom était écrit en lettres gothiques, et que je donnais à mes parents. Ils déroulaient le parchemin et le regardaient avec fierté en souriant. Je sais qu'ils imaginaient une plaque de cuivre fixée au mur d'un immeuble bourgeois, sur laquelle on lirait : « Docteur Louis Bertignac, cardiologue, ancien interne des hôpitaux de Paris ». C'était la route dont ils rêvaient pour moi. Une autoroute même, sur laquelle mes succès scolaires m'assureraient une bonne conduite de vie, confortable et sans nids-de-poule.

3

Family's little helper

Premiers souvenirs

Je suis né en Algérie. J'avais 3 ans quand mes parents ont quitté Oran. Le seul souvenir que j'ai gardé de notre vie là-bas, ce sont les réunions familiales à l'ambiance séfarade, exubérante et chaleureuse. Mais dans ces fêtes, j'ai aussi appris la peur lorsque quelqu'un prononçait le mot bombe et qu'aussitôt tous les adultes baissaient la voix. J'avais à peine 3 ans et pour la première fois, j'associais ce mot dont j'ignorais le sens à la notion de drame. En évoquant ça aujourd'hui, je frissonne encore en me souvenant de leur murmure grave.

C'est paradoxal, parce que s'ils baissaient la voix, c'était pour ne pas inquiéter les enfants, alors qu'au contraire, ce changement de ton annoncé par le son sourd du mot « bombe » me faisait découvrir l'angoisse. Mais ce n'était pas le seul mot qui leur faisait baisser la voix. Il y avait aussi « juif » : j'en percevais sans la comprendre la charge dramatique rien qu'en entendant mes parents baisser la voix quand ils le prononçaient.

Mon père a senti à ce moment-là que la situation allait devenir invivable pour nous et a décidé de nous faire rentrer en France. Un oncle est parti en éclaireur, et la seule image qui me reste de cette époque-là, c'est le souvenir du jour où nous l'avons accompagné au bateau. Je nous vois sur le quai, et lui déjà à bord, accoudé au bastingage, nous faisant des signes de la main. Il avait oublié le journal. Mon père est allé le lui acheter, il est revenu en courant et lui a lancé. Mon oncle n'a pas réussi à l'attraper et le journal est tombé dans l'eau. Ce n'était rien qu'un journal dans la flotte, mais en le regardant se soulever puis redescendre au gré des vaguelettes que laissait le sillage du bateau qui quittait le port, je sentais confusément qu'il marquait la fin d'une époque.

Nous avons pris à notre tour le bateau quelques mois plus tard. Dès notre arrivée en France, mon père a travaillé pour son frère, l'oncle au journal qui avait monté une affaire de flippers et de juke-box, tandis que sa sœur, ma tante Clairette, s'était mariée avec un homme qui possédait également une société de flippers et de juke-box, ce qui évidemment, créait des conflits permanents entre la sœur et le frère de mon père. Ce dernier passa sa vie à jouer les médiateurs pour calmer ces querelles familiales.

J'étais le chouchou de la famille. Parce que j'étais le garçon bien sûr, et dans une famille juive d'Afrique du Nord, l'enfant masculin est un cadeau du ciel, mais il y avait autre chose. J'étais le deuxième Louis. Un an et demi avant moi, ma mère avait accouché d'un premier petit Louis qui était mort à la naissance, alors quand je suis né, j'ai reçu l'amour de deux Louis. Non seulement de la part de mes parents, mais aussi de toute ma famille, et notamment de ma tante, l'épouse du concurrent de mon oncle, qui me couvrait de cadeaux.

Très vite, je me suis organisé pour les cadeaux. Dès que j'ai su écrire, j'ai fait des listes. Pour Noël, ma tante : une trottinette ; pour mon anniversaire, papa et maman : un circuit 24, etc.

Je garde au cœur la chaleur de ces jours de fête, l'odeur des bougies de Noël et celles de mes gâteaux d'anniversaire... et le bruit du papier cadeau que je déchirais, laissant apparaître le carton d'emballage du jouet.

Je n'ai pas la nostalgie de l'Algérie. Parce que la plupart de mes souvenirs d'enfance sont des souvenirs d'en France. Mais quand j'entends le mot « Algérie », je ressens une double émotion. Celle du ton nostalgique avec lequel mes parents évoquaient leur passé dans ce pays, leur façon de parler des dimanches à la plage à Constantine. Pourtant, ils ne m'ont jamais inculqué une quelconque nostalgie colonialiste. Dès leur arrivée en France, ils voulaient s'intégrer dans ce pays et ont tout fait pour ça. J'étais royalement intégré par des parents qui ont eu l'élégance de ne pas montrer à quel point l'exil les avait désintégrés.

J'ai eu la chance d'avoir des parents merveilleux.

Papa. Father's little helper

Papa a toujours bossé dur pour nous assurer une vie paisible. Il ne roulait pas sur l'or, mais on ne manquait de rien. Il nous rassurait. Il me rassurait. Et jusqu'à son dernier jour, j'ai toujours eu droit à son adorable, admirable protection.

Il m'a toujours aidé autant qu'on peut humainement le faire. Il m'a acheté la 4L dont je vais beaucoup parler dans ce livre, il passait en vérifier le niveau d'essence pendant que je dormais et si besoin allait faire le plein à la station-service. Quand je ne donnais pas de nouvelles depuis trop longtemps, il appelait mes potes pour en avoir sans me déranger !

Le jour de mon départ pour le service militaire, il m'a accompagné et avant de se quitter, on a passé un long moment au café, où il m'a parlé comme il ne l'avait jamais fait. Pour la première fois, il me considérait comme un homme.

Quand j'ai commencé à bien gagner ma vie, je lui ai demandé de gérer les choses qui m'ennuyaient et que je négligeais, les rapports avec le comptable, la banque, la Sacem, la Sécu, etc. Il l'a fait sans jamais accepter un seul centime. Une fois ou deux, lorsque dans sa vie il a traversé des difficultés financières, il m'a demandé : « Je peux t'emprunter deux mille balles ? », qu'il m'a rendues avant l'échéance qu'il avait fixée.



Avec Joël, mon père.



Mais ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est une blessure qui ne cicatrisera jamais. La culpabilité de ne pas avoir été près de toi, papa, au moment où tu as quitté ce monde.

Il ne se passe pas un jour sans que sans que je m'en veuille d'être allé faire ces deux pauvres concerts à Shanghai alors qu'affaibli, tu étais à l'hôpital et que je sentais, que je savais que tu allais partir.

Il ne se passe pas un jour sans que je repasse dans ma tête un film où je te tiens la main et où je te vois sourire tandis que nous échangeons un dernier regard avant que tu fermes les yeux pour toujours. Mais ce film n'a jamais été tourné, cette scène n'a jamais existé et ça me tue. Parce qu'il y a des choses qui n'arrivent pas par hasard.

Un jour de 2007, tu es allé au cimetière pour voir l'avancement de la construction de ta tombe (oui, même ça, tu le faisais par prévenance, pour nous éviter d'avoir à nous en occuper, ma mère, ma sœur et moi !). Ce jour-là, tu as glissé sur une pierre que les ouvriers s'apprêtaient à poser, tu es tombé et t'es cassé le col du fémur... Les pompiers t'ont emmené à l'hôpital et tu m'as fait dire « tout va bien ». J'ai fait semblant d'être rassuré, mais dans l'avion qui m'emmenait en Chine, je me souviens avoir pensé : « C'est

un signe, c'est la terre qui l'appelle. » Tu n'es sorti de l'hôpital que pour entrer définitivement dans la tombe qui t'avait tué.

Je veux que tu saches que ce qui me rendait le plus fier dans l'aventure de Téléphone, c'est que tu sois fier de moi.



À 5 ans.



Nelly et Joël, mes parents.

Maman. Mother's little helper

Quant à maman, comment dire... La première image qui me vient à l'esprit en pensant à elle, c'est... le Christ ! Ne riez pas. Il n'y a rien de freudien dans cette métaphore, pas d'Œdipe mal résolu. Elle a consacré son existence aux autres, dans un dévouement total et une abnégation permanente. C'était le sens de sa vie. Je mesure la chance que j'ai eue d'avoir cette femme pour mère.

Lorsqu'elle est partie, c'était comme si le poing du diable me traversait les côtes pour arracher mon cœur et le jeter à des chiens enragés. Mais surtout, c'était incompréhensible. Une aussi belle personne ne pouvait pas mourir.

Le jour de son enterrement, j'ai décidé de lui écrire une dernière fois. J'ai laissé les mots sortir de mon cœur déchiqueté, sans chercher à faire des phrases. Je souhaite à tous ceux qui liront ces lignes, d'avoir envie d'écrire les mêmes quand leur maman partira.

*« Si je devais rappeler toutes tes qualités
J'en aurais pour des heures,
J'aurais fondu en larmes
Longtemps avant d'avoir fini
Aujourd'hui tu es sans doute un ange
Mais tu as l'habitude, tu l'as toujours été
Fais-leur du bien là-haut
Ils ont bien de la chance de t'avoir parmi eux
Au revoir maman. »*



À l'école.



Avec mes parents.



Avec mes parents et ma sœur Annie.

4

« You can't always get what you want »

*« You can't always get what you want
But if you try sometime you find
You get what you need. »*

Je ne tire aucune fierté de mes succès scolaires, car pour être honnête, je les devais à ma grand-mère, ancienne institutrice, qui me donnait des leçons particulières lorsque j'étais en maternelle. À l'âge où les enfants jouent généralement à des jeux de développement intellectuel consistant à enfoncer des cubes, des cylindres et des boules dans les trous aux formes correspondantes, je savais déjà lire et écrire.

Pourtant, l'école ne m'intéressait pas outre mesure, en tout cas beaucoup moins que les matchs de foot de la récré ou les disques que mon père ramenait du travail. Son job, dans la société de flippers et de juke-box de mon oncle, consistait à réparer ou changer les machines en panne et mettre en place les nouveaux disques. Il récupérait les anciens qu'il ramenait à la maison. L'enfant que j'étais écoutait tout ça, le pire comme le meilleur. Le pire, c'est quand je reprenais en chœur avec Richard Anthony « *Buvons, buvons buvons, le sirop typhon, universelle panacée, hé hé* » ou bien « *Le sombrero sur le nez, en guise, en guise, en guise de parasol* » du

« Mexicain » de Marcel Amont. Le meilleur, c'était « Rock Around The Clock », de Bill Haley, « Only You » des Platters ou « What'd I Say » de Ray Charles. Ray Charles... mon premier bonheur musical, qu'on écoutait beaucoup à la maison car mon père était fan et outre les 45 tours deux titres ramenés des cafés, il possédait les albums. Il avait aussi une passion pour Sidney Bechet mais je n'accrochais pas à la clarinette de « Petite fleur », qui ne possédait pas l'énergie du piano de Ray.

La guitare est arrivée dans ma vie lors d'une rentrée scolaire où mes parents devaient choisir l'activité qui devait me permettre de meubler les jeudis après-midi afin de m'éviter de m'ennuyer dans ma chambre ou de traîner dans les rues. J'ai eu du pot, j'aurais pu tomber sur une discipline de maison des jeunes : judo, modélisme ou atelier crépon, mais mon intérêt pour les disques que mon père ramenait des juke-box incita mes parents à me mettre à la musique. Guitare pour moi et piano pour ma sœur.

L'idée m'enchantait mais le premier cours me fit déchanter. Une prof austère me faisait travailler sur une guitare espagnole achetée chez Paul Beuscher des *Études* de Bach transcrites pour guitare. Quand j'ai lu le mot « étude » accolé au mot « guitare » sur le recueil de partitions, j'ai su que ça ne le ferait pas. Ça partait mal et la suite confirma cette première impression. J'ai détesté ces cours, j'ai détesté cette prof, j'ai détesté les *Études* de Bach transposées pour guitare. À la fin de la première année, j'en étais toujours à égrener laborieusement et sans passion des successions de notes tandis que la prof ponctuait les temps en donnant de légers coups de diapason contre sa tasse de thé...

Je ne comprenais pas quel rapport il pouvait y avoir entre ce que m'apprenait cette femme et ce que j'éprouvais lorsque j'écoutais Ray Charles. Le seul moment de plaisir dans ce cours, le seul moment où la musique était présente, c'est lorsqu'à la fin de la séance, la prof, pour s'assurer que sa guitare ne s'était pas désaccordée pendant la leçon, jouait un accord parfait de Do majeur avant de ranger soigneusement son instrument

dans son étui. Cet arpège majestueux me procurait une émotion vertigineuse et un plaisir intense. C'était aussi le seul moment qui semblait la rendre heureuse, tant elle paraissait soulagée de ranger la guitare bien accordée dans son étui.

Sans le savoir, cette femme m'a appris deux choses essentielles. D'abord, que ceux qui accordent leurs instruments après avoir joué, avant de les ranger dans leurs étuis, ne sont pas des musiciens mais des comptables ; mais surtout, que l'harmonie de plusieurs notes jouées simultanément me donnait plus de plaisir que des suites de notes, même jouées avec virtuosité. C'est précisément une partition de ce genre qu'on m'avait demandé de travailler pour l'examen de fin d'année. Je le fis malgré tout avec application pendant quelques semaines, puis je pris conscience que j'apprenais la partition comme on apprend une leçon d'algèbre. Comme je voulais faire de la musique et pas des maths, je renonçai à apprendre la deuxième partie de l'étude et je me mis à improviser selon mon humeur. Et je dois l'avouer sans modestie, je trouvais que mes impros s'enchaînaient bien avec les notes écrites par Jean Sébastien Bach.

Le jour de l'examen, je jouai brillamment le début de l'étude que j'avais consciencieusement travaillée puis je me mis à improviser la suite au feeling et je conclusai par l'accord de fin de cours que j'aimais tant. Pour bien montrer que malgré cette audace, je restais dans l'esprit de Bach, après le dernier accord, je saluai l'examineur d'une légère inclinaison de la tête comme on voyait les maîtres de musique le faire avec le roi dans les films d'époque.

Il paraît que le silence qui suit du Mozart est encore du Mozart mais le silence qui suivit ma prestation ce jour-là était celui de la stupéfaction. Il fallut un certain temps à l'examineur pour reprendre ses esprits après ce qu'il venait d'entendre. Sans dire un mot, il enleva ses lunettes, les leva vers la clarté du jour venant de la fenêtre comme s'il cherchait une poussière. Puis après les avoir frottées avec un carré de soie blanche, il les reposa sur la table

en soupirant, se frotta la base du nez à la façon de Lino Ventura et me dit d'une voix lasse : « Comment vous dire... Au début, ça partait bien... Mais ensuite vous avez fait n'importe quoi. Ça vous amuse peut-être, mais apprenez, jeune homme, que la musique n'est pas un jeu. »

Si j'avais été plus vieux, moins timide, je lui aurais fracassé sa Paul Beuscher sur le crâne. J'espérais que ma prof, qui assistait à l'examen, viendrait à mon secours, mais figée sur son siège, elle hochait la tête en signe d'approbation aux propos de l'examineur. Et quand je me justifiai en disant : « J'ai voulu faire une variation sur le thème de Bach », elle éclata de rire. C'était d'autant plus humiliant pour moi que cette femme ne riait jamais, son visage était figé dans une expression austère et sévère que lui donnaient des lèvres plus fines que la moustache qui les surmontait.

« Apprenez, jeune homme, que la musique n'est pas un jeu. » Je ressentais exactement l'inverse. Tout ce qui me passionnait était associé au jeu. Jouer d'un instrument, jouer sur scène. Mes deux passions dans la vie étaient le foot et la musique et dans les deux cas, on employait le verbe jouer. Les Stones jouaient sur scène, comme les footballeurs du PSG jouaient dans les stades, comme jouent les comédiens que j'admire.

Jouer est le plus beau mot de la langue française. Passer sa vie à jouer, c'est faire un doigt d'honneur à la mort.

Paradoxalement, si cette année de cours de guitare me dégoûta de la musique classique, elle conforta mon amour pour l'instrument. Je ressentais une connivence avec la guitare et un plaisir physique à la sentir sous mes mains.

Alors, je jouais seul dans ma chambre. De plus en plus.

Peu à peu ma vie changeait. Je passais de plus en plus de temps avec ma guitare et je ramenaï de moins en moins de prix d'honneur à la maison. Excepté le foot, rien d'autre ne m'intéressait et mes parents voyaient avec inquiétude ma vie sociale se dégrader. Je me rendais sans enthousiasme au collège, et même si, sur mes acquis, je parvenais à limiter la chute de mes

notes, je participais de moins en moins à la vie familiale, profitant du moindre instant de liberté pour jouer de la guitare dans ma chambre que je ne quittais que pour aller jouer au foot.

C'est ainsi qu'un jour où je prenais le bus pour participer à un match, j'entendis deux types plus grands, des lycéens de seconde, qui parlaient de musique avec des phrases du genre : « Pour la répète, faudra passer prendre les clés du local en allant chercher l'ampli Marshall chez Charlie. » Je ne sais pas comment j'ai trouvé le courage de les interrompre pour leur demander : « Je vous entends parler de groupe, de répétitions, vous pouvez me dire comment ça se passe parce que moi je joue tout seul et j'aimerais faire partie d'un groupe ? » Les gars, sympas, m'ont expliqué qu'avec des élèves de leur classe, ils répétaient le mercredi dans la cave de l'un d'eux, aux murs recouverts de boîtes d'œufs pour l'isolation, et qu'ils jouaient chaque week-end dans les boums, les fêtes d'anniversaires et dans une arrière-salle de bistrot.

J'ai eu du mal à m'endormir ce soir-là. Plus rien n'existait que l'idée fixe de monter un groupe et, dès le lendemain, je demandais à tous les élèves de ma classe s'ils jouaient d'un instrument. J'avais des réponses du genre : « Ben, mes parents m'ont inscrit au piano et je travaille la méthode rose, c'est chiant » ou bien « J'ai eu une batterie à Noël mais j'ai pas le droit de jouer parce que ça fait trop de bruit » ou encore « Je chante des chants religieux dans la chorale de la paroisse, entourée de vieilles qui puent de la gueule ». À chacun d'eux je fis part de mon idée de monter un groupe et tous acceptèrent avec enthousiasme.

À cette époque, mon père avait changé de travail et il gérait une blanchisserie industrielle à Cachan que le personnel désertait chaque week-end, nous fournissant ainsi un magnifique local de répétition. Avec mes potes récupérés à l'école, nous avons commencé à reprendre maladroitement les succès de l'époque. Au début, nous étions évidemment très mauvais. Pourtant, malgré le son merdique de ce local industriel, malgré notre manque

de technique et nos mises en place chaotiques, je découvrais le bonheur incroyable de faire de la musique avec d'autres musiciens. C'était sans doute la sensation la plus forte, la plus belle, la plus excitante que j'ai jamais connue.

À cette époque, la musique était devenue une addiction. Les seuls moments où j'oubliais mes angoisses, c'était quand je jouais. Mon angoisse principale, bien sûr, était de ne pouvoir vivre de la musique. C'était la grande époque de la presse magazine et *L'Express*, *Le Nouvel Obs* où *Le Point* faisaient souvent leur une avec des sondages, et un jour, en passant devant un kiosque à journaux, j'ai lu ce titre : « Seuls 2 % des Français vivent de leur passion ». Ce titre tournait dans ma tête. J'avais 98 % de chances de faire un job juste pour gagner ma vie et l'idée de travailler toute ma vie, juste pour la gagner, me terrifiait. Alors, pour exorciser cette angoisse, j'ai écrit sur une feuille de papier : « Gagner sa vie, c'est la perdre. » Et à chaque fois que la pression de mes parents se faisait trop forte, à chaque fois que j'entendais « C'est pas les Rolling Stones qui te nourriront plus tard », je lisais ces quelques mots puis je prenais ma guitare et me mettais à jouer. Avec le recul, je réalise que ce tourment, ce doute que mes parents avaient mis dans mon esprit, a constitué un frein. Et c'est difficile de se forcer à avancer quand un frein à main est tiré. Mais j'y parvenais malgré tout, car sur le plan musical, je vivais une période exaltante. Je sortais chaque soir pour jouer et rencontrer des musiciens. Peu à peu, je prenais confiance, je sentais que je progressais et quand je jouais, « ça marchait ». Chaque nouvelle rencontre, chaque compliment, chaque éloge, chaque « putain tu joues bien » me donnaient un petit peu plus confiance en moi et desserraient peu à peu ce frein à main familial. Mais ce titre à la une du magazine hantait mon esprit.

D'autres préoccupations me prenaient la tête. Celles d'un ado des Trente Glorieuses : les filles, le bac, le permis de conduire et le service militaire. J'imagine que pour les ados d'aujourd'hui, ces tourments semblent bien dérisoires. Je mesure la chance d'avoir eu 20 ans en 1975 et de n'avoir connu

que ces angoisses tellement légères, si on les compare à la terreur du lendemain que vivent les ados aujourd'hui dans un monde à la dérive.

J'affrontais les défis de mon adolescence avec des réussites diverses.

Les filles. J'étais introverti, complexé et maladivement timide. Regarder une fille dans les yeux me coûtait un terrible effort. Surtout si j'étais amoureux. Alors, comme je n'osais pas les regarder, je regardais ma guitare, et comme je n'osais pas leur parler d'amour, je jouais. Comme les ventriloques font parler leurs marionnettes, j'exprimais mes sentiments les plus intimes à travers ma guitare. J'ai appris à mettre dans mon jeu le plus intime de moi dès mon premier amour.

*« Jamais de la vie
On ne l'oubliera,
La première fille
Qu'on a pris dans ses bras. »*

D'aucuns s'étonneront que je cite Georges Brassens, a priori éloigné de mon univers artistique. Certains penseront même qu'il s'agit d'une stratégie marketing destinée à séduire les critiques littéraires ou les lecteurs qui me lisent dans le silence d'un dimanche d'hiver, dans un salon aux murs couverts de bibliothèques, vêtus d'un chandail Lacoste et d'un pantalon de velours côtelé de couleur lie-de-vin, en aspirant l'air d'une pipe vide à grands bruits de succion...

Si cette chanson me revient en mémoire, c'est qu'elle faisait partie d'un lot que mon père avait ramené d'une de ses « tournées » juke-box. Lorsqu'il avait mis le disque à la maison, l'enfant que je devais être encore avait été frappé par les mots suivants :

*« On a beau faire le brave
Quand elle s'est mise nue*

*Mon cœur, t'en souviens-tu
On n'en menait pas large... »*

Et si j'y pense encore en écrivant ces lignes, si je n'ai pas oublié la première fille que j'ai prise dans mes bras, c'est qu'effectivement je n'en menais pas large...

Cette année-là, mon père avait décidé de nous emmener en vacances de Noël dans un Club Med de station de sports d'hiver où mes parents allaient retrouver des amis. J'avais 15 ans, l'âge où pour séduire aux sports d'hiver, on faisait de grands dérapages contrôlés en arrivant au restaurant d'altitude, en déclenchant une gerbe de neige sur les filles qui protestaient en riant.

Nous, les « jeunes », étions regroupés dans une grande chambre où nous passions des soirées sages avec des filles. On parlait, on buvait du Coca, on draguait gentiment, ceux qui avaient « conclu » passaient la soirée à se rouler des pelles, puis une fille disait : « Oh ! il est tard, il faut y aller, on va se faire disputer par nos parents » et elles partaient se coucher à 23 heures grand maximum.

J'étais tombé amoureux de l'une des filles de notre groupe d'amis. Elle était suisse, se prénommaient Angéla et j'avais remarqué qu'elle était plus sensible à mon air romantique qu'à mes dérapages dans la poudreuse.

Jeanne... évidemment, j'avais révisé les accords de « Lady Jane » pour lui jouer un soir, mais je n'ai jamais osé, c'était trop perso, et je craignais que les autres se moquent de moi. Alors, comme elle avait dit qu'elle aimait Neil Young et qu'il y avait une veillée ce soir-là devant mes amis et mes parents, j'ai joué « Cowgirl in the Sand » en la regardant.

« Can I stay here for a while ?

Can I see your sweet, sweet smile ? »

Elle s'est approchée de moi, et m'a dit : « C'est beau ce que tu viens de chanter, et puis tu as l'air si fragile quand tu chantes, tu trembles presque. » Je tremblais, mais ce n'était pas un effet de vibrato, c'est juste qu'elle

m'intimidait. Au moment de s'en aller, elle m'a soufflé très vite à l'oreille : « Demain, ne pars pas skier avec les autres, reste dans la chambre et attends-moi. »

Le lendemain matin, quand mes copains ont quitté la grande chambre où nous dormions à six, elle est arrivée. Je tremblais. Je vous jure que je tremblais lorsqu'elle s'est serrée contre moi et m'a embrassé. Je tremblais tellement que j'ai été incapable de faire quoi que ce soit. Elle a tout essayé pour me stimuler pendant des heures, mais en vain. Soudain, j'ai entendu de grands cris dans le couloir, c'étaient mes copains qui revenaient du ski et ils se sont mis à tambouriner à la porte. Alors, elle m'a embrassé tendrement et quand elle est sortie de la chambre, mes copains lui ont fait une haie d'honneur dans le couloir de l'hôtel et ils l'ont applaudie. Ils ne le savaient pas mais elle méritait leurs applaudissements.

Après les vacances, on est restés en contact, elle m'écrivait des poèmes d'Apollinaire, et un jour, elle est venue à Paris. On a dormi dans la chambre de ma grand-mère car il y avait un grand lit et là, j'ai enfin fait l'amour pour la première fois.

Beggars Banquet

Un dimanche soir, en rentrant chez mes parents après une de ces « répétitions », il m'est apparu évident que si la vie avait un sens, le sens de la mienne était la musique. Et quelques jours plus tard, au collège, quand un élève apporta l'album *Beggars Banquet* et que le prof d'anglais nous fit écouter « Sympathy for the Devil », c'était comme si un panneau lumineux s'était mis à clignoter devant moi, indiquant « voie sans issue » sur la route de vie tracée par mes parents. Je décidais de quitter l'autoroute pour prendre une déviation vers un chemin sans aucun panneau de limitations, chaotique, dangereux, plein de bosses et de nids-de-poule qui allaient faire tanguer ma vie, mais je n'avais pas peur. Les Stones existaient et de la même façon que les cailloux du Petit Poucet l'avaient aidé à retrouver son chemin, les pierres qui roulent m'aideraient toujours à retrouver le mien.

À la fin de ce cours d'anglais, j'ai demandé à mon pote de me prêter *Beggars Banquet*. J'ai serré le disque contre moi en tremblant d'émotion comme si je tenais une grenade. J'avais tellement hâte de la faire exploser que je me suis mis à courir vers la maison, j'ai monté l'escalier quatre à quatre, claqué la porte d'entrée puis celle de ma chambre et quand j'ai posé le

bras de la platine sur le disque, c'était comme si je la dégoupillais. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien d'autre que le bruit des premiers sillons qui grattent à vide puis soudain, dès les premières percussions tribales ponctuées des cris de Mick Jagger, ma vie explosa.

« Sympathy for the Devil » est à la musique ce que *Guernica* est à la peinture. C'est un tableau qui montre le monde envahi par la barbarie orchestrée par le diable qui séduit les hommes en se présentant avec une élégance et une délicatesse soulignées par des accords de piano qui dominent les percussions. Cette chanson, c'est l'histoire des diables en chacun de nous, que l'on cache sous un vernis d'éducation et de savoir vivre et de politesse...

Je soulève le bras de la platine avant que ne débute la deuxième chanson. J'ai besoin de faire une pause après une telle claque. Comme un sas de décompression après ce que je viens d'entendre. La suivante, « No Expectations », commence par des accords de guitare scène rejoints par ceux d'une slide-guitar qui semble pleurer et dont j'ai su après que c'étaient les larmes de Brian Jones, car c'est sa dernière contribution à une chanson des Stones. C'est l'histoire d'un type qui veut se tirer, qui demande qu'on l'emmène à la gare, qu'on le mette dans un train car il n'a pas l'intention de revenir un jour. Et même s'il s'agit d'une banale histoire d'amour, ces mots de départ sans intention de retour faisaient sens dans ma vie.

Toute la journée, j'ai écouté le disque, puis toute la nuit, puis tous les autres jours et toutes les autres nuits.

Et puis *Let It Bleed* est arrivé. La Fnac s'était habillée pour Noël. Je repère tout de suite la pochette sur laquelle un vieux phonographe avec un chargeur de disques automatiques supporte une horloge, une pizza, un pneu et un gâteau sur lequel, dessus, à la place des mariés des pièces montées, on a planté les figurines du groupe. Je retourne l'album : au dos, la même image avec le gâteau totalement destroyé. À l'époque, on pouvait écouter les disques à la Fnac, j'enfile un casque et... « Gimme Shelter », d'entrée... Ces premiers accords de Keith, un peu éthérés, ramenés sur terre par un appel de

grosse caisse et la voix de la choriste Merry Clayton, puis l'entrée de la basse de Wyman, le son qui s'épaissit de plus en plus avec des accords de piano, puis la basse puis les accords de piano, puis la caisse claire de Charlie Watts installe le tempo comme on déroule un tapis rouge pour Mick Jagger qui chante seul le premier couplet, Merry Clayton n'assurant qu'un rôle de choriste, puis au fur et à mesure de la chanson, la chanteuse impose sa voix pour emmener la chanson vers le ciel. À la fin, j'étais dans un tel état de choc que j'ai dû attendre un instant avant de pouvoir écouter la suite de l'album. Après la dernière chanson, je me souviens avoir pensé : « Il n'y a pas d'autre musique au monde. »

Ce jour-là à la Fnac, tandis que des foules demandaient une pochette cadeau pour mettre le dernier Sardou au pied du sapin, je me suis dit que si je ne consacrais pas ma vie à jouer cette musique, mon existence n'aurait aucun sens.

J'ai appris à jouer ces chansons en écoutant sans cesse le disque, en positionnant des milliers de fois le bras de la platine juste avant un solo jusqu'à ce que le diamant expire, en écoutant encore et encore, en écoutant toujours, en jouant affreusement mal, un peu mieux, puis à l'identique les riffs de Keith, note pour note.

Mais à la même époque, j'ai découvert le pouvoir des accords. Pour m'obliger à sortir de ma chambre, mes parents m'avaient envoyé dans un camp de jeunes où un mono chantait en s'accompagnant à la guitare. Le soir, devant le feu de bois sur la plage, il chantait « Stewball » d'Hugues Auffray, en jouant des accords arpégés. Autant dire qu'avec l'histoire triste du cheval et les accords arpégés, le mec a « pécho » toutes les monitrices. Je lui ai demandé comment il faisait. Il m'a dit : « C'est simple, tu achètes un bouquin d'accords et tu apprends les principaux. » C'est ce que j'ai fait. Paul Beuscher, ma chambre et les accords en suivant les schémas de la position des doigts sur le manche. Puis, j'ai appliqué ces connaissances nouvelles à l'interprétation de « Let it Bleed ». Mais c'était plus compliqué que prévu, ce

n'était pas tout à fait la même chose que dans le bouquin de Paul Beuscher, il y avait des renversements de notes qui, pour le même accord, changeaient le son, des signes +, et il m'a fallu encore travailler beaucoup pour pouvoir enfin jouer cet album.

6

« Dear Doctor »

À partir de ce moment-là, j'ai beaucoup joué. J'étais en 4^e, l'année où l'on ne décernait plus de prix au collège. Ça tombait bien, mes résultats scolaires avaient commencé à sérieusement se dégrader et à chaque nouvelle année scolaire mes parents dépités par cette décadence scolaire n'ont cessé de revoir mon avenir à la baisse. À la fin de la 4^e, ils ont abandonné leurs rêves de médecine, en se disant que peut-être une grande école... L'année suivante, ils envisageaient la fac et une licence avec un peu de chance, et lorsque j'entrais en terminale, ils en étaient à prier pour que j'aie le bac au rattrapage.

Pourtant, en me voyant jouer sans cesse de la guitare, ils pensaient au début qu'il s'agissait d'un sursaut d'amour-propre et étaient heureux en imaginant que, par fierté, je voulais absolument rattraper mon échec à l'examen de guitare classique. Mais lorsque j'ai acquis ma première guitare électrique, un ampli et une pédale fuzz et que je balançais des accords saturés qui faisaient trembler les murs de l'immeuble, ils ont vite compris que je n'allais pas reprendre les cours avec la dame à moustache qui accordait sa guitare avant de la ranger.

À cette époque, nos relations se sont tendues. Mes parents s'inquiétaient d'autant plus qu'ils avaient entendu dire que les Stones se droguaient. Un jour, mon père a décidé de m'expliquer les « dangers de la came ». Comme d'habitude, je jouais de la guitare dans ma chambre. Comme il ne voulait pas m'interrompre pour m'infliger sa mise en garde, il a attendu un long moment derrière la porte que je fasse une pause avant d'entrer dans ma chambre en disant : « Il faut que je te parl... » Il n'a pas terminé sa phrase car il venait de comprendre que s'il n'entendait plus le son de la guitare, c'est qu'allongé sur le dos, je savourais un énorme joint de libanais torsadé en souriant béatement. Sa réaction m'a fait plus mal que s'il m'avait balancé une tarte : il a quitté la chambre, a rejoint ma mère dans le salon, l'a serrée dans ses bras et lui a dit en pleurant : « Avec les résultats qu'il avait à l'école, il pouvait devenir ministre... maintenant, nous allons avoir un fils clochard. »

Mes parents étaient désemparés, car excepté un lointain cousin qui jouait du piano, il n'y avait pas de musicien dans la famille. Comme nous étions rapatriés d'Afrique du Nord, et que la seule référence de réussite sociale par la musique était Enrico Macias, ma mère tenta de rassurer mon père en me lançant : « Mais pourquoi tu n'essaierais pas de rencontrer Enrico Macias ? Il te dira si tu as du talent. » J'éclatais de rire, car à l'époque, Enrico représentait la ringardise absolue. Avec le temps, je me suis aperçu que c'est un excellent guitariste et un vrai passionné et que son Keith Richard se nomme Cheikh Raymond, un immense musicien d'Afrique du Nord.

Les craintes de mes parents au début de la classe de terminale étaient justifiées. Cette année-là, pour la première fois, je redoublais. Il faut dire que je n'allais pratiquement pas en cours. J'y allais encore moins pendant l'année de redoublement et mes parents s'étaient résignés à l'idée que je n'aurais pas le bac. Pourtant, à leur grande surprise, j'ai réussi à l'obtenir, ce bac. Ils pensaient que j'avais travaillé en cachette pour retrouver mon honneur perdu à leurs yeux, mais ma motivation était différente. J'ai eu le bac par amour. J'avais un copain dont la fiancée, très jolie, était prof, et quand elle me

proposa de me donner des cours de sciences nat', matière essentielle pour obtenir le bac D, j'acceptai pour avoir le bonheur de la rencontrer régulièrement. J'ai assuré pour ne pas la décevoir et quand j'ai vu mon nom sur la liste des élèves reçus affichée devant le lycée, j'ai couru lui annoncer la bonne nouvelle, qui n'était qu'un prétexte pour lui donner le baiser dont j'avais rêvé pendant toute l'année scolaire.

Le bac calma pour un temps les angoisses de mes parents quand à mon avenir. Pour me récompenser, ils m'offrirent un voyage aux États-Unis. Avant d'en venir à ce séjour qui allait marquer ma vie, finissons-en, c'est le cas de le dire, avec mes parents, qui dans l'euphorie de ce bac miraculeux se mirent à nouveau à rêver pour moi d'un avenir hospitalo-universitaire.



En 1967, lors d'une fête de famille.



Récompenses de fin d'année.



Avec maman et mamie.

« Alors, Louis, maintenant que tu as le bac, tu vas faire médecine, c'est bien ça que tu veux, n'est-ce pas ? » me demanda mon père. Je voulais les calmer pour éviter à tout prix que ne reviennent les tensions des derniers

mois, alors je fis un effort terrible pour répondre avec enthousiasme, mais je ne parvins qu'à bredouiller : « Euh, oui, on va essayer... »

J'ai donc commencé médecine. Même si commencer est un mot un peu fort car je ne faisais absolument rien. Comme je jouais de la guitare toute la nuit, au petit matin, alors qu'il faisait encore nuit, j'arrivais à Jussieu, dans ce grand bâtiment sordide d'une tristesse infinie, je m'installais tout en haut de l'amphi et je dormais. De temps en temps, lors de courtes séquences où j'étais éveillé, je prenais quelques notes mais je me rendormais très vite. Je m'étais acoquiné avec le groupe d'étudiants les plus cancre de l'amphi. Lorsqu'on se retrouvait après les cours, au lieu de bosser, on fumait des joints, je jouais de la guitare et je flirtais avec les étudiantes émues par la musique. Mais à l'approche des examens de fin d'année, notre groupe eut comme une prise de conscience et mes amis décidèrent de se mettre à travailler pour rattraper le retard et passer en deuxième année. Devant notre bonne volonté, l'administration de la fac nous prêta une salle pour préparer les examens du mois de février et dès la première soirée de travail, tandis que mes potes constataient qu'ils avaient pris un retard terrible sur le programme, je constatais que j'avais pris un retard terrible sur leur retard terrible. Je ne savais strictement rien. Je ne me suis même pas présenté à l'examen mais je me suis inscrit de nouveau à la rentrée suivante en disant à mes parents que j'allais assurer.

J'avais juste besoin de gagner du temps car sur le plan musical, les choses avançaient. Je progressais techniquement et je commençais à rencontrer des musiciens avec lesquels mon niveau me permettait de jouer. C'est à cette époque que j'ai connu Jean-Louis, Richard et Corine.

Je traversai alors une période difficile de ma vie, que tous les ados passionnés connaissent. Je ne pensais qu'à la musique, je ne vivais que pour ça, je n'envisageais pas de faire autre chose que de jouer, mais la pression familiale me laissait penser que ce n'était qu'un doux rêve. Tous dans la famille exerçaient des professions « honorables ».

Lors des repas de fêtes, on se jetait le statut social au visage. « Vous savez que Michel est passé cadre, enfin, assimilé cadre, coefficient 180, et maintenant il a droit à la voiture de fonction. » Les mères juives annonçaient les succès scolaires et universitaires de leurs enfants comme on joue à la bataille et la mienne, qui avait longtemps été la gagnante de ce jeu tout au long de mes années « prix d'excellence », avait vu son statut se dégrader en même temps que mes résultats scolaires. À la fin, elle se contentait de dire : « Louis ? Il fait médecine, oui oui, ça se passe bien... »

La vie m'a appris à quel point ces triomphes de repas du dimanche sont dérisoires.

Toi l'ado qui me lis, si tu vis une situation semblable, surtout ne lâche jamais. Ne laisse pas les adultes insérer le doute en toi. Avance, fonce, travaille, travaille encore et encore, pense sans cesse à la passion pour laquelle tu vis, ne laisse jamais ceux qui disent qu'ils t'aiment noyer ton enthousiasme dans l'eau tiède des convenances. Il sera toujours temps, s'il te manque un peu de chance ou de talent pour réaliser tes rêves, de revenir dans le jeu du conformisme. Mais à 20 ans, ne choisis jamais le chemin du confort. Vis comme tu veux, même si, comme disait Léo Ferré, « quand on vit comme on veut, on vit comme on peut ». Au moins, tu auras essayé. Au pire, tu auras perdu quelques années, mais c'est à ça que sert le temps de l'adolescence. À ne pas avoir de regrets le reste de ta vie.

« **Midnight Rambler** »

Le service militaire me prenait la tête. Mon aventure musicale prenait son envol et vous imaginez à quel point l'idée de perdre un an à l'armée était inconcevable.

Tout se jouait aux « trois jours ». Pendant ces trois jours, qui ne duraient en fait qu'un jour et demi, on passait une série de tests physiques et psychologiques permettant de déterminer si l'on était apte à faire le service militaire. Mon idée, c'était de me faire réformer pour raisons médicales. Je ne pesais pas très lourd, j'avais décidé de jouer sur cette maigreur et un docteur que j'étais allé voir pour l'occasion m'avait dit qu'en maigrissant encore un peu, je serais sans doute déclaré inapte au service. Il m'avait conseillé un régime destiné à accentuer ma maigreur qui consistait à ne manger qu'une pomme par jour pendant la semaine précédant l'épisode décisif des « trois jours ».

Mes parents, que j'avais réussi à convaincre de l'inutilité du service me voyaient avec inquiétude manger ma pomme et mon père redoutait tellement ma faiblesse qu'il décida de m'accompagner à la caserne. Comme nous étions arrivés en avance, nous sommes allés dans un café. J'en ai pris un, puis deux,

puis trois, et sentant mon cœur battre de plus en plus vite, j'ai pensé que ça pouvait accentuer mon inaptitude physique. J'ai pris deux cafés de plus.

J'avais décidé de jouer le cinglé et je n'eus pas trop d'effort à faire pour avoir un regard halluciné et m'écarter brutalement au passage d'un gradé comme si j'étais en pleine crise de paranoïa, puis de m'appuyer contre un mur sans dire un mot. Un des médecins qui passe dans la cour me dit qu'il m'a vu jouer mais je ne lui réponds pas. J'en fais des tonnes, mais le gars a l'habitude des simulateurs et je crois qu'il a fini par comprendre que je faisais du cinoche...

À l'examen écrit, je mélange bonnes réponses et réponses totalement incongrues. Je rends une copie de schizophrène. Puis, c'est la visite chez le médecin. Je lui explique que je me sens faible, que je tiens à peine debout : « Tenez, regardez comme je suis maigre, je ne suis même pas capable de soulever un fusil. »

« Mais qui vous parle de soulever un fusil, je vais vous affecter aux cuisines ! » Je le vois encore dessiner cette putain de croix verte dans la case « apte ». Je deviens fou, je le supplie, je lui dis que c'est impossible, que je vais mourir si je fais l'armée, que je vais écrire une lettre en citant son nom et en disant que c'est sa croix verte qui m'a tué. Le type soupire, habitué aux tire-au-cul qui en faisaient des tonnes et finit par dire : « Écoutez, pour moi, vous êtes apte, maintenant si vous êtes cinglé, essayez d'aller voir le psychiatre et expliquez-lui, c'est la porte au bout du coul... » J'étais déjà en train de courir dans ce couloir interminable, bouché par une cinquantaine de types qui attendaient là. Je demande à l'un d'eux : « Où est la porte du psy ? », et le type me répond : « Tu y es mon gars, mais on est cinquante avant toi. » Effectivement, devant l'attroupement, je vois cette porte, sur laquelle est inscrit « Section psychiatrique et neurologique ». Et cette porte s'ouvre sur un type qui sort la tête basse et qui répond « non » de la tête quand les cinquante autres lui demandent : « Alors ? » J'en profite pour m'engouffrer dans le bureau. Me voilà devant le psy, qui sans même lever la

tête me fait signe de m'asseoir d'un geste de la main. Je refuse, lui disant que je suis mieux debout, parce que je ne veux pas qu'on profite de ce que je sois assis pour m'attraper et me mettre en prison. Là, le type lève lentement les yeux vers moi, soupire et me dit : « Allez, balancez-moi l'histoire que vous avez préparée. » Je lui explique, très nerveusement, ma maigreur, mais aussi la musique, et finalement je craque et je lui dis la vérité, à savoir, l'impossibilité, sous peine de foutre cette vie en l'air, de partir au service militaire. Il prend des notes et me demande tout en écrivant : « Vous prenez des drogues ? » Je réponds « non », mais d'un air très gêné pour qu'il comprenne oui...

Et là, il me regarde à nouveau : « Vous pouvez me le dire, je ne suis pas un flic, personne ne le saura. » Je sens la possibilité d'une ouverture et je décide d'y aller progressivement : « J'ai fumé quelques pétards... » Il insiste et je finis par lui « avouer » que je suis un gros défoncé, que mon dernier shoot d'héroïne date de ce matin, mais que tout ça est probablement dû au fait que je vis très mal mon homosexualité.

Et là, le gars prend du Tipp-Ex. Il recouvre avec la peinture blanche la croix verte « apte » et trace une magnifique croix rouge dans la case « inapte », puis écrit « réformé P4 » en commentant : « Même si vous vouliez venir, à l'armée, on ne veut pas de vous ! »

J'avais envie de lui sauter au cou pour le remercier, mais j'avais envie de lui faire plaisir quand même : « Je suis désolé mon colonel, car j'aime la France. » Le psy n'était qu'aspirant mais en le nommant colonel, je lui offrais mon cadeau d'adieu.

Quelques années plus tard, j'ai croisé le type qui m'avait reconnu aux « trois jours ». Il m'a dit : « Souviens-toi, je t'avais reconnu, et tu es passé devant tous les types en grugeant, eh bien quand tu es sorti de son bureau, le psy a dit "c'est tout pour aujourd'hui", car avec ton dossier, il avait atteint le quota de réformés du jour ! » Je me suis excusé, mais je ne regrettais rien,

vraiment ! Je crois qu'il m'a pardonné. En tout cas c'est ce qu'il m'a dit ce jour-là.

Je n'avais plus qu'une idée en tête : former mon groupe et donner des concerts. De vrais concerts, car jusqu'alors je n'avais joué que deux fois en public avec mes potes de la blanchisserie, dans le salon, aux anniversaires de ma frangine. Je me mis sérieusement à la recherche de musiciens. Je traînais dans toutes les soirées où je savais que j'en rencontrerai. Dès que l'un d'entre eux me faisait vibrer, je lui proposais de jouer dans mon futur groupe. Lors d'un voyage en Angleterre, je rencontre Lionel Blévis, un Français en vacances, bon guitariste, qui m'apprend à jouer « A Saucerful of Secrets », de Pink Floyd. Le courant passe entre nous et il est le premier à qui je propose de former un groupe. A priori, ce n'était pas sa perspective de carrière, il faisait des études dentaires, mais mon enthousiasme parvient à le convaincre de faire un break universitaire et il accepte.

De retour en France, à la fin d'une soirée où j'avais joué longtemps, compulsivement, comme dans toutes les soirées où j'étais invité, un type s'approche de moi et me dit : « J'aime beaucoup ta façon de jouer, si tu veux, on pourrait essayer de faire de la musique ensemble pour voir ce que ça donne. » On va chez lui, dans l'appartement bourgeois de ses parents médecins, rue de Courcelles, et on commence à jouer. Il aimait la musique californienne, Crosby, Stills & Nash, America, James Taylor, et les gros shiloms qui accompagnent cette musique. Je lui propose de jouer dans mon groupe. Je n'étais pas sectaire. Je me nourrissais des musiciens qui jouaient d'autres styles de musique, j'apprenais à leur contact et je me sentais bien avec tous pourvu qu'ils soient passionnés, peu m'importait leur style. Mais l'inverse n'était pas vrai. Je me souviens notamment que les musiciens branchés jazz-rock, genre Larry Coryell, Chick Corea ou Mahavishnu Orchestra avaient un côté élitiste, ils méprisaient les autres genres musicaux et ne comprenaient pas que je puisse aimer une musique aussi binaire que

celle des Stones. Ils me disaient : « Jouer comme tu joues pour jouer “Honky Tonk Women”, c’est du gâchis. » C’étaient des sectaires.

À 18 ans, j’ai eu mon permis et mes parents m’ont offert une 4L. C’est peut-être un détail pour vous, mais pour moi ça veut dire beaucoup. Ça veut dire que j’étais libre, que le hayon qui s’ouvrait à l’arrière me permettait de trimbaler un ampli partout. Je sortais chaque soir. Et puis, c’était un peu le taxi. J’allais voir un maximum de concerts et je décidai de monter mon premier groupe avec le fan des Pink Floyd, celui de Crosby et un batteur rencontré par hasard. J’ai appelé ça le « Beat bande ». Ok, ça vous fait marrer, mais il faut replacer ça dans le contexte de l’époque et j’étais assez satisfait de ce jeu de mots qui associait mes deux préoccupations principales, la musique et le sexe. Parce que pour être honnête, j’allais aussi dans les soirées pour jouer et pour épater les filles. Seulement, il ne suffisait pas de les épater, ensuite, à la fin de la soirée, quand elles venaient minauder en me disant : « Tu joues bien », il fallait leur parler. Jouer, je savais, mais parler aux filles, je ne savais pas.

Le Beat Bande. Un groupe composé d’un type qui voulait devenir prof d’anglais, d’un autre qui rêvait d’être dentiste et moi qui voulait jouer de la guitare toute ma vie ne risquait pas d’aller très loin. Le nom n’était pas terrible et manquait de sérieux. Le groupe n’était pas terrible non plus et il manquait tout autant de sérieux.

Très vite, j’ai monté un deuxième groupe que j’ai appelé « Korange ». Je suis incapable de me souvenir comment j’ai trouvé ce nom.

Avec le recul, cette période de ma vie fut une des plus excitante. Chaque jour, chaque soir, je faisais des rencontres qui me permettaient d’avancer dans le monde de la musique. Un soir, on me présente Bernard Lubat, batteur de jazz que je ne connaissais pas, qui me dit : « J’aime bien ton enthousiasme, on devrait jouer ensemble. » Je dis oui par politesse, on me dit, et je me renseigne, que ce type est un monstre à la batterie, un musicien mythique vénéré par les fans de jazz et considéré par les connaisseurs comme

un des plus grands musiciens de la seconde moitié du xx^e siècle, un des pionniers du free-jazz. Que ce type s'intéresse à moi me rend heureux, je vais chez lui à la campagne et on commence à jouer. Il était curieux, il m'avait entendu jouer des titres des Stones et il avait envie, pour le plaisir, de découvrir cette musique méprisée par ses pairs. On joue et je m'aperçois qu'il est moins bon que Charlie Watts, tout simplement parce qu'il est dans son style. Il se rend très vite compte qu'il n'est pas à l'aise avec la musique que j'aime. Et là, je prends conscience qu'il se passe quelque chose quand je joue, au point que des musiciens d'autres univers ont envie de jouer dans le mien.

Pourtant, à ce moment-là, au fond de moi, je ne crois pas encore que je puisse vivre de la musique. D'abord parce que je joue avec des gars qui font ça comme une activité du mercredi. Moi, je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. Alors je joue pour oublier comme on boit pour oublier. J'ai dit plus haut que la musique était une addiction, c'est exactement ça, mais c'est une addiction positive, la seule, toutes les autres que j'ai connues dans ma vie étaient toxiques.

Là, je sens que vous vous dites « Bon, oui, d'accord, c'est une période exaltante, tu sors chaque soir pour aller dans des soirées où tu joues et tu t'aperçois qu'on t'écoute, qu'on te trouve bon et cette reconnaissance constitue un incroyable turbo dans ton esprit pour continuer à avancer sur ce chemin que tes parents refusent que tu prennes. Mais là, tu deviens chiant. »

Je comprends votre impatience, vous avez acheté le bouquin en espérant du sexe, de la drogue, du rock'n'roll et des vanes sur les anciens membres de Téléphone, et vous avez droit à Louis et le prix d'excellence, Louis et sa 4L, Louis improvise sur Jean-Sébastien Bach, Louis est amoureux de sa prof de sciences nat'... Bon, du calme, vous avez lu le titre du livre ? Vous ne direz pas que je ne vous avais pas prévenus, et puis surtout, vous avez vu l'épaisseur du bouquin ? Alors pour ceux qui n'attendent que ça, rassurez-vous, je parlerai de sexe, drogue et rock'n'roll, et de ma relation avec Jean-

Louis Aubert, de Corine, des Stones, du showbiz, puisque tout ça fait partie de la jolie petite histoire.

Je vous comprends, et ça tombe bien, puisque c'est à cette époque que j'ai rencontré Corine, Jean-Louis et Richard. Alors voici comment ça s'est passé pour chacun d'eux.

Jean-Louis. « Connection »

Lorsque j'étais en terminale au lycée Carnot, l'année scolaire fut chaotique en raison de grèves à répétition des profs. Ça m'arrangeait bien, d'abord parce que ça me permettait de jouer de la guitare à la maison la conscience tranquille. Dès que mon père ouvrait la porte de ma chambre, avant même qu'il ne me demande si j'avais des devoirs, je criais « Grève des profs ! » sans cesser de jouer. Pris de court, il soupirait : « Tu pourrais quand même réviser... » Cette grève m'arrangeait également parce que, comme on ne savait jamais si les cours allaient avoir lieu et que nous étions obligés d'aller au lycée malgré tout, on m'avait autorisé à amener ma guitare et mon ampli et à jouer pour meubler les heures de cours des profs en grève. Un jour où je venais de jouer une heure en salle de permanence, un pote de ma classe s'approche de moi et me dit : « C'est dingue, tu me fais penser à un copain à moi qui joue un peu comme toi, vous avez la même sorte de rage. Dommage qu'il soit à Pasteur, si vous étiez dans le même bahut, je suis sûr que vous feriez des trucs dingues ensemble ! »

Si les profs finirent par reprendre les cours, mon intérêt pour les études était définitivement en grève. Dans cette classe de terminale, mon niveau scolaire était lui aussi en terminale. En phase terminale. Ça faisait déjà quelques années que j'étudiais en roue libre sur les acquis de ma grand-mère et qu'en fin d'année je ne recevais plus de prix.

À la rentrée suivante, celle de ma deuxième terminale, je vois débarquer dans ma classe un élève qui s'est fait virer de Pasteur. Avant même d'entrer en classe, dans le couloir à l'écho qui faisait peur, j'avais croisé son regard et aussitôt j'avais senti une onde de chaleur, comme à chaque fois que l'on sent qu'une rencontre va être importante dans nos vies. À ce moment précis, mon pote de l'année précédente me tape sur l'épaule, tout excité, et me dit : « Le mec en Perfecto, là, c'est le gars de Pasteur dont je t'ai parlé l'an dernier, viens, je vais te présenter ! » Il nous présente et aussitôt on commence à parler musique, et très vite, on sent lui et moi que les mots qu'on échange deviennent peu à peu inutiles tant ils sont submergés par l'irrésistible envie de jouer... À midi, je l'emmène en courant au Club de la guitare, oui, je sais le nom est naze, mais ce magasin d'instruments de musique à côté du lycée était mon repaire, le patron était sympa et il me laissait essayer les instruments. Il les branchait sur des amplis dont il mettait le volume très fort et ouvrait la porte de sa boutique pour que j'attire le client. Ce jour-là, il a branché deux guitares sur les amplis. On s'est mis à jouer et à la fin du premier morceau on s'est à peine arrêtés, juste le temps de se regarder en souriant comme pour souhaiter la bienvenue à ce qui était en train de naître entre nous, et on a enchaîné les titres. Un de nous deux jouait un riff d'intro en demandant : « Et ça, tu connais ? » et l'autre, en guise de réponse, plaquait le premier accord de la chanson et commençait à chanter : « *So tired, Tired of waiting, Tired of waiting for you-ou-ou* ». Et celle-là ? « *All I want to do is to get back to you* »... et l'autre enchaînait « *Connection, I just can't make no connection* ». Ce qui se passait entre nous à ce moment-là donnait du sens à chaque titre qu'on jouait. Le patron du Club de la guitare nous regardait, visiblement impressionné par notre connivence, il n'osait pas nous interrompre, il aimait la musique et il comprenait qu'il se passait quelque chose du domaine de l'alchimie. L'heure de la fermeture était dépassée depuis très longtemps quand il osa enfin nous dire : « Écoutez les gars, je devrais être fermé depuis une heure, il faudrait que j'aille déjeuner là. »

On ne pouvait pas s'arrêter comme ça... Jean-Louis me dit : « J'ai une piaule à côté de chez mes parents à Neuilly, on peut y jouer. » On y va et on se met à jouer tout l'après-midi, et ça n'arrête pas, on ne parle pratiquement pas, comme s'il était inutile de parler. On a fini épuisés à 4 heures du matin. Je suis monté dans ma 4L pour rentrer chez mes parents et, en chemin, je pris conscience que ce qui venait de se passer était différent des autres rencontres, même si j'avais sans doute joué avec des musiciens plus forts techniquement. Je tapais sur le volant de la 4L en scandant « putain de mec » puis j'enchaînais en chantant le riff guitare de « Honky Tonk Women » puis j'enchaînais en accentuant l'accent cockney de Jagger « I met a putain de mec... in Memphis » et j'éclatais de rire à cette fausse localisation. J'étais explosé de fatigue et de joie, au feu rouge, j'en étais à « Gimme Shelter » et tout en continuant de chanter en outrant la moue de Jagger, j'imitais son jeu scène avec cette façon d'applaudir de profil, à hauteur de l'épaule, façon égyptienne, et là, un couple dans la bagnole à côté qui me regarde... et je leur lance :

« It's just a shot away

It's just a shot away. »

Cette rencontre, c'était ça, un coup de feu sur mes doutes. Plus que ça même, comme si un avion était passé en rase-mottes sur ma vie pour y balancer une trainée de napalm et brûler la vie d'après qu'on rêvait pour moi...

L'aiguille de la passion était dans le rouge ! Elle ne pouvait que redescendre bien sûr, mais elle est longtemps restée à de très hauts niveaux. Avec Jean-Louis, le cœur de notre réacteur c'était la musique, mais l'enfer c'était les autres... Je crois que la phrase de Sartre est justifiée pour décrire la pression de nos entourages sur nos relations, mais j'y reviendrai plus loin.

On me demande régulièrement où en sont aujourd'hui mes rapports avec Jean-Louis. Je réponds : « Ça va, on s'écrit pour se reconforter quand un de nos chiens meurt. » Cette boutade résume assez bien nos rapports. Il n'y a

plus de tensions entre nous, mais plus de passion non plus, et c'est peut-être pour ça, justement, qu'on n'a pas de projets communs. On est comme un vieux couple qui ne se surprendra plus. On est devenus des potes pépères. Nos femmes sont amies et elles se voient assez souvent, alors elles donnent à chacun de nous des nouvelles de l'autre.

Pourtant, pour être tout à fait honnête, sur le plan artistique, nous sommes des ex. Alors, comme lorsqu'après une séparation chacun « refait sa vie », quand on entend une nouvelle chanson que l'autre a réalisée sans nous, on ressent malgré tout un vieux fond de jalousie dans les entrailles. On s'imagine l'autre en train d'enregistrer sans nous, un peu comme on s'imagine une ex faire l'amour avec son nouveau fiancé. Et on pense, de façon totalement injuste : « Sa nouvelle chanson est une pute. »

Entre Jean-Louis et moi, la question du leadership ne s'est jamais posée. Nous nous adorions depuis le lycée, nous étions soudés, nous avons construit le groupe ensemble et rien ne pourra jamais effacer ça. On me demande souvent s'il y avait de la compétition entre nous. Bien évidemment ! Chacun avait envie que l'autre l'admire. Jean-Louis arrivait avec un nouveau morceau. Pendant qu'il me le jouait, je lisais dans ses yeux : « Alors mon pote, qu'est-ce que tu dis de ça »... Je cachais les démons de la jalousie pour jouer toute la nuit suivante et arriver le lendemain avec un morceau d'enfer ou un simple riff que Jean-Louis me détesterait d'avoir trouvé.

On s'aimait.

Richard. « Can't you hear me knocking »

Lorsque mes parents m'ont offert la 4L, je sortais tous les soirs. J'allais voir un maximum de concerts, même les plus improbables, comme ce show de Vince Taylor dans un appartement bourgeois. Ce type avait été une idole à l'époque des yéyés, c'était un Anglais talentueux, « très stylé » comme disent

les mêmes, avec son look total cuir et une belle voix à la Gene Vincent, mais il n'était pas assez populaire pour le public de *Salut les copains*, le showbiz l'avait rejeté et il avait sombré dans l'alcool et la dope, subsistant grâce à des concerts organisés par ses fans où il interprétait des classiques du rock, accompagné par des musiciens de rencontre. Le soir où je suis allé le voir, j'ai été impressionné par son batteur, dont le talent était accentué par le contraste avec la médiocrité des autres musiciens. À la fin du show, je vais à sa rencontre pour lui dire que j'adore sa façon de jouer et que j'aimerais qu'il fasse partie du groupe que je vais monter. Son sourire est lumineux. Il me tend la main : « Je m'appelle Richard Kolinka, j'ai quelques engagements à venir mais on se revoit très vite. »

Pourtant, on n'a pas joué ensemble tout de suite, car Richard avait créé un groupe nommé Sémolina avec Luc Boizeau et Daniel Roux. Il m'a proposé de les rejoindre ou tout au moins de me faire une idée de leur musique en venant les voir jouer dans le sud de la France où ils répétaient. Comme je n'avais pas envie de descendre seul en voiture, j'ai proposé à Jean-Louis de m'accompagner. On les écoute jouer, on fait le bœuf avec eux, bref on passe une excellente journée et sur la route du retour, nous échangeons nos impressions. Je trouve que cette musique est trop jazz-rock pour moi, et j'ai peur de m'ennuyer en la jouant. Jean-Louis, au contraire, est enthousiaste et décide de garder le contact avec Richard et de jouer avec lui.

Je n'eus pas à me torturer longtemps l'esprit pour savoir si malgré tout je rejoignais ce groupe, car deux jours plus tard je rencontrai Higelin.

J'adore Richard. Lui aussi passe sa vie à jouer. Il joue le plus sérieusement du monde quand c'est nécessaire mais il ne se prend jamais au sérieux. Il aime provoquer ceux qui se prennent au sérieux sous prétexte qu'ils ont une forme de pouvoir.

Richard m'a beaucoup fait rire. Et son humour m'a aidé à supporter les crises au sein de Téléphone. Il y a entre nous une complicité enfantine, un peu comme si on avait emporté en cachette un peu de notre enfance juste

pour la partager entre nous une fois devenus adultes. On déconnait comme des enfants, on chahutait comme des enfants. À l'époque de Téléphone, on avait une sorte de rituel : je lui sautais dessus à l'improviste, un peu comme dans le film *La Panthère rose*, quand le serviteur japonais attaque Peter Sellers au moment où il s'y attend le moins. Mais parfois, ça dérapait un peu. Un jour, au début d'une tournée de Téléphone qui commençait à Montpellier, FR3 Languedoc vient, nous filme, et le journaliste nous pose la question traditionnelle : « Mais vous vous entendez toujours très bien au sein du groupe ? » Je réponds « Oui, on s'entend très bien, on peut même dire qu'il y a une sorte de sérénité dans le groupe », et brusquement je saute sur Richard. Il l'a pris avec moins d'humour que d'habitude, il n'avait pas trop envie de jouer et surtout il ne voulait pas pourrir l'interview, alors il m'a étalé au sol et a posé son genou sur ma clavicule que l'on a entendu craquer. Le journaliste, tétanisé, me regardait la bouche ouverte pendant que je hurlais de douleur...

Richard, c'était Keith Moon. Il avait vu les Who jouer *Tommy* au théâtre des Champs-Élysées et s'était pris de passion pour leur batteur, dont il copiait le jeu spectaculaire et généreux.

Richard, c'était Keith Moon, mais moi, je bandais pour Charlie Watts.

Évidemment, Richard est un excellent batteur. Nous avons en commun un enthousiasme, une façon de nous enflammer dans des concerts et c'est pour ça que le rôle de Corine était essentiel dans Téléphone, car c'est elle qui calmait nos ardeurs.

Corine. « Love in vain »

Ce n'est pas un scoop, Corine fut le grand amour d'une grande partie de ma vie.

C'était un bel amour, un amour romantique entre un garçon timide et une fille en quête d'amour absolu. Et paradoxalement, c'est la puissance de cet

amour qui l'a tué. Parce qu'elle avait placé le curseur trop haut pour moi. Il aurait fallu que je sois un saint pour ne pas être tombé à 25 ans dans les pièges du « sex, drugs and rock'n'roll », dans ces regards de filles sublimes aux premiers rangs que je croisais tout au long des concerts et à la fin desquels je voyais Jean-Louis et Richard partir au bras d'une nouvelle aventure tandis que je restais avec Corine. C'était un véritable supplice de Tantale, car contrairement à ce qu'on peut penser, j'étais foncièrement fidèle. J'ai renoncé à des dizaines de propositions pour ne pas tromper Corine, pour rester digne de notre relation. C'est vrai, il y eut la fille de La Rochelle. Ça ressemble au titre d'une chanson paillardes et c'était effectivement une aventure paillardes. À la fin de ce concert, à La Rochelle, je vois une fois de plus Jean-Louis et Richard partir retrouver des conquêtes d'un soir et j'ai l'impression d'étouffer en me retrouvant dans la loge avec Corine qui, comme toujours, a besoin de temps pour se retrouver après l'énergie du concert. Je sors fumer dans le couloir des coulisses et je rencontre cette fille que j'avais croisée dans l'après-midi après la répétition. Et là, j'entends ce « et merde... » que nous connaissons tous. Ce « et merde... » qui signifie que nos diables ont pris le pouvoir et qu'on va faire une connerie, ce « et merde... » qu'on se dit quand on perd le contrôle, et merde « à la dignité, à l'honnêteté, au respect, et merde à mes valeurs et merde à mon couple, et merde à Corine qui n'en saura rien car dans une heure nous aurons quitté La Rochelle ». Alors je perds le contrôle et j'ouvre la première porte du couloir, j'attire la fille dans une pièce obscure et nous faisons l'amour debout contre un mur en céramique. Mais soudain, j'entends la porte qui s'ouvre, je me retourne et, curieusement, je vois d'abord la plaque en émail sur la porte représentant une dame portant un parapluie. Je n'ai pas le temps de me demander l'intérêt d'ajouter un parapluie pour indiquer qu'il s'agit de la porte des toilettes des dames, car très vite j'ai l'esprit occupé par autre chose. Quelque chose d'extrêmement grave. C'est Corine qui vient d'ouvrir la « première porte du couloir ». Pendant un court instant mais qui me parut

interminable, on s'est regardés en silence, elle gardait la main sur la poignée et semblait ne pas pouvoir la lâcher, comme si elle était électrocutée par la situation. Moi, je ne pouvais rien dire parce que c'est difficile de dire quoi que ce soit à la femme que tu trompes lorsque tu as le jeans sur les boots et le cul à l'air.

Elle a fini par lâcher la poignée de la première porte du couloir et s'est mise à courir en hurlant vers la loge. Quand je l'ai rejointe quelques instants plus tard, elle jouait de l'harmonica avec une sorte de rage, comme pour remplir le silence, comme pour ne pas m'entendre dire une connerie du genre « C'est pas ce que tu crois ». Elle a joué pendant des heures. On dit que l'harmonica, c'est le son du blues. Depuis ce jour, quand j'entends le son d'un harmonica, je pense au blues de Corine et à une dame au parapluie sur une plaque émaillée.

Mais je vais vous raconter l'histoire depuis le début. Avec Lionel Lumbroso, la musique était prétexte à fumer d'énormes pétards. J'allais chez lui excité à l'idée de jouer, mais aussi de fumer. Un jour, il m'annonce d'entrée : « Je n'ai rien aujourd'hui, mais je connais des filles qui vivent ensemble et qui ont un plan de shit. » On débarque chez elles, une brune, une blonde. Je trouve la blonde très jolie et comme d'habitude, je ne laisse rien paraître et je parle à la brune. Dire que j'étais timide avec les filles est bien en dessous de la vérité et quand j'avais un coup de cœur, je faisais tout pour ne rien laisser paraître. Plus j'étais amoureux, moins je le montrais. Ça en devenait grotesque. Même si la fille me faisait sentir que je lui plaisais, je parlais d'autre chose ou, comme ce jour-là, à quelqu'un d'autre. Dans ce domaine aussi, c'est la musique qui me sauvait la vie. Je jouais. Elles me regardaient jouer et attendaient en vain. « Love in vain » à chaque fois. J'ai su après que j'étais passé à côté de belles histoires d'amour. C'était dramatique. J'étais bourré de complexes, je me trouvais moche, gros pif et je ne savais pas draguer, j'étais désespéré à l'idée de parler d'amour à une fille.

Les filles n'avaient pas de shit ce jour-là. En repartant de chez elles, je n'étais pas dans mon état normal, ce n'était pas parce que j'avais fumé mais parce que la jolie blonde m'avait vraiment bouleversé. Avant de partir, avec une lourdeur de timide qui drague, je lui dis d'un air détaché : « Puisque tu aimes danser, viens à une de nos répétitions tu pourras t'éclater », parce que chacune de mes cellules vibrait pour cette fille. Avant de repartir, j'ai trouvé le courage de lui dire : « Ce n'était pas une euphorie. » En roulant dans la nuit parisienne, je regardais les fenêtres allumées aux immeubles et j'ai eu soudain un flash, je me suis dit, si tu la laisses, un soir d'hiver, elle sera peut-être derrière une de ces fenêtres allumées et tu n'en sauras rien, et un connard qui n'aura pas ressenti le dixième de ce que tu éprouves pour elle partagera sa vie. Et ce sera injuste, pour toi et pour elle.

Elle est venue aux répétitions, elle dansait puis nous parlions, mais j'étais incapable de lui dire que j'étais amoureux, alors nous sommes devenus de « chouettes amis ».

Corine sentait évidemment que j'étais gravement amoureux et elle attendait patiemment son heure.

Il y eut cette période étrange où après Higelin, j'ai vécu quelques mois de flottement, probablement en raison de l'héro. Je vivais dans un appartement près de la Bastille avec Simon Boissezon, Jean-Pierre Kalfon, Valérie Lagrange, mais j'allais souvent dans une grande maison bourgeoise délabrée de Saint-Cloud où Corine avait emménagé en colocation communautaire avec une bande de babas cools, un peu gaucho, un peu toxicos, un peu « on refait le monde mais on prend un acide avant » et qui collaient des mots partout dans la maison, du genre « Ce sont toujours les mêmes qui font la vaisselle » ou dans les toilettes « Celui qui utilise la dernière feuille doit penser aux autres et mettre un nouveau rouleau de PQ ». Dans cette maison de Saint-Cloud, la liberté sexuelle était de règle comme dans toute communauté post-soixante-huitarde, chacun était guidé par ses désirs. Corine avait une certaine

rigueur, une éthique, et elle n'était pas une de ces caricatures de baba cool qui commencent leurs phrases par « tu vois, à la limite, j'veux dire... ».

J'allais souvent à Saint-Cloud parce que je pouvais jouer fort dans une grande pièce consacrée à la musique, ce qui était impossible à la Bastille, et puis surtout, je pouvais voir Corine. Nous savions tous les deux mais nous faisons semblant d'être de chouettes amis. Dans les grandes tablées où l'on mangeait généralement des saladiers de spaghettis sauce tomate, j'étais avec Caroline, ma copine de l'époque, et Corine avait un amoureux italien. Un jour, pour de mystérieuses raisons, ce type a disparu de la maison de Saint-Cloud. J'attendais ce moment depuis longtemps, mais comme j'étais encore incapable de lui parler d'amour, je le lui ai chanté. J'ai composé une chanson qui s'intitulait « Goodbye Sweet Heart » et j'ai frappé à la porte de sa chambre. Je me suis assis sur le rebord du lit et je lui ai chanté ma déclaration en m'accompagnant à la guitare sèche. En écrivant cette scène, je m'aperçois que cette chanson destinée à déclarer mon amour était une chanson d'adieu. Cet acte manqué résume notre histoire. J'ai aimé Corine et je n'ai cessé de tout faire pour m'éloigner d'elle.

Avec le recul, je prends conscience que la source des conflits de notre couple n'était pas Jean-Louis. Jean-Louis était un coupable idéal, mais le vrai assassin, c'était l'héro. J'avais commencé à en prendre dans le no man's land artistique qui avait suivi la période Higelin et lorsque j'ai rencontré Corine, c'est l'héro et la musique qui m'ont désinhibé pour enfin oser la séduire, qui m'ont donné le courage de la rejoindre dans sa chambre après un de ces dîners spaghettis sauce tomate communautaires, de m'asseoir au pied de son lit et de jouer une chanson douce composée pour elle. Il y avait dans cette chanson tout ce que je ressentais, et elle l'a senti. À partir de ce jour, nous ne nous sommes plus quittés. C'est une formule, car nous ne cessons de nous quitter et de nous retrouver au gré des prises ou du manque d'héro. Mais à cette époque, je me souviens avoir pensé dans la 4L que l'histoire était belle. C'était mon amoureuse et c'était bien.

À partir de ce moment, nous avons partagé tout ce que nous cachions depuis des mois et très vite, il nous a semblé important de partager la musique. On a acheté une guitare basse et je lui ai appris les rudiments. À Saint-Cloud, dans cette minicommunauté, un musicien de jazz la conseillait également. Elle était douée et comme la danse africaine avait développé son sens du rythme, elle possédait un groove qu'aucun de nous n'avait.

Avec Jean-Louis et Corine, il s'est formé une bande, mais dès le début, j'ai senti que Jean-Louis n'aimait pas Corine. Je n'ai jamais su vraiment pourquoi. J'aurais peut-être eu la même réaction s'il avait fait entrer une de ses amoureuses dans le groupe. À cette époque, le rock était une affaire de mecs et les bassistes étaient souvent des taiseux qui jouaient jambes écartées et qui envoyaient de l'acier, du lourd.

Quand on faisait la queue à l'entrée des clubs où jouaient des groupes, on entendait d'abord les vibrations graves de la basse et les types qui en jouaient ressemblaient à leur son, il y avait de la testostérone, et pour beaucoup de musiciens rock, une fille pouvait faire les chœurs, mais pas jouer de la basse.

Et puis Corine... c'était Corine. On était vraiment bien ensemble, mais on s'engueulait souvent à cause du conflit permanent entre elle et Jean-Louis. J'étais pris entre leurs deux feux, entre mon meilleur pote et mon amour, je devais sans cesse jouer les pompiers de service et franchement, ça me cassait les couilles. La veille du concert au centre américain, Corine était une fois de plus déchaînée contre Jean-Louis : « C'est un connard, il nous fait chier... » Mais ce jour-là, je n'avais pas envie d'entendre ça avant ce putain de concert qui, je le sentais, allait déterminer notre futur. Alors, on s'est engueulés et elle a disparu... On l'a cherchée toute la journée et elle a fini par arriver peu avant la représentation.

Mais le meilleur restait à venir : à la fin du concert, au moment où le public nous faisait un triomphe et que, fous de joie, nous nous apprêtions à saluer les spectateurs qui nous rappelaient, elle a refusé de revenir sur scène. Madame avait trouvé qu'on avait été mauvais, qu'on avait joué beaucoup

trop vite. Elle n'avait sans doute pas tort sur le plan technique : Corine insistait sur le tempo et peut-être qu'avec Jean-Louis, emportés par notre enthousiasme et la ferveur du public, on avait peu à peu accéléré, mais en nous reprochant ça, elle passait à côté de l'essentiel.

L'essentiel, c'est qu'on venait de pendre la crémaillère de la maison de nos rêves et tandis que le public en réclamait « une autre », nous, derrière le rideau, on se retrouvait sans bassiste. Alors, un copain de Jean-Louis, un bassiste prénommé Max, avec lequel il avait formé le groupe éphémère Masturbation (!!) et qui assistait au concert depuis les coulisses, a pris la basse pour jouer le rappel à la place de Corine...

Cette journée préfigurait ce qu'allaient être les relations entre Corine et les autres tout au long de l'histoire de Téléphone.

J'ai hésité longtemps avant d'écrire ce qui va suivre. Mais le temps qui passe prescrit la pudeur et l'intimité, et puisque je vous ai raconté le début de l'histoire de Corine, en voici la fin.

Il existe dans la religion hindouiste un concept qui se nomme la kundalini. C'est une énergie vitale, une énergie cosmique qui se love au bas de la colonne vertébrale et qu'un enseignement maîtrisé permet de guider peu à peu vers l'infini humain. Habituellement, la kundalini est au repos. Mais lorsqu'elle est brutalement réveillée ou mal accompagnée, elle engendre des troubles psychologiques, une perte de contrôle et se manifeste par la violence. Et ce qui devrait être le chemin vers l'amour absolu devient violence et chaos.

C'est exactement ce qui se passait avec Corine. Nous vivions une histoire d'amour magnifique, je tenais à elle, mais je me laissais porter par la vie excitante et chaotique que je menais. Corine, elle, inscrivait notre histoire dans sa quête spirituelle et intellectuelle, elle essayait de toujours garder le contrôle, elle possédait une grande rigueur et gardait les pieds sur terre. C'est elle qui gérait nos comptes, qui emmenait nos fringues à la laverie, qui trouvait des billets ou des chèques froissés dans nos poches, alors que les

trois garçons vivaient de manière totalement débridée, alors que moi, je cédaï à toutes les tentations, à tous les excès que nous offrait notre succès. À la limite, elle ne considérait pas ce qui se passait avec Téléphone comme une réussite. Pour elle, la réussite était ailleurs, et Téléphone constituait juste un chemin qui s'offrait à elle pour avancer. Mais avec le recul, je mesure à quel point ce chemin a été parfois pénible pour elle. Elle n'était ni chanteuse, ni pianiste, ni violoniste, elle était bassiste d'un groupe de rock et se mettait les doigts en sang à force de les appuyer sur des cordes métalliques capables de tirer des pétroliers.

Dès qu'on entraï sur scène, il y avait toujours deux ou trois relous dans le public qui gueulaient « À poil ! » Généralement ça ne durait pas, car le regard de Corine vers le groupe de machos et le groove de son gros son les calmait. Mais il y en avait toujours un, celui qui fait marrer les autres, qui attendait le moment le plus intime du concert, celui où nous jouions doucement et où Jean-Louis murmurait, pour briser cette intimité d'un « à poil » tonitruant, suivi des rires gras de ses potes.

À force, cette pression constante a fini par prendre le dessus.

J'ai compris que c'était la fin de l'histoire avec Corine quand j'ai pris conscience que ma relation avec elle était une entrave à ma liberté. J'avais envie d'être libre, de rencontrer d'autres filles, de ne plus inscrire ma vie dans une sorte de chemin tantrique vers la qualité, mais de me laisser aller au gré des délires d'un groupe de rock populaire. J'ai pris plusieurs fois la décision de la quitter, mais à chaque fois, ça se soldait par une tentative de suicide de sa part. Je ne pouvais supporter l'idée d'être responsable de la mort de quelqu'un par amour pour moi, mais aussi, je l'avoue avec honte de ce cynisme, parce que je ne voulais pas provoquer le décès de la bassiste du groupe, ce qui aurait signifié la fin de Téléphone. Je renonçais à chaque fois à la quitter. Sauf la dernière fois. Voyant que notre couple à l'agonie m'étouffait, Richard m'a conseillé de prendre un peu de recul et m'a proposé de passer quelques jours dans l'appartement d'une amie pendant son absence.

Honnêtement, je ne me souviens plus exactement comment la situation a évolué de « quelques jours en son absence » à quelques heures en sa présence intime : probablement qu'elle avait oublié des affaires, qu'on s'est mis à discuter et que ça s'est terminé dans son lit. Je me souviens juste du moment d'après, je me souviens que je me sentais bien dans le fameux moment de la cigarette après l'amour, dans le calme de cette chambre, soudain rompu par le bruit de la sonnette. La fille s'est levée en emportant le drap pour cacher sa nudité et est allée entrouvrir la porte. Je l'ai entendue dire « Bonjour » et j'ai entendu la voix de Corine qui demandait : « Louis est là ? »

Ce jour-là, la bombe humaine, c'était Corine. Elle éjecte la fille, entre dans l'appartement et débarque dans la chambre où elle me découvre à poil dans le lit, essayant de cacher assez stupidement mon sexe avec un oreiller...

Vous connaissez peut-être le chef-d'œuvre de Mike Nichols, *Qui a peur de Virginia Woolf* ? Ce film est constitué d'une interminable scène de ménage entre Liz Taylor et Richard Burton, qui se déchirent sans se préoccuper de ceux qui assistent à leur querelle. Pendant les heures qui ont suivi l'irruption de Corine dans la chambre, nous avons joué à *Qui a peur de Virginia Woolf* ? Quand j'y repense, je ne peux m'empêcher de sourire malgré le côté dramatique de la situation et la souffrance réelle de Corine. C'est comme un fou rire dans un enterrement. Tout est remonté à la surface et nous nous sommes jeté nos griefs au visage pendant des heures, rien ne pouvait s'opposer à ce déferlement, on s'engueulait malgré l'intervention des voisins, on s'engueulait malgré l'intervention des policiers appelés par les voisins, on s'engueulait dans le fourgon qui nous emmenait au commissariat du 18^e et on s'engueulait encore dans la cellule où on nous a mis en garde à vue. Les flics, plutôt bienveillants, essayaient de nous calmer, en vain, c'était comme si le barrage de la pudeur et de la dignité avait cédé sous la pression de la colère. On gueulait si fort dans ce commissariat que les prostituées et les voleurs à la tire qui partageaient notre cellule se sont plaints, en disant au brigadier de garde qu'ils avaient droit à un minimum de tranquillité. Alors, le

brigadier a appelé le commissaire chez lui, le type est arrivé mal réveillé et devant les cris des autres gardés à vue, a dit au brigadier : « Foutez-moi dehors ces deux cinglés pour que les autres dorment tranquilles. »

On se retrouve sur le trottoir, calmés par l'air frais du petit matin. Corine rentre dans notre appartement et je retourne chez la copine. Cette fois, c'est décidé, je ne reviendrai jamais vivre avec Corine. Je passe cette journée de liberté et la nuit qui suit dans l'appartement de l'amie de Richard. Le lendemain matin, à mon réveil, j'aperçois un mot glissé sous la porte. Une lettre de Corine. Je remarque avant même de la lire que son écriture s'étirole tout au long de la lettre, que plus ça va, moins elle est lisible et que les dernières lignes ressemblent aux mots qu'écrivent les enfants, désarticulés, sans logique, incapables de suivre la ligne horizontale, et je remarque que le dernier de ses mots est inachevé, comme si elle n'avait pas eu la force d'en écrire les dernières lettres. Je me souviens avoir pensé qu'elle n'avait pas eu la force de finir cette lettre de la même façon qu'elle n'avait pas eu la force de mettre fin à notre histoire. En tout cas, ce mot inachevé ne laisse aucun doute sur l'état de Corine au moment où elle l'a écrit.

Je fonce à notre ancien appartement. Les clés sont sur la porte à l'intérieur et m'empêchent d'y entrer. Je demande à un voisin d'appeler les pompiers et j'essaie d'escalader la façade par la gouttière pour arriver à la fenêtre du premier où nous habitons, je glisse, et pendant que j'essaie d'escalader à nouveau, les pompiers arrivent, enfoncent la porte et trouvent Corine inanimée. Ils l'emmènent à l'hôpital, et après une attente interminable, un médecin vient me dire qu'elle est sauvée, qu'un lavage d'estomac a eu raison du tube de barbituriques qu'elle a avalé.

Ce soir-là, une répétition de Téléphone était prévue. On s'est donc retrouvé à trois, vous imaginez qu'on n'a pas répété mais qu'on a parlé de l'absente. J'étais face à une situation très compliquée. Si je parlais, nous étions à tout moment à la merci d'une nouvelle tentative de suicide, et si je rentrais à nouveau à la maison, ça signifiait « Je ne t'aime plus mais je

reviens pour que tu ne te suicides plus », ce qui était ridicule car Corine ne pouvait se contenter de ma présence sans amour. Comme je n'étais plus capable de lui en donner, les scènes allaient forcément reprendre et ça se terminerai inévitablement par une nouvelle tentative de suicide.

Je décidai donc de partir définitivement et afin d'éviter que Corine ne se retrouve seule, Jean-Louis, Richard, François et, Cow-boy, notre fidèle road manager, la veillent chez elle à tour de rôle.

Le lendemain du « tour de garde » de Jean-Louis, ce dernier m'appelle et me dit qu'il veut me parler. Il me donne rendez-vous très tard le soir et pendant qu'on marche dans les rues de Paris, il m'explique, un peu gêné, qu'il s'est passé « quelque chose » entre Corine et lui, et que ça lui semble honnête de m'en parler car il pense que ça risque d'être « quelque chose » qui va durer quelque temps. Je le remercie pour son élégance, mais j'ajoute aussitôt qu'il n'a pas besoin de ma bénédiction, que ça ne me concerne pas et que ce serait tordu de ma part de lui en vouloir, alors que j'ai tout fait pour quitter Corine. À la limite, cette situation est même inespérée. Depuis longtemps, je pensais qu'une autre histoire d'amour serait le meilleur moyen pour Corine de sortir de la nôtre, et je trouve sur l'instant que ce rapprochement entre deux êtres qui n'ont cessé tout au long des années d'être en conflit est la meilleure chose qui pouvait arriver au groupe Téléphone.

Pour être tout à fait honnête, mon ego aurait préféré qu'elle parte avec quelqu'un d'autre. Parce qu'il a beau faire le fier, mon ego, il encaisse quand même le coup quand il voit Corine et Jean-Louis s'embrasser en studio, mais j'étais tellement soulagé d'être enfin libre que je surmontais ce désagrément.

La période qui suivit fut franchement plus agréable pour moi, je pouvais enfin profiter sans contrainte des plaisirs de la vie. Je n'avais donc plus besoin d'héro.

Aujourd'hui, on me demande régulièrement quelles sont mes relations avec Corine. Non, elles ne sont pas mauvaises. Elles ne sont pas bonnes non plus. Elles sont inexistantes. Une des dernières fois où je l'ai vue, je lui ai

demandé si elle accepterait de me vendre une des guitares basses que j'avais choisies pour elle, et elle m'a répondu : « Si je te la vends, ce sera très très cher. »

La toute dernière fois où j'ai vu Corine, c'était à l'enterrement d'Olive. Je ne me souviens pas qu'on ait échangé plus de deux mots. Il paraît que Jean-Louis lui a dit « Bonjour Madame ». On a enterré plus qu'un ami ce jour-là.

8

Higelin

« Sympathy for the Devil »

J'avais fait la connaissance d'Olive, qui était au départ un ami de François Ravard, et qui, un soir, me dit : « Je suis invité à une soirée au château d'Hérouville, si tu m'emmènes avec ta 4L, je t'invite, mais prends ta guitare au cas où. » Je n'étais jamais allé au château d'Hérouville mais, comme tous les musiciens à l'époque, j'avais entendu parler de son studio et j'étais heureux d'aller dans ce lieu mythique qu'avaient fréquenté, entre autres, Elton John, qui l'appela le « Honky Château », les Bee Gees, Pink Floyd, Cat Stevens, T. Rex et David Bowie... et qui était fondé sur le concept de studio résidentiel, c'est-à-dire que le travail de répétition et d'enregistrement, l'hébergement et la restauration étaient liés. En arrivant, j'ai eu l'impression d'être Alice au pays des merveilles. Je longeais un couloir de chaque côté duquel étaient alignées de nombreuses salles où on jouait, on parlait, on riait, on fumait, on dormait.

En passant devant l'une de ces salles, mon attention a été attirée par un type qui chantait avec une voix éraillée et sur un son très rock, un truc qui

faisait « *Hey docteur... Il me faut un docteur.* » Je me suis arrêté en pensant : « Tiens, c'est pas mal, ça sonne rock mais en français. » J'ai repris ma marche au pays des merveilles et me voici devant une pièce où une très jolie fille aux longs cheveux bruns jouait de la guitare sèche. Elle me sourit, voit ma guitare et me demande : « Tu veux qu'on essaie de faire un truc ensemble ? » Oui, j'avais vraiment envie qu'on fasse un truc ensemble, pas forcément de la musique... Comme toujours, je suis incapable de lui faire part de mes sentiments. J'avais cessé de draguer car j'avais l'impression de me regarder dire des conneries et je me trouvais très con. Un peu comme ces types qui ont les pieds carrés au foot, et qui ont l'air con avec le ballon dont ils ne savent que faire, j'avais le cœur carré, j'avais l'air con avec mes sentiments dont je ne savais que faire. Avec Valérie Lagrange, oui c'était elle, et si vous la connaissez, vous comprenez que j'ai eu un coup de cœur pour elle, ce fut facile grâce à la musique. Elle a commencé à jouer, j'ai compris son registre et comme je commençais à bien me démerder sur le plan instrumental, j'ai enchaîné et je n'ai pas eu de mal à entrer dans son univers musical. Au point que nous sommes sortis ensemble et que je l'ai même invitée chez mes parents. Comme le repas s'est terminé tard, ils lui ont proposé de dormir à la maison. Dans la chambre de ma grand-mère. Je suis évidemment tombé amoureux de Valérie. Comment ne pas en tomber amoureux. C'était une star et une séductrice qui fréquentait les acteurs les plus séduisants, les plus virils. C'était une femme et moi je n'étais pas encore tout à fait un homme en comparaison de ceux qu'elle fréquentait et elle m'a fait comprendre très vite que j'étais un bébé.

Malgré tout, nous sortons ensemble, et quelques jours plus tard, elle me propose d'assister à une répétition d'un copain à elle, qui s'appelle Jacques Higelin et qui prépare une série de concerts. « Je ne le connais pas, mais si tu veux, on y va. » On y va. On arrive dans la salle de répétition sous l'Olympia, et là, je reconnais ce type à la voix cassée qui chantait du rock en français à Hérouville. On s'assied discrètement dans un coin et on regarde, mais la

répétition tourne mal. Le chanteur a installé une tension sur la scène, il interrompt sans cesse les musiciens pour leur faire des reproches, il est nerveux, irascible, leur parle de plus en plus violemment. Le guitariste finit par lui répondre, alors Higelin, fou de rage, réplique : « Si tu n'es pas d'accord, tu te casses, tu te casses, cassos, finito, finita la commedia dell'arte... » Je ne suis pas sûr que c'étaient précisément ces mots-là ce jour-là, mais c'était le ton que Higelin employait quand il était submergé par ses diables. Ce guitariste se nommait Simon Boissezon. C'était le B de *BBH 75*, l'album d'Higelin qui connaissait un grand succès, dont il avait composé la plupart des titres. Excédé, sans un mot, il descend de la petite scène et vient vers nous, là où il avait laissé ses affaires, range sa guitare dans son étui et s'en va vers la sortie au fond de la salle. Un silence se fait sur la scène où Higelin et les musiciens restants semblent décontenancés. Valérie me dit : « Puisqu'il ne se passe rien, viens, je vais te présenter, ça détendra l'atmosphère. » Je la suis sur la scène, elle me présente à Higelin et à l'autre guitariste. Avec le recul, je prends conscience de mon attitude décalée, mais alors que le gars, encore sous le choc de l'altercation qui venait d'avoir lieu, me dit bonjour en pilotage automatique, je lui dis, tout excité : « Putain, une Les Paul, elle est belle, j'ai jamais touché une Les Paul, tu veux bien me la prêter ? » Le mec très sympa me tend la guitare et je joue tandis que Valérie de l'autre côté de la scène échange avec Higelin. Au bout de quelques minutes, ce dernier s'arrête de parler, me regarde longuement puis s'approche de moi et me demande : « Tu ne veux pas jouer avec nous ? »

« Là, tout de suite ? »

— Ben ouais, là tout de suite.

— Euh ben oui, évidemment. J'ai une 4L, je peux aller chez mes parents, c'est dans le 17^e, pas très loin, pour chercher ma guitare et mon ampli. »

À partir de ce jour-là, je suis devenu le protégé de Jacques Higelin. Sa confiance en moi augmentait au fur et à mesure des répétitions. Il était habitué à travailler avec des requins qui comptaient les heures et discutaient

leurs cachets, et mon côté candide et passionné le rassurait. Très vite, sa confiance fut telle qu'il me confia les clés du camion. J'étais devenu ce que les anciens appelaient son « chef d'orchestre ». Cette expression est désuète mais je l'utilisais volontairement devant mes parents car je savais qu'elle allait les impressionner et les rassurer à la fois.

Quelques mois plus tôt, Higelin avait connu un succès populaire au cinéma avec *Elle court, elle court, la banlieue*, une comédie dans laquelle il partageait la tête d'affiche avec Marthe Keller et qui racontait, sur un ton léger, la vie infernale d'un jeune couple vivant dans une cité HLM en banlieue et travaillant à Paris. Il y avait dans ce film tous les clichés du métro-boulot-dodo des banlieusards des années 70, l'angoisse permanente d'être en retard, la course pour attraper les transports en commun, les embouteillages, le speed de la vie au bureau et dans les grands ensembles, les bruits des voisins qui bricolent le week-end et le stress permanent qui finit par faire exploser les couples. Grâce à ce film, Higelin connut une célébrité foudroyante et aurait pu devenir une vedette de cinéma. Mais le cinéma ne l'enthousiasmait pas plus que ça et très vite, il fit le choix de consacrer sa vie à sa passion, la musique.

Ma mère avait adoré ce film et, pour elle, Higelin symbolisait un jeune plein d'enthousiasme, préoccupé par sa situation et la construction d'un foyer.

Voilà pourquoi, quand un soir, après la répétition, au moment Higelin me demanda « Et avec tes parents, comment ça se passe ? », je répondis :

« C'est dur, ils me rêvaient cardiologue et ils ont peur de mon futur. Du coup, ils me font peur en me prédisant un avenir de SDF si je persiste à croire que je peux vivre de la musique.

— Tu veux que je leur parle ?

— Oui, ils t'admirent depuis *Elle court, elle court, la banlieue*. Pour eux, tu es le gendre idéal.

— Ah ouais, le gendre idéal, c'est exactement ça ! », dit-il dans un éclat de rire avant de vider cul sec son verre de vin.

Le lendemain, je parlai à mes parents. « Vous savez, Jacques Higelin va être encore plus célèbre avec la musique qu'au cinéma et je suis son chef d'orchestre. Ça le gêne que vous soyez inquiets pour mon avenir, il tient à vous rassurer, et si vous êtes d'accord, je l'invite à la maison quand vous voulez. » Ils acceptèrent avec enthousiasme et lorsque Jacques sonna à la porte, ils étaient vraiment intimidés. C'était la première fois que quelqu'un de connu venait dîner à la maison et Higelin les charma comme il savait le faire, insistant sur sa certitude que j'allais avoir, grâce à la musique, une « belle situation ». Il marqua un temps, puis se mit à parler avec emphase, à déclamer comme il aimait le faire, et dit à mes parents : « Votre fils respire la musique. Il est fait pour ça et je vous demande de croire en lui et de l'encourager comme je le fais en faisant de lui mon chef d'orchestre et... en l'accueillant chez moi. » Mes parents étaient tétanisés. Leur regard allait de moi à Higelin. Je sentis que c'était gagné, puisque le héros d'*Elle court, elle court, la banlieue* leur avait certifié que j'allais réussir dans la musique et qu'il me proposait de vivre chez lui.

Dorénavant, ils n'auraient plus honte lorsqu'un membre de la famille ou un voisin les questionnerait à mon sujet, avec ces phrases faussement bienveillantes mais terriblement perfides du genre « Et votre fils, comment va-t-il ? Il commence à percer un peu avec sa musique ? » À partir de ce jour, ils pourraient répondre « Oui, on est contents, il est chef d'orchestre. »

À compter de ce jour, ils ne m'ont plus jamais fait le reproche d'avoir abandonné mes études, ils n'ont plus jamais douté que je puisse vivre de la musique. Quant à moi, je ne suis plus retourné à la maison que pour les brèves visites d'un fils à ses parents. Aujourd'hui, il m'arrive parfois de regretter de ne pas être resté plus longtemps avec eux, de ne pas m'être intéressé davantage à leur vie sans moi.

Je suis donc allé vivre chez Higelin. J'étais accueilli à bras ouverts dans cette famille d'adoption. J'étais heureux, sa femme, Kuelan, était aux petits soins pour moi, elle faisait une cuisine vietnamienne délicieuse, pourtant je culpabilisais d'avoir quitté mes parents, car même si j'avais 20 ans, j'avais le sentiment de les abandonner.

Après ma famille, il fallait l'annoncer à l'autre famille. À mes potes, à Corine, à Jean-Louis, à Lionel et aux autres. J'étais d'autant plus gêné que, bien évidemment, j'avais proposé à Higelin d'intégrer Jean-Louis aux musiciens qui l'accompagnaient, mais qu'après l'avoir rencontré, Higelin me dit : « Au fait, ton pote, sympa, mais c'est non... pas suffisamment de charisme. » Je n'ai jamais compris cette décision. On peut penser ce qu'on veut de Jean-Louis, on peut lui reprocher beaucoup de choses, mais sûrement pas de manquer de charisme. Il avait dû oublier de sourire à Higelin.

Me voilà face à la bande. Un peu gêné, je leur dis : « Ben voilà, je vais faire une pause, je pars avec Higelin. » Sur ce coup, Jean-Louis a été classe. J'imagine que cette nouvelle lui faisait mal, mais il a caché sa déception en disant, avec son sourire : « Ah super mec, on pourra rentrer gratos aux concerts, tu nous inviteras dis ? »

Et me voilà parti avec Higelin pour la tournée de promotion de l'album *BBH 75*, celui-là même qu'il répétait dans le sous-sol de l'Olympia le jour où je l'ai rencontré pour la première fois et où Simon Boissezon l'a quitté après une engueulade.

Higelin jouait gros. S'il avait rencontré le succès au cinéma, sur le plan musical, sa popularité se limitait jusqu'alors aux milieux intellos de la rive gauche, Pierre Barouh, Rufus, ce qu'on a appelé ses « années Saravah ». Il avait sorti quelques disques avec Areski et Brigitte Fontaine. Le duo avec cette dernière, qui s'intitulait « Cet enfant que je t'avais fait » avait connu un petit succès auprès d'un cercle d'initiés de Saint-Germain-des-Prés. Sous l'influence de sa femme, Kuelan, passionnée par la culture rock, il voulait sortir de ce cercle d'initiés estampillés France Culture, de cette nouvelle

vague qui venait s'échouer au Café de Flore. Alors, il a quitté le monde de Pierre Barouh pour un jeune mec de 20 ans qui jouait du Rolling Stones. Il aimait l'énergie du rock et il comptait sur moi pour l'aider à conquérir le jeune public qui écoutait cette musique.

Moi aussi, je jouais gros, car Higelin m'avait d'entrée fait confiance alors que c'était ma première tournée et que je remplaçais celui qui avait écrit les musiques qu'on allait jouer sur scène. Quand Higelin m'a vu bosser comme un fou pendant des nuits pour apprendre les chansons, il a été rassuré et dès les répétitions, je me suis senti à l'aise. Higelin me rassurait sans cesse et je sentais que moi aussi je le rassurais. Et puis surtout, j'avais besoin de libérer devant un public toute l'énergie, la confiance et la technique accumulées au fil des années, ces années à jouer dans ma chambre, dans la laverie industrielle, dans l'appartement de la rue de Courcelles et dans toutes ces soirées, ces années à jouer sans cesse, jouer dès que je le pouvais, jouer avec qui voulait jouer.

Avec Higelin, c'est comme si on jouait depuis dix ans ensemble, on se comprenait d'un regard, et très vite je devins le boss du groupe qui l'accompagnait. Entre deux morceaux, je faisais mine de régler mon ampli pour donner discrètement des consignes au batteur. Pareil avec l'autre guitariste, celui qui m'avait prêté sa Les Paul. Les gars me respectaient, car j'étais totalement investi alors qu'eux étaient plutôt des requins de studio.

Et nous voilà partis pour une enfilade de concerts dans les lieux improbables de l'après Mai 68. C'était l'époque des grandes fêtes en plein air organisées par les partis et les journaux de gauche : *L'Huma*, Lutte ouvrière et la fête du PSU. Un public nombreux assistait à ces concerts en plein air, mais au nom du militantisme et de la lutte des classes, nous n'étions pas payés sous prétexte que les organisateurs considéraient que c'était un acte militant. La motivation militante des autres musiciens qui accompagnaient Higelin était toute relative, en tout cas, elle était insuffisante pour qu'ils jouent gratuitement et lors du concert à la fête du PSU, en juin 1975, ils

refusèrent de monter sur scène. Le parc de La Courneuve était noir de monde et je me suis retrouvé seul sur scène avec Higelin. Il adorait improviser, il jouait déjà avec le public et il m'a entraîné dans son délire. J'ai senti qu'il voulait voir jusqu'où je pouvais le suivre dans l'impro, c'était une sorte d'initiation, comme s'il me faisait passer un dernier examen, celui de complice musical. Je l'ai suivi, ce concert à deux a été un succès et j'ai lu dans le regard échangé au moment des saluts à la fin du concert qu'il me considérait comme son acolyte.

Tout va bien, j'adore cette nouvelle vie au point que pendant cette tournée, je me suis demandé si je n'avais pas envie de continuer comme ça plutôt que de monter un groupe.

Un soir, Kuelan soumet à Higelin l'idée de travailler avec Jean-Pierre Kalfon. Elle adore sa personnalité, son look de blouson noir, sa truculence et son enthousiasme et pense qu'on sera complémentaires lui et moi. Comme l'autre guitariste, celui qui jouait avec une Les Paul, s'était découvert une passion pour l'aviation qui le motivait davantage que la musique, il ne fut pas difficile pour Higelin de le virer pour le remplacer par Jean-Pierre Kalfon.

Comme Higelin, Kalfon venait d'un milieu artistique « rive gauche », celui de la nouvelle vague du cinéma, des *Cahiers du cinéma*, il fréquentait Godard, Pierre Clémenti, Garrel. Et comme Higelin, il se passionnait pour le rock, et moi évidemment, le rock je connaissais, alors je devins le patron sur le plan musical de deux types qui avaient vingt-cinq ans de plus que moi.

Dès la première répétition, je tombe amoureux de Kalfon. Un amour platonique mais qui a dû faire marrer Freud, car ce mec me faisait penser à mon père, à qui il ressemblait physiquement, mais il était complètement déjanté, ce que mon père n'était pas. Comme cette passion est réciproque, on devient très vite complices. Ce n'est pas un virtuose de la guitare, mais son enthousiasme et son gros feeling compensent ses lacunes techniques. Sur scène, nous nous entendons comme des fous et nous jouons dans la joie, éclatant de rire sans arrêt, au point que je commence à sentir Higelin agacé

par notre complicité. Un soir, en plein concert, alors qu'on part avec Kalfon dans un duo de guitare délirant, on entend un gros « ploc » dans les enceintes. Higelin, excédé, vient de balancer le micro et quitte la scène en nous jetant le regard de tueur qu'il avait lorsqu'il était furieux, en gueulant : « Fais chier, putain, les guitares jouent trop fort ! » On se retrouve sans chanteur et après quelques secondes de flottement : un regard vers Kalfon qui se marre et me fait un clin d'œil, j'enchaîne en attaquant « Little Queenie », le classique de Chuck Berry, revisité par les Stones.

*« I got lumps in my throat
When I saw her comin' down the aisle. »*

Et ça marche, voilà qu'au refrain le public se met à chanter avec nous.

*« Go, go, go, little queenie
Go, go, go, little queenie
Go, go, go, little queenie. »*

La chanson terminée, la salle debout en demande une autre, je glisse à Kalfon, « Jumpin Jack Flash » et j'attaque.

*« I was born in a cross-fire hurricane
And I howled at my ma in the driving rain. »*

Et voilà qu'au refrain, la salle se met à chanter :

« Jumpin Jack Flash, It's a gas, gas, gas... »

L'ambiance monte de plus en plus, et avant même le dernier accord de « Jumpin Jack Flash », Kalfon me crie « Johnny B. Goode », alors j'enchaîne avec cette intro culte qui était la marque de Chuck Berry et qu'on retrouve au début de tous ses hits.

Au moment où, au comble de l'exaltation, j'ouvre la bouche pour gueuler le premier « Go » du refrain, je vois Higelin sauter sur scène et se mettre à chanter :

*« Go go
Go Johnny go go
Go Johnny go go*

Go Johnny go go
Go Johnny go go
Johnny B. Goode. »

La salle, debout, l'acclame. Il ramasse un triomphe car le public est persuadé qu'il a accordé à ses guitaristes un moment rock pour faire une pause, boire un coup en coulisse et qu'il revient conclure le show.

Quelque temps plus tard, lors d'un concert dans une boîte à Toulouse, Higelin pique une nouvelle crise et à nouveau, on entend en plein milieu d'un solo, le « ploc » du micro balancé sur un ampli et il sort de scène en hurlant « Meeerde ! » Avec Kalfon, on ne panique pas et on refait le coup des classiques du rock. Et ça marche à nouveau. Et Higelin revient chanter son « *Go, go, go, go Johnny go* » et il fait un triomphe.

À la fin du concert, il nous a dit : « Les gars, j'ai une idée. À partir d'aujourd'hui, on va intégrer au show ma sortie de scène, vous démarrez la série de standards du rock et je reviens au refrain de « Johnny B. Goode ». » Kalfon, goguenard, a demandé : « Mais est-ce que tu vas péter le micro à chaque fois ? » Higelin a ri un peu jaune, l'ambiance s'est détendue et le reste de la tournée s'est bien passé.

Mais depuis cette histoire, quelque chose s'était cassé dans ma relation avec Higelin. Il m'avait déçu. Rien ne serait plus jamais comme avant. Je savais que lorsqu'il était submergé par ses diables, il pouvait exploser avec une violence qu'il ne pouvait maîtriser. Dans ces moments-là, l'amitié, l'amour n'existaient plus et même ses proches, même ceux qu'il aimait le plus, devenaient les victimes de ses colères incontrôlées.

Et puis surtout, depuis l'histoire du micro balancé et de la sortie de scène d'Higelin, j'avais découvert l'ivresse de jouer en « première ligne », de conquérir moi-même le public et plus comme un musicien d'orchestre derrière un chanteur. Et l'envie de monter « mon » groupe est revenue, plus forte que jamais. Plus qu'une envie, c'était un besoin irrésistible, une certitude.

Les relations entre Higelin et Kalfon se dégradèrent peu à peu. La tension devenait permanente et les engueulades se multipliaient. Jacques lui en voulait d'entretenir notre complicité dont il se sentait exclu et Kalfon s'en amusait.

Au cours d'une de ces altercations, Higelin finit par virer Jean-Pierre Kalfon, juste avant l'entrée en studio pour l'enregistrement de l'album *Irradié*.

Il régnait une ambiance étrange, limite malsaine au début des séances d'*Irradié* à Hérouville. Il fallait remplacer Kalfon et Higelin m'a demandé si je connaissais quelqu'un. Je connaissais Jean-Louis, mais Higelin n'en n'avait pas voulu, alors je lui ai proposé de travailler à nouveau avec Simon Boissezon. Car j'étais devenu ami avec lui, au point que nous vivions ensemble dans l'appartement près de la Bastille, en compagnie de Valérie Lagrange, Jean-Pierre Kalfon et... un dealer qui était là en permanence car Boissezon m'avait fait découvrir l'héro et j'avais plongé en plein dedans. Nous vivions dans le délire permanent que crée la dope, au point qu'on projetait de monter un groupe avec Simon qui s'appellerait « Supergoujats ». Les ravages de la drogue, sans doute.

Voilà pourquoi, quand Higelin m'a demandé si je connaissais quelqu'un pour remplacer Kalfon sur l'album *Irradié*, je lui ai donc parlé de Simon. Comme il l'avait viré sur un de ses coups de colère qu'il regrettait comme à chaque fois, il accepta, car musicalement, Simon Boissezon était un tueur, et ce dernier nous rejoignit à Hérouville. Mais l'ambiance était étrange, c'était comme un couple qui essaie de se donner une nouvelle chance après une séparation, car aucun des deux n'avait oublié la violence de la rupture dans les sous-sols de l'Olympia. L'ambiance était d'autant plus bizarre et gluante que nous étions tous dans l'héro, sauf le bassiste qui était bourré en permanence, au point qu'un jour, alors qu'on se retrouvait tous en régie pour écouter une prise qu'on venait d'enregistrer, l'ingé son en panique a tripoté nerveusement ses potentiomètres et a fini par lâcher : « Je n'comprends rien,

j'ai pas la basse... » Sans quitter des yeux sa table de mixage, il demande au bassiste : « T'es sûr d'avoir bien branché ton jack ? » Personne ne répond. Là, on s'aperçoit que le gars n'est pas parmi nous. Tout le monde lève les yeux vers les box d'enregistrement et à travers la grande baie vitrée du studio, on le voit affalé sur sa chaise. Quelqu'un s'écrie « Putain il est mort ! », on accourt tous dans le studio et on est vite rassurés. Il n'est pas mort, il ronfle. On tente de le réveiller mais en vain, car le type est plongé dans un profond coma éthylique. On décide de l'emmener dans sa chambre pour que sa femme le prenne en charge et qu'il cuve dans un lit. Mais elle refuse d'ouvrir la porte de leur chambre, en criant « Allez vous en, laissez-moi ! » On est tous devant la porte, Higelin en tête à la supplier d'ouvrir, et à ses réponses incohérentes on s'aperçoit qu'elle aussi est complètement saoule, elle parle d'une quête de pureté et quand elle consent finalement à nous laisser entrer, on est sidérés par la vision de la chambre. Des draps blancs sont accrochés aux murs, éclairés par des bougies et on prend conscience que la fille est devenue folle. On comprend mieux pourquoi on retrouvait le bassiste endormi un peu partout dans le château ou les jardins d'Hérouville. Il n'avait plus le droit d'entrer dans sa chambre, alors il picolait jusqu'à ce qu'il s'écroule et dormait à l'endroit où il était tombé.

Quelques jours plus tard, je sors me détendre entre deux prises dans les jardins du château quand je vois arriver la femme du bassiste. J'ai pensé « Elle va mieux, elle sort de sa chambre ». Elle arrive à ma hauteur, je lui souris et lui demande si ça va. Elle ne me répond pas. Elle me regarde en silence, avec le regard fou et le sourire diabolique de la petite fille possédée par le diable dans le film *L'Exorciste*. Après un silence qui m'a paru interminable, elle finit par me dire d'une voix sourde : « Toi, je te veux. » Je me souviens qu'elle était jolie, mais à cet instant, j'avais oublié qu'elle était jolie.

Au moment où l'on entre en studio pour enregistrer l'album *Irradié*, Higelin me demande :

« Au fait, tu composes, toi ?

— Oui, bien sûr.

— Tu dois avoir des tas de trucs en stock.

— Plein... »

En réalité, je n'avais jamais écrit une seule note de ma vie.

Alors, Higelin s'assied devant moi : « Tiens, joue-moi une de tes musiques. »

Sans me démonter, je me mets à improviser et Higelin me dit : « Mais c'est super, rejoue-moi ça... » Je l'entends qui marmonne « Un œil sur la guitare » et il s'en va en courant en me criant « Je reviens dans une heure ».

Une heure plus tard, il avait écrit le texte d'« Un œil sur la bagarre » sur mon impro du matin.

Le lendemain il revient et me demande : « Dans ton stock de chansons, t'aurais pas un truc style Lou Reed ? » Je pense à « Sweet Jane » et j'improvise une mélodie sur les accords de la chanson. Il repart, comme la veille, travailler une heure et revient et commence à chanter avec les intonations de Lou Reed : « *Parc'qu'ils ont tamponné un matricule sur tes rêves...* »

Il venait d'écrire « Le Courage de vivre ».

Depuis ce jour, je ne me suis jamais posé la question « est-ce que je sais composer ou pas ? »

Lors de cet enregistrement au château d'Hérouville, je me suis posé d'autres questions. Par exemple, pourquoi les poignées des portes étaient devenues des bites. Je sais, ça ressemble à un mauvais trip, mais justement, ce jour-là, j'étais clean. J'avais juste envie d'aller prendre mon petit déjeuner, et en sortant de ma chambre, au moment où j'ai voulu refermer la porte, je me suis aperçu que la poignée avait pris la forme d'une bite pendant la nuit. Toutes celles du couloir pareil, et même celle de la cuisine. J'avais l'impression d'être dans un film de Buñuel. J'ai pris un café, seul, en fixant d'un œil hagard cette poignée de porte phallique. Je n'osais même plus sortir

de la cuisine. Quand une dame de service qui rapportait des plateaux du petit déjeuner entra dans la cuisine et referma la poignée-bite de la porte avec un naturel impressionnant, j'ai mis du temps à réussir à articuler.

« C'est quoi ça ? »

— Oh c'est rien, c'est le porno. Ils commencent à tourner un film, ça arrive souvent ici, peut-être que le décor aristo du château inspire les metteurs en scène... Et puis ça renfloue un peu les finances qui sont au rouge. »

Au moment où elle s'apprêtait à ranger les soucoupes et les assiettes dans le lave-vaisselle, elle s'interrompt : « Ah, bah tiens, justement, le couple qui joue les premiers rôles du film occupe la chambre à côté de la vôtre, quand on parle du loup, on voit sa... » Elle réalisa qu'elle allait dire un mot tabou, s'arrêta net et tenta une diversion.

« Bon, je parle, je parle, mais le boulot ne va pas se faire tout seul.

— Vous avez raison. D'ailleurs, moi aussi je dois y aller. »

Je quittai la cuisine et au moment où je passais devant la chambre voisine de la mienne, j'aperçus un couple et je saisis au vol une bribe de leur conversation. Je compris qu'ils devaient prendre rendez-vous pour la révision de leur voiture et là, comme dans les dessins animés, je réalisai avec un temps de retard la scène que je venais de voir. Je reculai d'un pas, penchai la tête en arrière pour regarder dans la chambre et, effectivement, ce n'était pas une hallucination : la dame, tout en disant qu'elle allait prendre contact avec le garage Opel de Pontoise, masturbait avec application son époux, affalé dans un fauteuil.

Je rentrais dans ma chambre et improvisais quelques morceaux pour dégourdir mes doigts avant la séance. En me rendant au studio, je croisai le monsieur qui me salua avec courtoisie.

« J'ai entendu la guitare, vous enregistrez un disque ? »

— Oui, et justement, je vais jouer mon solo...

— Ah d'accord... vous vous échauffez avant, comme moi avec Nicole. On fait pareil tous les deux, sauf que vous, si vous n'y arrivez pas du premier

coup, vous pouvez refaire la prise tant que vous voulez, alors que moi... » Et il éclata de rire !

Je sympathisais avec ce couple qui jouait donc dans le porno qu'on tournait au château pendant qu'on enregistrait *Irradié*. C'étaient des gens très bien, très discrets, pas bruyants du tout car le soir, quand ils se retrouvaient au lit, ils ne voulaient plus entendre parler de boulot et regardaient la télé.

Mais ils vivaient des moments difficiles. Le mari, malgré la bonne volonté et le professionnalisme de son épouse, ne parvenait pas à assurer. Il mettait de plus en plus de temps à atteindre l'érection, ça le minait et l'entraînait dans une spirale dépressive. Leur film avait effectivement pris beaucoup de retard et quelques jours plus tard, en passant devant le grand salon du château, je vis que les producteurs avaient organisé une réunion de travail à laquelle participaient le directeur financier, le contrôleur de gestion, le metteur en scène et les deux acteurs principaux, afin de réorganiser le planning et le plan de tournage. Tandis qu'ils parlaient de dépassement de budget, de coûts de production, etc., ma voisine de chambre faisait son possible pour aider son partenaire, installé dans un fauteuil, à se mettre en condition, car ils avaient prévu de tourner dès la fin de la réunion. Je les saluais en me rendant au studio mais ce jour-là, lui seul répondit à mon bonjour.

Higelin, qui était un homme d'une incroyable générosité, pouvait se laisser submerger par ses diables et basculer dans des accès de colère et de violence. Les excès de dope et d'alcool accentuaient les montagnes russes de son humeur. Il traversait une période de doute, qui est le quotidien de tous les artistes, mais qu'il ne savait pas gérer. Un soir, des années plus tard alors que je ne l'avais pas vu depuis des mois, il débarque chez moi, totalement ivre, et balbutie :

« J'ai des trucs vachement importants à te dire...

— Ok Jacques...

— Écoute-moi !!

— Non, je disais juste ok, je t'écou...

— Écoute-moi, écoute-moi bien Louis, je viens d'écouter Lennon, Dylan, et je n'arriverai jamais aux couilles de ces mecs-là avec mes p'tites chansons... tu m'entends mec, JE NE SERAI JAMAIS LENNON, j'écris des putains de chanson pour des cabarets rive gauche, des mecs dans des caves à Saint-Germain-des-Prés, qui croient que la nouvelle vague, c'est eux, alors que la nouvelle vague, je viens de l'écouter, c'est des mecs qui jouent pour des mômes divinement beaux sans le faire exprès et cette fille aux seins nus qui danse sur l'herbe d'un festival, la fête... Tu comprends Louis, Lennon et Dylan mettent plus que de l'humain dans leurs chansons, quand t'écoutes ces gars-là, ou dès qu'ils entrent sur scène, tu décolles pour l'infini, moi, je suis un chanteur de bal. Pas de souffle. Je voudrais arriver sur scène, choper le public et ne plus le lâcher, chanson après chanson... Mais ce sont des chansonnettes, putain, c'est ça Louis, je manque de fulgurance... »

Il sanglotait comme un enfant. Je tentais plusieurs fois de lui répondre : « Jacques, écoute moi... tu ne m'écoutes pas, t'es pété et tu n'écoutes pas ma réponse, tu es en boucle sur ton angoisse, mais écoute bordel... Non, là tu n'écoutes pas, tu as parlé et tu te branles de ma réponse, alors, regarde-moi bien dans les yeux et écoute-moi, écoute-moi Jacques ! »

À un moment, j'ai vu ses yeux mouillés de larmes se lever vers moi et me regarder comme regardent les chiens, alors je me suis accroché à ce regard et je ne l'ai pas lâché : « Quand tu parles sur scène, entre les chansons, quand tu pars dans tes délires improvisés, il n'y a que toi qui saches faire ça... Je ne sais pas comment dire, c'est une alchimie, tu balances des mots et on sent l'humanité. Alors, donne leur tes mots, ce truc différent, tu l'as mec, il faut que tu considères tes performances sur scène comme un tout, les chansons et les mots entre les chansons... et tant pis si tes concerts durent trois heures ! Ose, n'hésite pas, jamais je ne t'ai entendu te vautrer dans une impro, pourtant au début, à chaque mot, j'avais peur que tu ne trouves pas le mot suivant, mais tu le trouves toujours Jacques, et tu emmènes le public, tu les

sors de leur condition humaine et c'est bien ce qu'ils espèrent trouver lorsqu'ils viennent te voir. Et ça, c'est aussi fort qu' "Imagine" de Lennon, tu comprends, il y a quelque chose qui dépasse l'humain, un souffle shakespearien qui touche à l'infini, tu atteins l'émotion pure, tu comprends ? »

Il se mit à pleurer de nouveau et me serra dans ses bras...

« Merci mec... Je veux dire que... merde, je suis planté là. Ah ! tu vois bien que je n'improvise pas toujours.

— Tu es complètement pété, Jacques, ça n'a rien à voir avec l'inspiration... Tu es Paulo accoudé au bar du 421.

— Merci Louis... »

À partir de ce jour-là, Higelin se mit de plus en plus à parler et à improviser dans les concerts, avec une incroyable générosité.

Je savais que la fin de l'enregistrement de l'album *Irradié* marquerait la fin de ma collaboration avec Jacques Higelin. Le dernier jour de studio, je lui ai annoncé que j'allais monter mon groupe.

« Sister Morphine »

À 17 ans, j'avais tout essayé. Parce que dans la classe, il y avait un défoncé total qui dealait pour se payer sa came. Mon copain Lionel Lumbroso, avec lequel je jouais, a très vite sympathisé avec lui et a plongé le premier. Il me disait de plus en plus souvent et avec de plus en plus d'impatience : « Viens, on va chez Jacques... » C'est fou, cette phrase pue, en l'écrivant je sens l'odeur du shit. « On va chez Jacques. » Au début, je l'accompagnais chez Jacques, sans consommer, par curiosité, comme un explorateur, un peu en ethnologue. Je disais que je ne voulais pas toucher à toute cette merde mais en vérité, j'en mourrais d'envie, mais j'avais très peur.

J'ai fini par céder en disant au dealer : « Bon alors je veux bien tester mais doucement. » Il m'a fait tester « un peu de tout », un peu comme ces cavistes qui font goûter différents cépages aux clients. En guise de démo, j'ai eu droit à un shoot de coke et un shoot d'héro. Après chacun d'eux, je suis tombé dans les pommes, j'avais les oreilles qui sifflaient. Depuis ce jour-là, je sais que quand mes oreilles sifflent, c'est une alerte de danger imminent.

Évidemment, j'étais piégé mais j'avais très peur. D'autant que le plaisir que je découvrais était accompagné d'effets secondaires qui rappelaient le

côté satanique de la dope.

Récemment, mon cardiologue a insisté pour me poser un stent. Je ne sentais pas ce truc. J'étais persuadé que je n'avais rien de grave, tout au plus des remontées acides, mais un cliché montrait une de mes artères qui commençait à se boucher et comme le toubib a insisté, j'ai fini par céder. Pardonnez ces descriptions organiques façon Céline Dion, si je vous raconte tout ça, c'est pour dire vous dire que lorsque je suis allé au bloc, mes oreilles sifflaient et que lorsque je me suis réveillé après cette intervention, j'entendais les prisonniers du *Pont de la rivière Kwai* siffler dans mes oreilles. Le problème, c'est que depuis, ça ne s'est pas arrêté. J'ai l'impression d'être en danger permanent.

Je pourrais vous raconter cinquante histoires de dope. Mais je ne veux pas faire comme ces vieux musiciens junkies qui racontent leur vingtième overdose dans une chambre de palace une heure avant d'aller jouer, les assistants qui les plongent dans la baignoire, les pompiers qui leur filent de l'oxygène et, finalement, ce concert où ils sont arrivés avec deux heures de retard et où ils ont joué comme ils n'avaient jamais joué de leur vie et retourné un public au bord de l'émeute en une foule conquise qui les a rappelés tout au bout de la nuit.

Un autre classique des fumeurs de shit, c'est l'histoire des trips vers Ketama, une ville du Maroc où l'on produit le cannabis le plus célèbre du monde, considéré comme un des plus purs de la planète grâce une fabrication artisanale de qualité. Le village est perché dans la montagne, il n'y a qu'une route pour y accéder et quand tu redescends en ayant fait ton shopping, les flics t'attendent en bas pour te confisquer le shit qu'ils redonnent aux producteurs, qui le vendent à nouveau à d'autres Européens qui se le font piquer à leur tour, dans une sorte de cercle sans fin.

Ces histoires-là, je les connais, je les ai vécues, j'en ai vécu des plus glauques encore. J'ai vu ceux qui ont plongé et ne sont jamais remontés, car la dope conduit inévitablement à des histoires flippantes, mais comme je n'ai

pas envie de plonger dans ces souvenirs poisseux qui me collent à l'âme, je vais juste vous raconter des souvenirs de fou rire sous acide, comme les vieux racontaient leurs souvenirs du service militaire. Des étudiants d'une grande école de Grenoble pour laquelle nous avons donné un concert avec Higelin, qui s'était très bien passé, m'ont contacté deux ou trois ans plus tard et m'ont demandé si je voulais bien revenir jouer pour eux avec Téléphone, qui venait de naître. Comme le groupe n'était pas encore connu, ils nous ont proposé de venir quelques jours avant le concert pour en faire la promo.

J'accepte, et nous voilà partis dans la 4L avec Jean-Louis. Arrivés là-bas, les types nous accueillent en nous offrant d'entrée un acide en guise de cadeau de bienvenue avant de nous emmener coller des affiches avec eux. Très vite, Jean-Louis est pris par le traditionnel fou rire du trip d'acide. Moi, j'essaie de rester concentré pour coller les affiches mais Jean-Louis ne cesse de faire le con, et il imite ma tête essayant de garder l'air sérieux malgré l'acide qui m'envahit. Évidemment, j'explose de rire à mon tour. Et nous voilà pleurant de rire, pliés en deux, au bord de l'étouffement. On oublie les affiches, et soudain Jean-Louis, apercevant un panneau indicateur sur lequel est écrit « circuit de Charade », me dit : « Oh putain, un circuit de Formule 1, on y va et tu me fais conduire la 4L, je vais en faire une Formule 1 ! » Il n'avait pas le permis et nous voilà sur le circuit où en rigolant je laisse le volant à Jean-Louis, qui commence à conduire en commentant à la façon d'un journaliste sportif « Mesdames et messieurs, bienvenue au circuit de Charade pour ce grand prix de Formule 1 ! Et voici Jackie Stewart dans sa 4L Lotus qui est en tête. Ah ! mais que se passe-t-il ? On dirait qu'il est victime d'une crevaison », et il faisait des embardées avec la 4L. Je me souviens que j'avais la certitude que nous allions nous tuer mais que je continuais pourtant à rire.

On a fini par quitter le circuit pour reprendre nos affichages. La nuit était tombée lorsqu'on est arrivés dans une petite ville dont j'ai oublié le nom, et on se met à coller nos affiches à la lueur de lampes de poches. À cette

époque, on utilisait les affiches d'un ancien groupe de Richard que l'on collait à l'envers et sur la face vierge, on écrivait à la bombe de peinture « TÉLÉPHONE CONCERT ROCK », la date et le lieu. C'était artisanal et surtout ça prenait un temps fou, car on créait les affiches une par une. Cette nuit-là, on voit à la lueur de nos lampes un grand mur sur lequel on décide de faire un grand placard d'affichage avec neuf affiches, trois colonnes de trois, sur lesquelles il fallait donc écrire « TÉLÉPHONE, concert rock », la date et le nom de la fac où nous allions jouer. Un des effets de l'acide, c'est de revenir par vagues alors qu'on pense que l'effet a disparu. Et là, le rire nous reprend au moment où l'on voit ce grand placard d'affiches vierges, et dans un délire de défoncé, je dis à Jean-Louis : « On se partage le boulot, tu écris TÉLÉ à gauche et moi, PHONE à droite. » Je commence à écrire en m'appliquant à dessiner les grandes lettres P H O quand Jean-Louis s'appuie sur mon épaule en pleurant de rire. « Mais qu'est-ce que tu fous, t'écris pas ? » Non, il n'écrit pas, il me regarde me concentrer pour écrire les lettres P H O et ça le fait marrer. On se recule et la vision de cette affiche immense avec juste écrit PHO nous tue de rire. De plus, à cette époque, on mangeait dans les restaurants vietnamiens bon marché la soupe pho, mélange de viande hachée, vermicelles et coriandre, et l'évocation de cette soupe sous l'effet du LSD provoquait un rire tel que nous étions incapables d'écrire davantage. Nous sommes partis en hurlant de rire dans la nuit, en laissant cette affiche telle quelle. Je ne pense pas qu'elle ait amené beaucoup de monde au concert.

Un autre jour, avec Jean-Louis, à 5 heures du mat', on a la fringale et nous décidons d'aller manger au Pied de cochon, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le serveur nous apporte notre plat, accompagné d'un verre de sang de porc, d'après lui, excellent pour la santé... On commence par un fou rire rien qu'en voyant le verre que le type nous tend. Je ne sais plus lequel a dit au serveur : « J'aime le sang du porc le soir au fond des bois. » Comme le gars nous regarde interloqué, je me crois obligé de lui dire : « Non mais c'est pour rire, c'est un jeu de mots par rapport au poème qu'on apprend à

l'école : "J'aime le son du cor le soir au fond des bois". » Ça ne fait pas rire le serveur et son sérieux décuple notre fou rire au point que ce jour-là, j'ai vraiment eu peur d'étouffer de rire.

En relisant ce paragraphe, je mesure que seuls ceux qui savent peuvent comprendre. On a beaucoup ri avec la drogue, mais la dope fait payer cher ces rires.

Quand je prenais de l'héro, à chaque fois que je sniffais, ça me donnait envie de vomir. J'allais vomir à chaque fois, je m'en foutais, je ne sentais pas le goût. Un jour, je me suis dit : « Il y a peut-être moyen de ne pas gerber. » Je me suis allongé, je me suis détendu, et là je me suis niqué le bide mais je ne vomissais plus.

Bien sûr que c'est bon sur l'instant, sinon pourquoi tant de mômes y succomberaient-ils ? En fait, la dope, c'est comme les idées fachos. Tu y succombes quand tu es mal dans la vie et que tu n'as pas envie de réfléchir, car ses effets délicieux anesthésient les souffrances et les tourments.

Mais il arrive toujours un moment où tu te retrouves inévitablement au crossroad. Le carrefour de ta vie. Et là, tu as le choix de la route : soit tu continues en étant pleinement conscient que tu finiras comme Jimi en six mois, soit tu prends l'autre route et tu fais tout pour arrêter. J'ai choisi cette voie-là évidemment, mais putain ! que le chemin fût dur ! Pendant plus d'un an, j'étais comme en survie, moins à l'aise, tendu, passant de l'irritabilité à la dépression, ce qui accentuait les tensions permanentes avec Corine.

Je me suis sorti de l'héro sans aller dans une clinique pour toxicos, avec une méthode empirique qui consistait à noter le programme de la semaine sur un petit planning du genre de ceux des cahiers de textes, c'est-à-dire une colonne par jour de la semaine et dans chaque colonne, à savoir : « no dope ». Ça vous paraît sans doute simpliste, mais ça a fini par marcher. Parce le type qui s'éveille le matin après s'être endormi défoncé la veille au soir, alors qu'il avait écrit « no dope », se dit forcément « aujourd'hui est un autre jour, je vais m'accrocher à ma promesse ». Mais ça ne marche pas tout de suite.

Pendant longtemps, comme dans le film *Un jour sans fin*, on s'éveille en lisant « no dope » sur le planning, mais chaque soir, les diables prennent le pouvoir. Pourtant, un jour, on finit par tenir et on s'endort en ayant consommé no dope. Et le matin, quand on s'éveille, c'est un enchantement. Mais on retombe le soir même, et puis on tient deux jours avant de plonger à nouveau, et puis une semaine, et puis un mois, et puis on n'a plus besoin du planning. Et si l'envie se dissipe, aussi bien en fréquence qu'en intensité, elle revient parfois dans nos pensées, nous disant : « Tu te souviens comme c'était bon ? » Mais avec le temps, c'est de plus en plus facile de résister.

10

« Out of the Blue »

Premier succès

Sur le plan musical, l'année qui suivit la période Higelin fut merdique. Avec Simon, on n'avancait pas. Trois minutes après qu'on dise « Bon allez, on bosse des titres pour notre groupe », on était dans l'héro. Un jour, Simon arrive à l'appartement tout excité et m'annonce : « J'ai rencontré un type fantastique, Jo Lebb, tu sais, le chanteur des Variations, on s'entend vraiment bien, on a décidé de partir à la montagne tous les deux pour composer. Et puis, on verra, au retour, peut-être qu'on pourra monter notre groupe pour jouer les morceaux qu'on aura écrits. » Cette nouvelle me rendit malheureux. Cette annonce était comme un coup de poignard. Je ressentais ce qu'éprouve un homme à qui sa femme apprend qu'elle en a rencontré un autre, qu'elle veut vivre une passion mais que, peut-être, plus tard, elle pourra reprendre la vie commune.

Il est donc parti composer avec Jo Lebb, mais deux mois plus tard, il revenait, déçu par cette expérience qui s'était très mal passée, en me disant : « Jo Lebb est un connard, quant à sa femme, n'en parlons pas. » N'en parlons

pas était une figure de style car il ne cessa de m'en parler, l'accusant d'avoir rendu le séjour à la montagne insupportable : elle ne s'était pas entendue avec sa propre femme.

Il revenait comme la Pomponnette de Pagnol, la queue entre les jambes, mais je n'étais pas le boulanger. Il avait beau dire « Cette expérience m'aura fait prendre conscience que c'est avec toi que j'ai envie d'avancer, allez on repart à zéro, comme si rien ne s'était passé », nous savions tous les deux que rien n'était plus comme avant. D'abord parce que pendant l'absence de Simon, j'avais rencontré un jeune type prénommé Éric, qui me proposait de rejoindre le groupe qu'il était en train de monter avec une chanteuse, Fabienne. Son enthousiasme m'avait plu et j'avais accepté sa proposition. Il nous fallait trouver un batteur et je décidai de passer une annonce dans la presse qui disait : « Nouveau plus grand groupe du monde cherche son batteur. » Parmi les candidats qui répondirent à l'annonce, un gamin prénommé Jean-Lou nous impressionna. Il avait 15 ans à peine et jouait avec l'assurance de John Bonham. Il rejoignit donc le groupe et on commença à répéter.

Ça se passe bien, les premières répétitions sont prometteuses, très vite le groupe trouve un bon gros son, un peu Led Zep, et tout le monde est enthousiaste, à l'exception du bassiste, qui trouvait toujours une excuse pour ne pas venir aux répétitions. On décide de le virer et je dis à Éric : « On va faire l'économie d'une annonce, je crois que j'ai quelqu'un. » Dans mon esprit, Corine s'imposait naturellement pour remplacer le bassiste glandeur. C'était la première fois qu'elle jouait vraiment dans un groupe, mais je n'étais pas inquiet. J'aimais son jeu simple, ample, son groove de danseuse toujours au fond du temps, sans virtuosités inutiles. Elle a dû affronter les moqueries des musiciens qui raillaient son manque de technique mais aussi les préjugés : la basse n'est pas un instrument de soliste, la basse n'est pas un instrument de femme. Elle devint officiellement la bassiste du groupe, qui entretemps avait changé de nom pour son premier grand concert à Mont-de-

Marsan et s'appelait désormais « Shakin'Street ». Mais peu à peu, des tensions sont apparues entre Fabienne et Corine. Corine était féministe, gauchiste, écolo, folk roots, sérieuse et appliquée, et Fabienne, glitter, extravertie, dans le bling bling, le strass et la séduction permanente. Autant dire que lorsqu'elle s'approchait de moi en minaudant « C'est fou ce qui se passe quand tu joues », Corine devenait folle. Peu à peu, l'atmosphère au sein du groupe est devenue irrespirable et, un jour, Fabienne et Éric viennent me voir et me disent : « On va arrêter, vous êtes virés. » C'était violent mais je ressentais une sorte de soulagement. Je pris ça comme un signe. Le moment était venu pour moi de monter MON groupe. Au moins, nous étions deux, Corine et moi. J'ai demandé au jeune batteur avec lequel nous nous entendions très bien de nous rejoindre mais il a refusé : « Je ne peux pas laisser tomber Éric et Fabienne. Des concerts sont programmés et ils vont devoir vous remplacer. Si je pars, je les mets dans la merde. » J'étais déçu, car il était vraiment très bon, plus carré que Richard et, des années plus tard, alors qu'il était venu nous voir jouer avec Téléphone, il m'a dit après le concert : « Ah oui, là sur le coup, j'ai été trop con de ne pas te suivre. » Le karma.

Pendant cette année qui suivit la période Higelin, j'avais tellement envie de jouer que j'acceptais toutes les offres de concert. À l'exception de Lionel Lumbroso qui jouait avec moi régulièrement et depuis longtemps, je formais des groupes éphémères à chaque date, en faisant appel à des connaissances. Ça ne posait pas trop de problèmes de répertoire, car nous jouions essentiellement des reprises des Stones et des standards du rock, mais c'était souvent des concerts merdiques dans des lieux improbables. J'ai le souvenir d'un concert particulièrement pénible, devant un public de folkeux sectaires qui nous huait à la fin de chaque morceau car l'organisation nous avait « vendus » comme un groupe folk. Ils espéraient du Woody Guthrie et on leur servait du Chuck Berry. À un moment, Lionel, qui jouait de la basse, a voulu prendre un micro probablement mal isolé et le voilà qui devient un arc

électrique entre le micro et la basse. L'impact de la décharge le fait tomber au sol où il continue de convulser, collé au micro et à la basse. Je balance un grand coup de pied dans sa Fender qui glisse au sol jusque dans les coulisses. Lionel se relève sonné et il titube sous les quolibets du public qui pense que c'est du ciné, un jeu de scène à la Ozzy Osbourne ou à la Screamin' Jay Hawkins. C'est trop pour eux, ils deviennent fous et nous virent de la scène. Lionel dit qu'il n'oubliera jamais ce jour où je lui ai sauvé la vie. Moi non plus, je n'oublierai jamais ce jour, mais pour des raisons moins glorieuses.

Peu de temps après, on me propose un concert dans un établissement pour handicapés. Je monte un groupe pour l'occasion avec Jean-Louis et Olive aux guitares et Corine à la basse, et ne trouvant pas de batteur libre, je me mets à la batterie. J'aurais pu solliciter Richard, qui habitait à Saint-Cloud dans la maison communautaire, mais j'avais envie de sobriété.

Alors, j'ai décidé de m'y mettre. J'adorais jouer de la batterie, mais je n'en possédais pas. J'ai donc demandé à Richard de me prêter la sienne. C'était délicat car il aurait aimé jouer lui-même. Je parviens à le convaincre mais il accepte à une seule condition : qu'il puisse jouer le dernier morceau du concert. Je lui donne ma parole. Le concert se passe incroyablement bien, le public est très chaud et nous ovationne à chaque chanson. Enivré par ce succès, j'oublie ma promesse et je joue le dernier morceau à la batterie. À la fin du concert, personne ne voulait quitter la salle, les handicapés refusaient de rentrer dans leur chambre, certains brandissaient leurs béquilles. J'ai connu par la suite des grandes salles, des stades, des foules enthousiastes, mais ce concert devant les handicapés où j'ai joué de la batterie reste un de mes plus beaux souvenirs, parce que c'était la première fois je parvenais à conquérir un public avec mon groupe. Mon premier grand succès.

Au moment des saluts, j'ai aperçu Richard dans les coulisses et j'ai pris conscience que je n'avais pas tenu ma parole. Il m'en a longtemps voulu, et pendant des années m'a rappelé cette scène en rigolant.

Le lendemain, alors que j'étais encore dans l'euphorie de ce concert, dans lequel nous n'avions joué que des reprises, Jean-Louis et Corine viennent me voir et m'engueulent. « Ça ne va pas du tout, ok, tu te fais plaisir en jouant de la batterie mais c'est du gâchis, Olive n'assume pas du tout. Il faut que tu te remettes à la guitare et que tu prennes un vrai batteur. »

Je me souviens avoir été voir Jean-Louis dans sa piaule : « J'ai envie de faire un groupe avec toi, le reste ne m'intéresse pas... »

Il me répond dans un grand sourire :

« Ouais... j'aime bien ta façon de voir les choses. Avec Richard à la batterie, donc.

— D'accord, avec Corine à la basse, donc ?

— Bah oui... Bon, ok pour Corine... »

Premier concert. Centre américain, 12 novembre 1976

Quelques jours plus tard, Jean-Louis m'annonce : « On propose à Richard de jouer au Centre américain. Pour ce concert, on a besoin d'un guitariste qui assure et on a pensé à toi. Il y aurait donc Richard à la batterie, nous deux à la guitare et...

— Et Corine à la basse ! »

J'ai balancé cette phrase spontanément, comme une évidence. J'avais initié Corine à cet instrument et elle avait peu à peu trouvé un son et un tempo qui lui ressemblaient. Corine n'aimait pas l'esbroufe, le superflu, la démonstration technique éblouissante. Elle jouait comme elle dansait. C'était précis, simple et beau. Sa zen attitude était rassurante. Et son calme était complémentaire de la fureur de Richard.

Malgré ses réticences, Jean-Louis a eu l'intelligence de comprendre que ce n'était pas un caprice de garçon amoureux mais un vrai choix artistique.

« Bah, bah... Euh... oui bon ok, on essaie avec Corine » (les « bah » ont leur utilité).

Ça faisait longtemps qu'on se tournait autour, mais pour la première fois, nous allions jouer ensemble.

Nous avions la volonté de faire de ce concert une réussite. C'était LE moment. Ce groupe, c'était la maison de nos rêves et chacun d'entre nous se sentait prêt à en devenir un mur porteur. Mur porteur et mûrs pour naître. Nous avions ce qu'il faut d'expérience pour avoir confiance tout en gardant notre enthousiasme intact. Nous avions chacun notre petite musique, différente mais tellement complémentaire.

On avait le groupe pour le Centre américain. Restait à mettre au point le répertoire. Jean-Louis écrivait des chansons qu'il me faisait écouter et il me demandait parfois de jouer sur ses maquettes. Je connaissais ses titres, il avait déjà écrit « Métro (c'est trop) », « Hygiaphone », « Flipper », qui eurent la vie que vous savez, et « Ma guitare est une femme », qu'on n'a jamais enregistré.



Jour de ma rencontre avec la Blève (Lionel Blévis) qui tient ma Galanti entre ses mains, à Bournemouth, en 1969. Au centre, une amie suédoise.



En 1980.

Avant de rencontrer Jean-Louis, j'étais persuadé que la langue française était incompatible avec la musique rock, qu'on ne pouvait pas faire swinguer un adverbe ou un imparfait du subjonctif, et lorsqu'il a fallu établir la song list pour le Centre américain, je proposai naturellement des standards du Swinging London, des Kinks, des Who, d'Hendrix et bien entendu des Stones. C'était la grande époque de Bob Marley et du reggae. Les Rolling Stones avaient succombé à cette musique et en avaient nourri l'album *Black and Blue* qui venait de sortir (« Cherry Oh Baby », « Hey Negrita », etc.). Dans un film, Michel Blanc raconte qu'il a assisté à un concert de reggae et qu'il a répondu à son pote qui lui demandait comment c'était : « Comme du reggae, tu sautes en l'air de bonheur pendant les cinq premières minutes et tu t'ennuies après. » Ça tombait bien, j'avais cinq minutes de reggae à apporter au groupe avec une adaptation d'un ancien titre des Stones, « Connection », que j'avais cuisiné à la jamaïcaine.

J'avais malgré tout fait une tentative d'adaptation en français de « Street Fighting Man » que j'avais intitulé « Révolution » et dont j'avais traduit le début du refrain : « *Well now, what can a poor boy do* » par « *Mais que peut faire un mec comme moi* ».

Et puis, il y avait le traditionnel medley rock'n'roll que je jouais depuis Higelin, qui commençait par « Little Queenie », suivi de « Carol », et là, après un break, Jean Louis hurlait le « *Wop bop a loo bop a lop bam boom* » de Tutti Frutti...

Jean-Louis a cru en Corine, j'ai cru en ses compos.

Pendant des mois, ça a été notre répertoire.

Plus la date du concert approchait, plus nous étions envahis par une excitation jusque-là inconnue. Sans savoir pourquoi, nous avions la certitude que cette date allait être celle d'un acte fondateur dans nos vies. Il y a dans l'existence de rares moments où l'on est porté par quelque chose d'irrationnel, une sorte d'alchimie qui nous dépasse. C'était le cas pendant ces nuits dans la cave de Richard, où nous avons répété comme des fous pendant toute la semaine précédant le concert.

En rentrant au petit matin des répétitions, je faisais mon « debrief 4L », je voyais défiler en accéléré tout ce qui avait construit mon mur. J'avais cette incroyable sensation qu'on était en train de construire une maison sur le chemin de nos vies et qu'on allait pendre la crémaillère au Centre américain.

Nous n'avions pas de nom. J'avais ramené d'Amsterdam un bouquin sur les Stones dans lequel une page sur laquelle figuraient des photos de chacun d'eux dans des petites bulles avec, au milieu, une batterie et un point d'exclamation sur la grosse caisse. J'ai fait un montage en collant nos tronches à la place de celles des Stones, j'ai dessiné un grand point d'exclamation en guise de nom et, au-dessous, on a ajouté « Concert rock au Centre américain, vendredi 12 novembre 1976 ». Un pote a photocopié cette page et avec Corine, on a distribué ces flyers aux terrasses des cafés, pendant que Jean-Louis et Richard collaient les affiches d'un ancien groupe de

Richard, à l'envers... Il lui en restait tout un stock, au dos desquelles il a dessiné une par une les affiches annonçant le concert avec juste le point d'exclamation et le lieu et la date du concert.

Ça a marché ! Le 12 novembre 1976, 500 personnes étaient présentes dans la salle du Centre américain.

C'est notre premier concert, on ne s'appelle pas encore Téléphone, mais c'est l'acte fondateur de Téléphone. On était bien sûr incapables d'envisager ce qui allait se passer ensuite, mais je me souviens que ce jour-là, au fur et à mesure que l'on jouait, j'ai senti qu'on assistait à la naissance d'un grand groupe.

J'avais beau les connaître tous depuis des années, j'ai découvert ce jour-là que Jean-Louis était une bête de scène qui balançait notre énergie au public. J'ai pris conscience également que Richard était un putain de bon batteur avec une présence sur scène et un charisme que je ne connaissais pas, puisque le seul concert un peu sérieux où j'aurais pu m'en apercevoir, c'était moi qui avais joué de la batterie à sa place. Bien sûr, il « en mettait partout », bien sûr, il « Keith-moonait », mais sa technique lui permettait de laisser libre cours à son envie de faire le show sans nous mettre en danger. Même si je n'étais pas inquiet pour Corine, car je l'avais déjà vue sur scène avec Shakin' Street, ce jour-là, j'ai découvert qu'elle tenait le groupe en main avec souplesse et fermeté dans son tempo de danseuse, bien calée au fond du temps. Corine, c'était les fondations sur lesquelles s'appuyaient les murs du groupe, autrement dit, dans Téléphone, Corine tenait la basse mais aussi la base.

Le concert connut un immense succès. À la fin, quand on a couru dans les coulisses avant de revenir aux rappels, je me souviens du regard échangé avec Jean-Louis. On venait de comprendre qu'il y avait dans ce groupe quelque chose dont nous n'étions pas maîtres. Une alchimie.

Après le Centre américain, nous marchions sur l'eau et nous n'avions qu'une seule envie, urgente : recommencer.

Il y avait des programmeurs de petites salles parmi les spectateurs, et dès la fin du concert, on nous a proposé de nouvelles dates. Enivrés par cet emballement autour de nous, nous acceptions toutes les propositions : les MJC, les salles polyvalentes, les amphis des grandes écoles, les salles des fêtes, au point que nous avons été vite dépassés sur le plan de l'organisation. Il fallait que quelqu'un s'occupe de la logistique, des contrats, des cachets, autrement dit, un manager.

Jean-Louis avait un ami, François Ravard, chez qui il vivait et en qui il avait confiance, et tout naturellement, je proposai d'en faire notre manager. Très rapidement, François est devenu le cinquième Téléphone. Il faisait tout. Il était même roadie lors des premiers concerts. Il avait été impressionné, lui aussi, par la métamorphose de Jean-Louis sur scène lors du concert au Centre américain : « C'est dingue, on est potes depuis si longtemps, je croyais tout savoir de lui, et au moment où je lui ai passé une guitare sur scène, j'ai croisé le regard d'une star inconnue. »

François se démenait pour nous. Il harcelait les radios, les programmeurs de salles de concert, les maisons de disques. Il faisait un travail ingrat. C'est lui qui rattrapait nos conneries auprès des gens en cravate des maisons de disques et des médias, dont on se foutait avec Jean-Louis.

Après trois ou quatre concerts annoncés par un point d'exclamation, on s'est dit qu'il fallait trouver un nom...

LIVRE II

Téléphone

11

« Satisfaction »

Oui, Téléphone... enfin !

Je sais que certains d'entre vous attendent ce chapitre et qu'ils trouvent que 122 pages avant de lire pour la première fois le mot Téléphone, c'est long. Ils ont tort, ou ils n'ont pas bien lu ces 122 pages, car Téléphone était là, en devenir, dans chacune d'entre elles. Bon, alors reprenez la lecture depuis le début, je vous attends ici. Tiens, en attendant, et pour faire patienter les autres, je vais donner un de mes trucs. Oui, je sais, ça fait un peu magazine pour préados : « les petits secrets de votre vedette préférée ». Mais ces choses-là font partie de moi, et comme je vous parle de moi dans ce livre, il n'y a pas de raison que je ne vous parle pas de ces petites conneries qui accompagnent ma vie.

J'ai longtemps eu du mal à m'endormir. Après avoir à peu près tout essayé pour y parvenir, j'ai fini par trouver une méthode qui fonctionne. En tout cas, avec moi.



Téléphone à la fête foraine.

Je respire d'une manière particulière : j'alterne une inspiration rapide et une expiration lente, ça défonce un peu. En même temps, j'essaie de me sentir lourd, d'abord la tête, puis le corps, tout en essayant de ne penser à rien. Pour aider à éloigner toute pensée consciente qui viendrait me gêner, je récite mécaniquement quelques mantras. Le fameux mantra bouddhiste « Nam-myoho-rengé-kyo » mais aussi « Au nom du père, du fils et du Saint-Esprit », « Chema Israël », et « Allah akbar ». Ça n'a rien de religieux, d'autant que je ne suis pas croyant, ce sont juste des mantras pour m'endormir.

Bon, ça y est ? Les retardataires nous ont rejoints ? On avance.

C'était un sentiment assez confus parce que nouveau, mais c'était une certitude. Après le concert du Centre américain, rien ne serait comme avant. L'euphorie dans laquelle on baignait n'était pas seulement due à l'enthousiasme d'un concert réussi, nous sentions que c'était le début de quelque chose. De la même façon que lorsque j'ai rencontré Jean-Louis, il s'est produit quelque chose qui va au-delà de l'amitié, une sorte d'alchimie

qui a transformé le plomb de la vie en or, on sentait que la dynamique des événements qui suivaient le Centre américain était pour nous comme l'ascension de l'Annapurna. Peu à peu, nous nous constituions un public de fans, et on nous proposait des galas de plus en plus nombreux, dans des salles de plus en plus importantes. Nous étions portés par cette euphorie et on s'est dit que si on ne lâchait pas, si on accompagnait cet état de grâce en travaillant, en répétant, on serait irrésistibles.

C'est Jean-Louis qui a trouvé le nom. Il nous en a proposé plusieurs. Avant Téléphone, comme il était fan d'un super groupe qui s'appelait Captain Beyond, il a proposé « Captain Béton ». C'était un peu son Beat Bande à lui. On s'est marré, mais il s'est vite rattrapé. Dans ces années-là, il y avait des modes de nom de groupe. Après l'album *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, il y eut la mode des groupes aux noms interminables, suivit des noms finissant en « tion » – Variations, Devotion, Fairport convention... – puis commença aux États-Unis la mode des groupes portant des noms d'objets. Television symbolisait ce nouveau courant rock, intello, et un jour Jean-Louis m'appelle : « J'ai le nom du groupe, il est écrit là, sur la cabine d'où je t'appelle : Téléphone. Tout le monde téléphone, je viens d'appeler Richard, je t'appelle, c'est le symbole de la communication entre les êtres. » J'ai su tout de suite qu'il avait raison et que c'était une idée fantastique. Et puis, comme disait Simone Signoret, quand les choses positives s'enchaînent, c'est rond. Ce nom de groupe était rond avec « Hygiaphone », qu'on jouait déjà sur scène, et dont la résolution du refrain disait :

« *Si t'as envie d'quelqu'un, vas-y*

Décroche ton téléphone (téléphone, téléphone). »

Et ce mot répété plusieurs fois devint le leitmotiv du groupe.

Dès le départ, il y a eu deux camps dans le groupe. D'un côté Jean-Louis et François, le manager, et de l'autre, Corine et moi. Richard, lui, n'aimait pas les conflits et naviguait entre les deux. Parce qu'au départ, il y avait ce

concert où il accompagnait Vince Taylor et à la fin duquel nous avons sympathisé, mais il avait aussi un lien très fort avec Jean-Louis qu'il avait rencontré peu après et avec qui il avait joué dans Semolina pendant que je finissais la série de dates avec Higelin.

Pour François, le génie du groupe était Jean-Louis. Pour Corine, c'était moi.

À la réflexion, la soi-disant guerre Aubert-Bertignac était en réalité un conflit entre Corine qui prenait mon parti et François qui prenait celui de Jean-Louis.

Mais ces tensions n'altéraient pas les rapports entre Jean-Louis et moi. Nous n'étions absolument pas dans la compétition, on s'adorait depuis le jour du Club de la guitare et nous étions soudés par la certitude de faire une belle route ensemble.

Corine traitait mal Jean-Louis. Elle le considérait comme un usurpateur car pour elle, le leader du groupe, c'était moi. Quant à Jean-Louis, même s'il ne le disait pas ouvertement, il me reprochait d'avoir introduit une emmerdeuse dans le groupe.

C'est étrange d'ailleurs, parce que lors de la tournée des Insus où l'ambiance était particulièrement sereine en comparaison des backstages tendus de Téléphone, j'ai dit à Jean-Louis : « Quand je vois ça, je regrette d'avoir amené Corine dans l'histoire Téléphone. On aurait peut-être évité des années de tension. » Jean-Louis m'a répondu : « Je suis persuadé que s'il n'y avait pas eu ces tensions, Téléphone n'aurait pas marché aussi bien, on se serait endormis, on serait devenu un groupe pépère. »

Mais revenons au début de l'histoire. Quelques mois après le Centre américain, comme il était clair que nous étions meilleurs sur scène qu'en studio, où nous ne parvenions pas à capter l'énergie du groupe, nous décidons de sortir un single live enregistré au Bus Palladium. François gère la séance, il fait venir Andy Johns, un ingé son avec son petit camion d'enregistrement.

Il fait également venir du public invité et on enregistre « Métro (c'est trop) » et « Hygiaphone ». On fait trois prises de chaque morceau, mixées par Andy.

On avait rencontré un type qui s'appelait Jean Karakos. C'était un personnage marquant de la scène rock. Il avait créé le Woodstock européen à Amougies, en Belgique, avec Frank Zappa, Pink Floyd, Caravan, Colosseum ou encore The Nice. Il venait de créer le label Tapioca et voulait nous produire. On lui propose le marché suivant : il produit la séance d'enregistrement, il nous donne 2 000 disques et il a le droit de vendre le reste. On veut juste une pochette blanche. Il est d'accord. On se fait faire des tampons encres comme à la poste sur lesquels figurait juste le nom, Téléphone.

À la fin de chaque concert, on tamponnait les pochettes et on les signait. Il paraît qu'aujourd'hui, dans les conventions de vinyles, ces singles à pochette blanche signée avec le tampon Téléphone valent une fortune.

Nous étions dans l'ivresse qui suivait le Centre américain mais notre statut social n'était pas au niveau de notre ressenti. Nos cachets étaient dérisoires. On en a pris conscience lorsque François nous a obtenu un engagement au théâtre Campagne première : pendant une semaine, chaque soir, en arrivant au théâtre et en passant devant la caisse où était affiché le prix des places, on s'est dit que notre cachet ne nous aurait pas permis d'entrer. C'est-à-dire qu'on gagnait moins de 20 francs chacun. On sentait malgré tout que nous étions dans une spirale positive, que le succès était là, tout près, qu'il nous tendait les bras. Ce fut notre plus belle époque. Le rire en permanence et cette force de notre amitié triomphale, indestructible, plus forte que tout, portée par la musique qu'on aimait tant, plus forte que les ego.

Les maisons de disques ont commencé à nous démarcher. À vouloir nous signer. Et là, on a beaucoup ri, car il était hors de question pour nous de signer avec un label mais on sentait tout à coup qu'on représentait pour eux une valeur potentielle. Quand les directeurs de labels nous invitaient à déjeuner dans des restaurants gastronomiques, on acceptait l'invitation. On a

vu beaucoup de monde, depuis Lee Hallyday qui, avec son accent américain, disait : « Avec moi vous allez casser la baraque », jusqu'aux directeurs de Warner qui, à la fin du repas, sortaient un havane et nous, ivres de Bordeaux premier cru, qui éclations de rire. Je me souviens d'un de ces types qui se la pétaait vraiment : il se balançait sur sa chaise pour montrer qu'il était rock'n'roll et tout à coup, est parti en arrière et s'est cassé la gueule sous nos éclats de rire. Ces repas, c'étaient nos dîners de cons. On savait qu'on n'allait pas donner suite aux propositions du directeur de la maison de disques qui nous invitait, mais on y allait bien pour bien manger, bien boire et bien rire. Pour le plaisir d'arriver en jeans et tee-shirts dans une salle feutrée de restau gastronomique au milieu de PDG en costumes Dormeuil, et pour le plaisir de jouer avec le décalage entre notre manière de vivre et ce monde de PDG couperosés qui se préparaient pépères leur petit infarctus. Pour le plaisir de demander d'un air sérieux au maître d'hôtel : « Pourriez-vous appeler le sommelier afin qu'il nous conseille le grand cru qui convient pour le vol-au-vent à la crème de truffe ? »

Jusqu'au jour où on a rencontré Philippe Constantin, qui travaillait chez EMI. On accepte l'invitation en se disant qu'on ne signera pas avec ce « gros con ». En arrivant, le gars vient vers moi : « Tu te souviens, quand tu jouais avec Higelin, on s'était rencontrés et je t'avais dit "si tu fais enfin un groupe fais-moi signe". » Et c'est vrai, il avait été un des premiers à croire en moi. Il nous a définitivement séduits avec ces mots : « Vous n'avez pas besoin de moi, vous savez exactement ce que vous voulez sur le plan artistique, mais vous avez besoin d'argent pour réaliser vos projets et moi, je suis là pour vous sortir le fric de ma boîte et vous donner les moyens de rêver. » Il nous a dit ça sans frimer, sans nous promettre qu'on allait être les nouveaux Beatles. On a signé avec lui chez EMI et ça s'est toujours bien passé.

12

Premier album

Quelques mois plus tard, début 1978, Philippe Constantin nous faisait enregistrer notre premier album avec un producteur qui s'appelait Mike Thorne. Il était venu nous voir à Paris et avait accepté de nous produire. On respectait le gars, qui avait produit Roger Daltrey, John Cale, Bronski Beat, Soft Cell, Nina Hagen ou Soft Machine. On aurait bien aimé enregistrer aux studios Pathé Marconi d'EMI en live mais Mike a demandé qu'on enregistre dans les studios Eden à Londres car il avait là-bas son équipe technique et en aimait l'acoustique.

Pour réaliser les maquettes de cet album, Constantin a mis à notre disposition un des studios d'EMI à Boulogne Billancourt en nous disant : « Le studio est à vous en permanence. » On s'est mis au travail avec enthousiasme. J'avais appris à me servir de la table de mixage pour enregistrer nos maquettes et tandis qu'on répétait les titres du premier album de midi à minuit, on apprend que les Rolling Stones, qui venaient de signer chez EMI, allaient débarquer d'un jour à l'autre pour enregistrer leur nouvel album, *Some Girls*. Commence alors un va-et-vient continu de manutentionnaires qui déchargent un matériel impressionnant, amplis,

cabines de son, mais aussi appareils à boissons, caisses d'alcool et cartons de snackers dans le grand studio à côté du nôtre. On a deviné que l'arrivée des Stones était imminente lorsqu'ils ont remplacé le gardien du studio, hirsute et épileptique, par un jeune gars au physique de bodyguard. Comme il semblait bien nous aimer, nous avons essayé de le soudoyer : « Allez, laissez-nous jouer juste un ou deux morceaux sur leurs amplis, juste pour voir comment ça sonne », mais il restait inflexible. Un soir, il passe nous voir peu avant qu'on quitte le studio. On a terminé, on se détend, et on lui propose de se « détendre » avec nous et on lui tend le joint qui circulait. Peut-être n'avait-il pas l'habitude et il n'a pas osé le dire, toujours est-il qu'il finit par céder et nous ouvre la porte en disant : « Dix minutes, les gars. » On se précipite sur les instruments et on commence à jouer, et puis on se goinfre de cacahuètes et de gâteaux apéritifs en picolant le Jack Daniel's de Keith Richards, et on rallume un pétard qu'on tend au gars, qui devient de plus en plus hilare. Après une demi-heure, il nous dit : « Attendez-moi là » et il part en courant pour revenir quelques minutes après sur une mobylette. Il était complètement défoncé mais un vieux fond de conscience professionnelle restait intact, et il était allé chercher une bouteille de Marie Brizard. Il est entré dans le studio en faisant un patinage et nous a tendu la bouteille en disant : « Buvez ça, mais ne touchez pas au whisky des Stones, s'il vous plaît. » On a descendu la bouteille de Marie Brizard et on a fini par quitter le studio. Deux jours plus tard, les Stones débarquent. En premier Ian Stewart, qui devait faire les parties de piano de l'album. Le voilà qui vient dans notre studio et qui demande :

« Est-ce que c'est vous qui avez joué sur le matériel des Stones ?

— Euh. oui... on est désolés, Monsieur.

— Mais... vous avez mangé aussi, c'est vous qui avez mangé et qui avez laissé des miettes de chips sur mon clavier ?

— C'était pas des chips, c'était des Curly. »

Je raconte ça avec légèreté mais sur le coup on n'était pas très fiers. On reconnaît piteusement les faits et le gars, sympa, nous fait juste promettre de ne pas recommencer.

Dans la journée, les autres membres du groupe sont arrivés et ce soir-là, au moment de partir après nos répétitions, je me blottis contre la lourde porte capitonnée de leur studio et j'essaie de les voir à travers le minuscule hublot de la porte.

Ça y est, je les vois... Bill Wyman accroche sa basse à sa sangle, Mick et Keith discutent en riant, Ronnie accorde sa Stratocaster... Je suis fasciné et... tiens, Charlie Watts n'est pas là ? Non, il n'est pas là, il est juste derrière moi, il revient des toilettes, il aimerait que je me pousse pour pouvoir entrer dans le studio et me dit « Sorry » avec un doux sourire. Je lui rends son sourire, il passe devant moi, entre dans le studio et au moment où il va refermer la grosse porte, il s'arrête et me demande : « Tu veux entrer ? » Tu parles que je voulais entrer ! Je dis « Bien sûr » en tremblant d'émotion. Lui : « Ok but don't make any noise. » Tu parles que je n'ai pas fait un bruit.

À partir de ce jour, Charlie Watts est devenu mon héros.

Charlie était le Rolling Stone que j'aimais le plus. Non seulement parce qu'il est mon batteur préféré de toute l'histoire du rock'n'roll, mais j'aimais sa personnalité, son élégance, ce mélange de simplicité et de sophistication et sa franchise désarmante. Quelques années plus tard, un jour où nos routes se croisaient à nouveau, je ne sais plus lequel d'entre nous, pour lui montrer le chemin que nous avons fait depuis cette première rencontre, lui a tendu un de nos disques en lui demandant de l'écouter et de nous donner son avis. Il a refusé avec son éternel sourire en disant : « Je pourrais mentir, dire que je vais l'écouter, mais je n'ai même pas le temps d'écouter les albums de Charlie Parker. »

Mais revenons à Boulogne-Billancourt, studios EMI. Charlie Watts arrivait le premier au studio, suivi de très près par Bill Wyman. Mick, Keith

et Ronnie qui allaient en boîte avant de venir ne débarquaient au studio que vers 1 heure du matin.

J'étais le premier visage que Charlie Watts et Bill Wyman apercevaient en arrivant et au bout de quelques jours, nous avons fini par sympathiser. Sympathiser est sans doute un mot un peu fort pour qualifier nos rapports qui se limitaient à un « Hi man », accompagné d'un sourire de politesse. Puis, lorsqu'ils ont compris que j'étais un musicien qui enregistrait dans le studio à côté et pas un de ces types un peu glandeurs, un peu dealers, un peu rabatteurs de groupies qui traînent dans les studios ou backstage dans les concerts, j'ai eu droit à « Hey Louis, how did it go today ? » Je n'ai pas osé répondre que le simple fait que Charlie Watts me demande comment s'était passée ma journée en faisait une journée merveilleuse. Il m'a fallu quelque temps encore et quelques joints fumés en commun pour qu'enfin, un soir, Charlie prononce la phrase magique : « Louis, tu ne veux pas prendre une guitare ? » J'ai répondu : « Ok, si tu veux Charlie », d'un ton détaché, surtout ne pas montrer que dans mon crâne trois cents choristes chantaient le « Alleluia » du messie de Haendel. J'ai sorti calmement ma Gibson de son étui et j'ai attaché la sangle tandis que Bill improvisait un riff de basse et que Charlie posait tranquillement un rythme dessus. Les deux me regardaient en souriant l'air de dire « Vas-y mon gars, maintenant, montre-nous ce que tu sais faire ». Et là, stop ! je vous demande de vous arrêter, comme disait Ballardur (citer Ballardur dans une scène où l'on fume des joints avec les Stones constitue pour le moins une audace littéraire).

Sérieusement, si je m'interromps, c'est parce que ce serait dommage que vous soyez distraits ou inattentifs ou encore que vous sautiez les lignes qui vont suivre parce que vous feuillotez le livre à la recherche de passages croustillants parlant de sexe, de drogue ou d'altercations avec Jean-Louis, enfin quelle qu'en soit la raison, ce serait dommage que vous passiez à côté de l'importance de la première note que j'ai posée sur le tapis rouge que me déroulaient Charlie Watts et Bill Wyman, c'est-à-dire la section rythmique du

plus grand groupe de rock'n'roll du monde. Une première note tenue, comme un appel au solo, dans lequel je me suis lancé en fermant les yeux pour ne pas voir que je jouais avec deux Rolling Stones. À la fin de la première impro, j'ai guetté leur réaction. Ils n'ont pas dit un mot, mais Bill a joué un riff à la basse et ils ont démarré une nouvelle rythmique et c'était encore mieux que s'ils m'avaient couvert d'éloges. J'étais adoubé.

Peu à peu, ces impros du soir sont devenues rituelles. Chaque jour, je prenais un peu plus d'assurance et je me suis mis à lancer des impros en jouant des riffs sur lesquels Charlie et Bill enchaînaient. Pendant les pauses, Chuch Royden, « Chuch » Magee, qui a travaillé avec les Rolling Stones pendant trente ans et qui, à l'époque, s'occupait de leurs guitares, me donnait des conseils : « Coupe bien tes cordes, parce que ça pourrait t'aveugler » et, en régie, Chris Kimsey enregistrerait tout ce qu'on faisait. Chaque jour, des amis musiciens des Stones passaient leur dire bonjour, et parfois se mettaient à jouer avec nous. Un soir, Charlie proposa à Simon Kirke, le batteur de Bad Company qui venait enregistrer des congas sur l'album *Some Girls*, de faire le bœuf avec nous. Il a évidemment laissé la batterie à Charlie et il a pris un micro. C'était la grande époque du reggae et pour les faire marrer, je commence à plaquer les accords de « Johnny B. Goode » sur un rythme reggae, Charlie et Bill me suivent et Simon Kirke commence à chanter



Vers 25 ans avec la SG (en haut) et avec ma Stratocaster corail (en bas).

« Deep down in Louisiana close to New Orleans

Way back up in the woods among the evergreens. »

L'ingénieur du son des Stones, Chris Kimsey, qui deviendra ensuite leur producteur sur *Undercover* et *Steel Wheels*, enregistre cette impro et la fait écouter à Mick Jagger quand il arrive. Mick a eu son célèbre sourire lippu et a murmuré « Oh yeah, good ».

Cette soirée avait été tellement fertile en émotions qu'il fallait que je décomprime. Je suis descendu aux toilettes me rouler un pétard que j'ai fumé assis sur la lunette des chiottes. Puis je me suis levé, je suis allé au lavabo, j'ai mis de l'eau dans le creux de mes mains que j'ai passée sur mon visage, je me suis regardé dans la glace et je me suis dit : « Ok Louis, calme-toi... ça y est tu es calme ? PUTAIN tu viens d'improviser un standard du rock en reggae avec deux Stones et le batteur de Bad Co et Jagger a trouvé ça génial, t'entends ça, toi l'enculé qui m'a jeté à l'examen de première année de guitare Paul Beuscher... enculé ! » Et puis j'ai pleuré de rire assez longtemps sur ce lavabo.

Un an après, j'ai un peu moins ri lorsqu'on m'a fait écouter le disque de Peter Tosh, une star du reggae, qui avait signé sur le nouveau label des Stones, Rolling Stones Record. Sur cet album, produit par Jagger, figure une version reggae de « Johnny B. Goode ». Ce n'est pas vraiment malhonnête, il est même probable que Jagger n'a pas pensé à cette scène lorsqu'il a proposé l'idée à Peter Tosh, mais il n'empêche que lorsque j'ai entendu la chanson, c'est comme si un chien mordait mes entrailles. Je me suis souvenu d'une interview de Lou Reed qui expliquait avec un certain cynisme qu'on ne crédite pas une idée et que beaucoup de ses chansons étaient inspirées de textes qu'il recevait à sa maison de disques ou au hasard de ses rencontres. Un jour, pendant son séjour en Angleterre, tandis qu'il s'apprêtait à enregistrer l'album *Transformer*, Lou s'arrête dans une station-service et le jeune type qui lui sert de l'essence le reconnaît, lui demande de patienter et court chercher les textes qu'il écrit et les lui donne. Aucune chanson ne tenait la route en tant que telle, mais Lou Reed avait trouvé dans les textes du

pompiste quatre ou cinq idées que l'on retrouve dans *Transformer*, dont il n'a évidemment jamais crédité le pompiste. Autrement dit, il avait pompé le pompiste.

Un peu plus tard, j'ai sympathisé avec Ron Wood. À cette époque, les Stones étaient à fond dans l'héro et Ronnie se fournissait auprès du même dealer que moi. Et lorsqu'il n'avait plus de came, il me demandait : « T'aurais pas une p'tite ligne ? » Je lui avais appris à fumer l'héro pour ne pas avoir à se piquer. Cette initiation lui avait plu et on était devenus copains de dope. Lui, de son côté, m'avait appris à confectionner des petits pétards d'herbe pure. Un jour, alors que les Stones enregistraient « When the Whip Comes Down »... Si vous connaissez, Jagger commence en chantant « Yeah mama and Papa told me I was crazy to stay », ça y est, vous l'avez ? Donc ce jour-là, les Stones enregistraient « When the Whip Comes Down » et comme Ron Wood était tellement addict qu'il lui était difficile de jouer sans substances, pas pour « créer », car la dope n'a jamais aidé qui que ce soit à avoir du talent, mais il avait besoin de ça pour jouer de façon détendue, il vient me voir : « Louis, je suis un peu stressé et je dois faire un solo, tu as de quoi me faire une ligne ? » Je lui donne ce qu'il me demande et j'en profite pour l'accompagner dans le studio où personne n'était admis pendant les enregistrements. Ron commence à jouer et très vite, on s'aperçoit que ce n'est pas fluide, et là... il faut imaginer. Les autres Stones sont en régie avec les techniciens et quand Ronnie lève les yeux, il aperçoit huit personnes derrière la vitre qui le regardent avec inquiétude. Il s'enfonce dans une spirale infernale. Il perd confiance, il se souvient que *Some Girls* est le premier album des Stones auquel il participe en tant que membre du groupe à part entière et il a soudain le « complexe Jeff Beck », qui était le premier choix de Mick Jagger pour remplacer Taylor. Il a fallu l'insistance de Keith Richards, au nom de leur amitié pour qu'il soit finalement retenu, mais s'il a été choisi, c'est que les Stones se sont dit qu'avec lui il n'y aurait pas de problème d'ego d'un grand guitariste style Clapton, Beck ou Page. Il essaie d'oublier les

regards derrière la baie vitrée, lance une vanne qui tombe à plat et joue à nouveau. Il se plante à nouveau. Là, j'ai compris qu'il entrait dans une spirale d'échec. En régie, tout le monde s'impatiente et finalement Mick lui dit « If you can't do it, Keith gonna play this fuckin' chorus »... Ron demande quelques instants, on s'isole tous les deux, il se fait une ligne et j'en profite pour lui dire :

« Tu devrais l'attaquer comme ça », et je lui chante les premières notes...

— Ah bon, tu crois ?

— Essaie...

— Okay Louis, thanks. »

Et il joue son solo en commençant par les notes que je lui avais proposées. Mick écoute et lui dit : « Bon, c'est mieux, en tout cas, le début est top, après ça merde, mais garde le début et enchaîne... »

Et là Ron revient me voir et me demande : « What do we do next ? » Vous imaginez ça, il employait le pluriel ! Le solo de « When the Whip Comes Down » était devenu NOTRE solo. En quelques secondes, mes chevilles avaient gonflé davantage que si j'avais été taclé par un un Sergio Ramos, les deux pieds décollés du sol.

Il existait une hiérarchie au sein des Stones, en fonction de l'importance artistique de chacun mais aussi de la personnalité de chaque membre du groupe. Charlie et Bill ne participaient pas à l'écriture des chansons, intervenaient très peu dans les choix artistiques et se contentaient d'être de bons instrumentistes. Ils étaient également les moins bling bling, ils arrivaient au studio les premiers, à l'heure prévue par leur production, et attendaient les autres. Quant à Ronnie, il jouait gros sur cet album car il devait prouver qu'il pouvait être le successeur de Brian Jones.

En sympathisant avec ces trois-là, j'avais juste acquis le droit de me trouver dans le studio lorsque Keith et Mick arrivaient sans qu'ils appellent la sécurité. Mais évidemment, mon but était d'approcher Keith Richards dont

j'étais un fan historique. Et Charlie, Bill et Ronnie étaient le cheval de Troie qui devait me permettre d'entrer dans son intimité.

Je n'osais pas lui parler, alors comme un écolier timide écrit à la fille de la classe dont il est amoureux, j'avais juste écrit « je t'aime » sur un bout de papier et je lui ai donné ce mot qui n'attendait pas de réponse aux toilettes, où il se rendait dès son arrivée au studio pour y faire autre chose que satisfaire un besoin naturel.

Notre deuxième contact eut lieu quelques jours plus tard. Mick et Keith discutaient, assis sur un flight case. Ils étaient très beaux, très complices, et dans la lumière tamisée du studio, on aurait pu faire la photo d'une pochette d'album. Je me souviens avoir pensé : « Merde à la fin, j'enregistre mon premier album et j'improvise chaque soir avec Bill Wyman et Charlie Watts, je suis pote avec Ronnie Wood, je suis le roi du monde, cette fois-ci, je leur parle ! » Je me suis approché d'eux et sur les deux derniers pas, ils ont levé la tête vers moi et j'ai compris que leur conversation était sérieuse, que l'ambiance n'était pas aux éclats de rire et à la légèreté, mais il était trop tard. J'ai fini d'avancer vers eux et au fur et à mesure que je prononçai la phrase que j'avais préparée, sans doute une idée musicale que je trouvais intéressante et que j'étais fier de partager avec eux, je sentais qu'elle tombait à plat et j'ai terminé sans conviction, déjà humilié... Mick Jagger, impitoyable, a répété ma phrase en accentuant mon accent français. Voir mes mots ressortir de ses lèvres célèbres en se foutant de ma gueule était une humiliation sans nom. J'ai fait demi-tour et je suis sorti du studio en voulant montrer ma colère : j'ai tenté de claquer la porte du studio, mais on ne claquer pas une porte de studio. Ça pèse une tonne ! Je me suis déboîté l'épaule et la porte s'est fermée tout doucement. Une fois refermée, le studio était complètement insonorisé. Je n'ai pas entendu leurs éclats de rire mais je les ai imaginés. C'est pire. Pourtant, à compter de ce jour, Keith et Mick sont devenus moins distants, presque attentionnés envers moi, sans doute pour se faire pardonner. Ils me disaient bonjour avec chaleur, Mick venait vers moi,

me prenait par l'épaule : « Louis, tu veux fumer un joint ? » On se baladait dans les couloirs du studio, il me montrait les filles qui l'attendaient à la porte et qui hurlaient en l'apercevant et me disait : « Elles croient donner de l'amour mais ce sont juste des putes. » On a beaucoup ri aussi quand je lui ai raconté qu'un ou deux ans avant, au moment où Mick Taylor a quitté les Stones, j'avais postulé pour le remplacer et qu'ayant appris que Mick Jagger séjournait au Plaza Athénée, je lui avais écrit : « Hello Mick, my name is Louis Bertignac and I am applying for the position of guitarist for the Rolling Stones. I think I have what it takes to replace Mick Taylor and I'm sure I'd get on well with Keith Richards for whom I have a lot of admiration. You can reach me at this number (numéro de téléphone de mes parents)¹. »

Mick Jagger explose de rire et fait semblant de s'insurger : « Quoi ? Mais on ne m'a jamais remis cette lettre. Je vais me plaindre à la direction du Plaza parce qu'on ne m'a présenté que des guitaristes médiocres comme Eric Clapton, Jeff Beck, Rory Gallagher et Ronnie ! Si j'avais eu connaissance de ta lettre, tu penses bien que j'aurais aussitôt appelé ta maman ! »

J'avais gardé de l'enfance la passion des circuits de voitures de course miniatures et j'en possédais un que j'avais agrandi au fil des années. Un soir, Ronnie débarque au studio tout excité avec un de ces circuits qu'il venait d'acheter. Je lui propose de venir chez lui avec le mien de façon à jumeler les deux pour faire un très grand circuit. Il accepte avec enthousiasme et me voilà dans l'appartement des Stones. On monte les deux circuits 24 et on commence à jouer. Keith somnolait sur un canapé, mais intrigué par nos rires et nos cris quand on se doublait ou quand on sortait de la piste, il finit par se lever et nous rejoint en demandant d'une voix pâteuse « Let me try... » Je lui tends une manette et il commence à faire avancer la voiture de course le plus lentement possible... Son truc, c'était de la faire avancer juste assez pour ne pas qu'elle s'arrête. Il fait un tour ou deux comme ça et puis il accélère d'un coup, sort dans le virage et il éclate de son rire qui se termine dans des

harmoniques de bronchite et retourne s'allonger avec sa bouteille de Jack Daniel's.

Keith Richards jouait aux petites voitures comme il était en studio. J'adorais l'observer travailler. Quand il arrivait avec Mick, les autres étaient déjà en place et après son passage aux toilettes, on avait l'impression que tous ses gestes étaient effectués au ralenti. Il mettait la sangle de sa guitare, vérifiait l'accord, réglait une ou deux cordes et soudain balançait un riff, qu'il répétait de plus en plus vite. Aussitôt, Bill et Charlie enchaînaient, Ronnie ajoutait son truc et Mick commençait à chanter une mélodie avec n'importe quels mots, juste pour caler les paroles, puis il notait les idées que lui inspirait ce « monstre » et écrivait la trame de la chanson, des paroles sommaires. Généralement, il trouvait la phrase du refrain de la chanson dont il écrivait les couplets plus tard.

Les relations nouées avec Keith et Mick me permettaient d'entrer à ma guise dans leur studio et de les voir travailler. J'adorais regarder Mick Jagger enregistrer sa voix. On avait installé dans le studio une cabine spéciale pour lui, avec deux haut-parleurs en opposition de phase, ce qui provoquait un phénomène acoustique qui le libérait du casque et lui permettait de bouger sans que le son des haut-parleurs ne repasse dans le micro. De la régie, je voyais l'ingénieur envoyer le playback instrumental, Jagger commençait à bouger, à onduler, et plus la bande orchestre s'approchait du moment où il devait enregistrer sa voix, plus il semblait possédé, et quand le rouge de l'enregistrement s'allumait et qu'il se mettait à chanter, il était possédé, on avait l'impression que c'était son corps entier qui chantait.

Un autre soir, à la fin des répétitions de Téléphone, je me glisse dans le studio des Stones comme je le faisais désormais quotidiennement, et j'entends Ian Stewart jouer un riff de six, sept notes au piano, que Mick, Keith et Ronnie se mettent à fredonner, en cherchant des harmonies, la tierce, la quinte, et je pense « Ils sont en train de se détendre là, ils ne vont quand même pas enregistrer cette mélodie disco... » C'était « Miss you » et ça a été

le tube de l'album. Et aussi le début de la fin des Stones. Après l'album *Back and Blue* sorti en 1976 mais enregistré en 1974, ils n'ont plus jamais retrouvé la grâce des disques qui le précédaient. D'ailleurs, à cette époque, tous les grands groupes ont cessé de sortir des chefs-d'œuvre. Les Who n'ont jamais retrouvé le niveau de *Who's Next*, Led Zep n'a rien sorti de bien après *Houses of the Holy*, pareil pour les Kinks, les Animals, et tout ça est arrivé moins de deux ans après la fin des Beatles, un peu comme si ces derniers, toujours visionnaires, avaient deviné que la source d'inspiration du rock anglo-saxon allait se tarir au début des seventies, remplacée par le mouvement punk, le reggae et le disco. Dans l'album *Some Girls*, les Rolling Stones à bout de souffle ont essayé de suivre ces voies nouvelles, un peu à la façon de Johnny Hallyday lorsqu'il chantait « *Jésus Christ est un hippie* », avec des fleurs dans les cheveux.

Nos relations cessèrent avec la fin de nos sessions de studio. Je demandais à Ronnie si je pouvais passer récupérer mon circuit 24. Il me répondit assez froidement que c'était impossible ce soir-là car ils faisaient une fête, à laquelle évidemment je n'étais pas convié. Soudain, c'était comme si je n'avais jamais existé. Comme c'était le dernier soir avant notre départ pour Londres, nous débarquons au bas de l'immeuble où ils habitaient. Je sonne à l'interphone. Quelqu'un décroche sans dire son nom. Je m'annonce et j'explique que je viens récupérer le circuit. Toujours pas un mot, mais la porte s'ouvre. Je monte et je reconnais sur le paillason ma boîte de circuit 24 déformée, bombée par les éléments entassés en vrac.

J'ai regardé un moment cette boîte posée sur le paillason, qui symbolisait le cynisme et le mépris de ces mecs-là. Et surtout, je venais de découvrir un nouveau piège de la dope : elle te faisait croire à de fausses amitiés.

J'ai pris une feuille de papier, je l'ai pliée à la façon d'un paquet de poudre car ainsi je savais qu'ils l'ouvriraient. Mais à l'intérieur, il n'y avait pas de poudre. Il y avait juste un mot : « Merci. »

En quittant l'immeuble où vivaient les Stones, je me suis promis que quel que soit le succès de Téléphone, je ferai en sorte de ne jamais provoquer ce sentiment de dégoût chez un fan.

Londres

Au bout d'un mois de travail à Boulogne, nous sommes partis à Londres avec toutes les chansons de l'album maquettées avec soin. J'adorais le travail de production et que l'idée de départ de la chanson vienne de moi ou de Jean-Louis, je mettais les mains dans le moteur de la chanson pour la faire sonner au mieux en caressant les potentiomètres de la console vintage du studio EMI.

À Londres, nous nous sommes retrouvés en studio avec un vrai producteur artistique pour la première fois. Cette fonction n'existait pas en France où les ingénieurs du son se contentaient de vérifier que les aiguilles des amplis n'étaient pas dans le rouge. Par exemple, lors de l'enregistrement d'*Irradié*, Laurent Thibault laissait faire Jacques Higelin. Alors que Mike était totalement plus impliqué et beaucoup plus directif. Nous avons tellement joué et travaillé sur chaque titre que nous étions persuadés d'en avoir tiré le maximum. Le premier qu'on lui a fait écouter était « Flipper ». Il a réfléchi quelques secondes et a dit : « Il faut doubler les guitares pour avoir un plus gros son. » Là, j'ai pensé : « Ce type va nous faire du bien. » Et, effectivement, toutes les indications qu'il a données tout au long des dix-sept jours d'enregistrement ont été judicieuses et efficaces.

Avec Téléphone, nous avons déjà un certain nombre de chansons que l'on jouait sur scène, mais pour le reste, je travaillais avec Jean-Louis comme avec Higelin. Je faisais le bœuf avec Richard, je balançais un riff, les autres se mettaient à jouer et généralement Jean-Louis trouvait l'idée du texte et se mettait à écrire. Parfois, on enregistrait la maquette en « yaourt » et Jean-

Louis écrivait un texte chez lui et revenait en disant : « J'ai composé une nouvelle chanson. » Je reconnaissais mon idée, mais comme ça semblait lui faire plaisir, je ne disais rien car par ailleurs, il était très cool pendant ces séances. Il avait compris que j'aimais beaucoup trouver le son des morceaux et il me laissait faire. Paradoxalement, c'était plus difficile avec Richard, qui avait du mal à accepter mes consignes. Il considérait mes directives comme une intrusion dans son domaine réservé et me disait : « Je ne te fais pas chier avec la guitare, alors oublie-moi. » J'avais beau lui dire que s'il m'avait donné des conseils judicieux pour la guitare, je l'aurais écouté, mais il faisait un blocage. Quant à Corine, elle acceptait généralement mes propositions et si elle n'était pas d'accord, elle proposait une alternative.

Une fois le mixage terminé, Philippe Constantin nous a emmenés au mythique studio d'Abbey Road à Londres. On m'avait dit : « Tu verras, de la même façon qu'à l'Olympia on sent le souffle de Brel, dans le studio d'Abbey Road, on sent le souffle des Beatles. » À l'Olympia, je n'ai pas plus senti Brel que Matt Pokora, et ce dont je me souviens d'Abbey Road, c'est qu'à cette époque, alors que nous venions d'enregistrer notre premier album, je rêvais encore qu'un jour Téléphone devienne un groupe du niveau des Beatles.

Ce n'est resté qu'un rêve.

Au fil du temps et de l'existence de Téléphone, je me suis rendu compte que, malgré notre succès, en additionnant l'énergie et le talent de Jean-Louis et le mien dans nos meilleurs moments, nous arrivions à peine à la cheville du niveau créatif d'un seul Beatle. Autant dire que très vite, j'ai compris qu'espérer devenir les Lennon-Mac Cartney français était une utopie. Probablement que Jean-Louis l'a compris aussi et que c'est ce terrible constat qui, inconsciemment, minait le groupe et constituait la source des tensions.

En écoutant pour la première fois l'album terminé, j'ai eu la conviction qu'on serait toujours meilleurs sur scène qu'en studio, mais qu'on avait fait le mieux qu'on pouvait.

Quand *Téléphone* est sorti, il a marché tout de suite. Disque d'or en quelques mois. Mais ça ne changeait pas grand-chose pour nous. On a repris le fil des concerts, simplement les salles étaient plus grandes. On travaillait avec des tourneurs de plus en plus importants, comme Koski, et on commençait sérieusement à parler de nous. J'ai pris conscience de notre succès le jour où un type me dit en me voyant jouer dans une soirée : « Ah, tu joues de la guitare, et bien moi, je connais le guitariste de Téléphone. » Il n'a pas compris pourquoi je lui ai éclaté de rire au visage.

On est heureux, on est sur la route du succès, mais un jour où je reçois mon relevé de la Sacem accompagné d'un chèque modeste pour les chansons composées pour Jacques Higelin, Corine s'aperçoit qu'il n'y a aucun droit concernant Téléphone. Si Jean-Louis écrivait la majorité des textes, les idées de ces textes, leurs modifications, leurs améliorations venaient à la suite de discussions de Jean-Louis avec Corine, Richard et même avec François, notre manager qui était, je l'ai dit, le cinquième Téléphone, et les musiques étaient assez souvent de moi. Elle avait raison, mais honnêtement, sur l'instant, je m'en foutais. Nous commençons à bien gagner notre vie avec les concerts et les royalties des disques, mais Corine insistait, elle en faisait davantage une question d'unité morale du groupe que de fric, et devant les autres elle a défendu l'idée qu'il faudrait tout partager en quatre, voire en cinq, puisque la force du groupe, c'était l'alchimie de nos personnalités. Pour une fois, Richard n'a pas soutenu Jean-Louis. Quand Jean-Louis, exaspéré par les revendications de Corine, a dit : « Ok, si c'est comme ça, je me casse », Richard lui a répondu : « Ok, alors casse-toi. » C'était la première fois que je l'entendais prendre position sur un problème administratif ou financier. Habituellement, il s'en foutait et, comme moi, seule la ligne artistique du groupe l'intéressait. Voilà pourquoi sa réaction a été déterminante. C'est elle qui a fait céder Jean-Louis, qui n'était pas malhonnête, mais qui était convaincu qu'il était le seul à écrire les chansons du groupe, paroles et musique.

Corine était altruiste, elle revendiquait pour moi. Elle voulait préserver mes droits et aurait aimé que, de la même façon que les Stones signaient leurs chansons Jagger-Richards, Téléphone signe « Aubertignac ». Mais je trouvais qu'il était injuste que Corine et Richard qui amenaient des idées aux répétitions soient exclus de la répartition. Jean-Louis a finalement obtenu la totalité des droits liés aux textes, et la musique fut répartie selon la clé suivante : 25 % pour chacun d'entre nous. Mais pour entériner nos accords, il nous fallait passer l'examen de la Sacem.

On s'est retrouvé devant un type en lunettes et costard BodyGraph de la Samaritaine avec une petite serviette en cuir, qui sort une partition, joue quelques notes au piano et nous demande d'en faire une chanson. Là, on s'est amusés. On a pris sa musiquette et on en a fait une caricature de Téléphone, Richard en « mettait partout », moi je jouais le plus vite possible façon Alvin Lee, Jean-Louis surjouait Mick Jagger et Corine sortait un son énorme de sa basse. Quand le type de la Sacem est revenu, il s'est assis sur sa petite chaise et nous a dit : « Je vous écoute. » Je ne suis pas sûr qu'il nous ait écoutés, mais ce qui est sûr, c'est qu'il nous a entendus et que ses tympans s'en souviennent.

1. « Hello Mick. Je m'appelle Louis et par cette lettre je fais acte de candidature au poste de guitariste des Rolling Stones. Je pense que j'ai le niveau pour remplacer Mick Taylor et je suis sûr que je m'entendrais bien avec Keith Richards pour lequel j'ai beaucoup d'admiration, vous pouvez me joindre à ce numéro (numéro de téléphone de mes parents). »

Crache ton venin

Un jour, François débarque en brandissant *Le Monde* : « Les gars, vous faites la une du *Monde*, putain *Le Monde*, quoi ! » Avec Jean-Louis, on éclate de rire, tant cet article nous paraissait décalé à côté de celui sur la réunion de l'Opep qui décidait de l'avenir du monde en matière d'énergie, avec ses enjeux géopolitiques mondiaux... On avait l'air d'enfants mais on avait décidé de rire de la comédie humaine. Ils nous prenaient pour des enfants mais les enfants c'étaient eux. *Le Monde* nous foutait en première page pour racoler de jeunes lecteurs, nous mettait à la une à importance égale avec la réunion des pays de l'Opep qui allait décider du futur de la planète. Les enfants, c'étaient aussi les directeurs des maisons de disques. Je pense que les problèmes commencent quand tu oublies de rire en te voyant en première page du *Monde*. Le jour où tu es fier de ça, c'est foutu. Nous n'en n'étions pas encore au point où ça flattait notre ego. Nous étions si peu dans l'ego que lorsque François nous a annoncé avec enthousiasme que Jean-Marie Périer, le photographe culte des années yéyé, souhaitait faire un film sur le groupe, cette idée ne m'intéressait pas. En revanche, Jean-Marie Périer m'intéressait. Jean-Louis, qui avait grandi avec *Salut les copains*, m'avait montré des

photos des Beatles et des Stones prises par Périer, et raconté son histoire d'amour avec Françoise Hardy et dont la légende disait qu'il se l'était fait piquer par Mick Jagger.

Un type qui s'était fait piquer sa meuf par Mick Jagger ne pouvait pas être mauvais.

Périer décide de filmer un de nos concerts et de le traiter à la façon du film *Woodstock*, en divisant l'écran en deux, trois ou quatre, montrant une ou des images du groupe et une interview. Il nous suit pendant une tournée et organise une rencontre avec Johnny Hallyday, genre l'idole transmet le témoin de la gloire à la jeune génération. Johnny nous faisait rire, pour tout dire on le trouvait ringard, avec ses différentes époques. L'idole arrive dans le café. De quoi veux-tu parler avec le type qui chante « *Jésus Christ est un hippie* » ? Après avoir commandé un cognac et fait signe au barman qu'il laisse la bouteille sur la table, il m'a demandé : « Ah c'est toi le guitariste ? » et m'a parlé de son amour des guitares, pendant un long moment, le temps de vider intégralement sa bouteille de cognac.

Alors, après la une du *Monde*, après la rencontre avec Johnny, lorsqu'on nous a proposé de jouer à la fête de l'Huma, ça nous a paru banal. Et pourtant, en cette fin des années 70, c'était l'événement scénique de l'année, le Woodstock français. Le parti communiste profitait habilement de l'engouement des jeunes pour les artistes pour diffuser les photos des foules en laissant croire que cette marée de mômes était venue écouter le discours de Georges Marchais. Chuck Berry, les Who y étaient passés et c'était un honneur d'avoir le même statut de programmation que ces monstres-là. Mais pour bien montrer qu'on n'était pas dupes, et comme une occasion de plus de se marrer, on a décidé d'arriver en limousine, déguisés avec des masques des leaders politiques de l'époque.

En voyant le boulot des militants des villes de la banlieue rouge qui ont passé des jours à monter un stand où ils vendent des sandwichs merguez et de la bière tiède en gobelet plastique parce qu'ils croient aux lendemains qui

chantent, je me sens devenir nerveux. Les gars de l'organisation de la fête, énervés par le coup des masques et notre désinvolture, nous mettent la pression : « Et oui, il y a foule, ce sont des militants, ils sont venus écouter le discours de Marchais, ça risque d'être difficile pour vous. » On nous installe dans les loges, nous commençons à nous préparer en silence, on n'a plus vraiment envie de rire. Je sens arriver les chiens de l'angoisse, vous savez, cette sensation lorsqu'on est en stress que des chiens enragés se battent dans nos entrailles pour nous déchiqueter le cœur. Je suis tellement nerveux que je pète ma sangle de guitare. Je m'efforce de chasser mes superstitions à la con, je la répare avec du scotch et c'est avec les chiens de l'angoisse qui se déchaînent que nous découvrons une marée humaine devant nous. Dès le début, l'océan humain chante avec Jean-Louis. Je ne sais pas combien parmi eux étaient militants communistes, mais tous connaissaient nos chansons.

Tout au long de l'histoire de Téléphone, on nous a souvent demandé d'exprimer nos opinions politiques. Nous n'avions pas vraiment de conscience politique mais, et même si par la force des choses, notre appartenance au showbiz faisait de nous un symbole du business capitaliste, nous avions l'âge des insoumissions et nous nous sentions plus proches des jeunes gars qui vendaient *L'Huma dimanche* et qui croyaient aux lendemains qui chantent que des gros pardessus de l'industrie du disque. Et puis, j'ai le souvenir des concerts dans les villes de la banlieue rouge avec, à chaque fois, l'accueil de ces élus qui croyaient à leurs idées, et j'étais frappé, parce que ces gars-là faisaient ça pour les autres, pas pour eux. Bien sûr, on commençait à parler du goulag, mais comme Marchais, ils disaient : « Ça existe peut-être, mais le bilan est globalement positif. » Non, le bilan n'était pas globalement positif, c'était une utopie, mais aujourd'hui, le monde s'est résigné à ne même plus avoir d'utopie.

Janvier-février 1979. On enregistre le deuxième album, *Crache ton venin*, en un mois au studio Red Bus de Londres, réalisé par l'Anglais Martin

Rushent, producteur des premiers albums des Stranglers et des Buzzcocks. Ce type était un vrai gentil.

Comme pour le premier album, avant l'enregistrement, on a « open bar » au studio EMI de Boulogne pour préparer les maquettes. Nous y passons l'hiver. Porté par le single « La Bombe humaine », l'album consacrera Téléphone comme le groupe de rock français le plus populaire et médiatisé de cette période, obtenant un disque de platine.

Pour le public, la chanson forte de cet album est « La Bombe humaine ». Un soir, on prend un acide avec Jean-Louis, et là, comme toujours en pareil cas, je me mets à lui expliquer l'univers. Dans mon trip, l'univers est semblable à une cellule. Les planètes sont des électrons qui tournent autour d'un proton qui est le soleil et tout notre univers est situé dans la queue d'un chien. Oui, le bout de la queue d'un chien, c'était un symbole pour expliquer à Jean-Louis le côté dérisoire de l'humanité. Jean-Louis a enchaîné aussitôt sur ses propres délires et là, j'avoue que j'ai été largué. Je me souviens que j'essayais de me concentrer pour le suivre mais que sous acide tous les deux, c'était difficile, au point qu'à la fin j'ai renoncé et je lui ai dit, avec une attention et un respect exacerbés par l'acide : « Je vais te décevoir Jean-Louis et je te prie de m'en excuser, mais je suis extrêmement fatigué et malgré ma bienveillance à ton égard, je ne peux plus te suivre. » Il m'a répondu avec dignité : « Je comprends, je suis moi-même un peu absent et je vais de ce pas regagner mes appartements. »

Quoi qu'il en soit, quelques jours plus tard, Jean-Louis se ramenait avec le morceau pratiquement terminé.

La chanson connut le succès que l'on sait et des penseurs, des sociologues, des psys se sont mis à en analyser le texte. Ils y ont vu des références ésotériques, d'autres un bouquin de D. H. Laurence dans lequel il parle de bombe humaine. Je me souviens d'un soir où un type est venu me voir, genre petite barbiche et sacoche de cuir, et, énervé, m'a demandé : « Mais qu'avez-vous voulu dire exactement dans “La Bombe humaine”,

parce que moi je suis psychiatre et les mots ont un sens, alors quand vous dites “c’est la fin”, c’est la fin de quoi ? » Et le type monte dans les tours :

« Hein, c’est la fin de quoi, la fin de quoi bordel ?

— Euh, je ne sais pas vraiment, pour tout vous dire, je n’ai jamais vraiment compris le texte.

— Mais c’est la fin... à la fin... c’est la fin de quoi ?

— Je ne sais pas... la fin de la chanson ?

— Vous vous foutez de ma gueule ?

— Mais je n’en sais rien moi, demandez à Jean-Louis, c’est lui qui a écrit le texte. »

Ce qui est certain, c’est qu’il y a parfois dans une chanson un mot, une idée qui touche le public en plein cœur. Le détonateur de « La Bombe humaine », c’était l’émotion des ados qui en entendant les paroles « La bombe humaine, c’est toi, elle t’appartient », découvraient un sentiment d’indépendance, un pouvoir que leur refusaient les adultes. Prendre en main son destin. Et ça, on ne l’avait pas programmé. Ça ne peut pas être une affaire de marketing. C’est un grand bonheur de voir soudain une chanson être complètement en phase avec les émotions du public.

Pour finir ce chapitre « Crache ton venin » sur une note artistique, quelques mots sur la fin justement de « La Bombe humaine ». Quand Jean-Louis est arrivé avec la chanson, j’ai adoré le morceau, mais je trouvais que la fin manquait d’efficacité. Quand tu enregistres une chanson dont les trois derniers mots sont « c’est la fin », tu as intérêt à ce que musicalement la fin soit à la hauteur. Alors j’ai cherché un arrangement fort et original pour la terminer et j’ai trouvé cette idée du canon à plusieurs voix qui s’achève en l’air sur « c’est la... », c’est-à-dire une fin sans fin.

J’aime bien aussi « Tu vas me manquer », même si, lorsque j’ai trouvé les accords au studio, les premiers mots qui sont venus sur la musique étaient « I am a monkey ». Jean-Louis a trouvé que la phonétique sonnait bien mais que dans la traduction il fallait oublier l’idée du singe. Le plus proche de la

maquette et le plus romantique était « tu vas me manquer ». Mais lorsque des fans de Téléphone venaient nous dire à quel point les mots de la chanson les touchaient, je repensais à « I am a Monkey »... Malgré tout, cette chanson garde une place particulière dans mon cœur car pendant des années, on a fini nos concerts avec elle.

À la fin de l'enregistrement, Rushent a mixé l'album dans son coin, puis on s'est réunis dans une pièce où il nous a fait écouter le résultat, et on a trouvé ça super. Il avait réussi à donner au disque une bonne énergie, proche de celle de la scène.

Je suis donc rentré à Paris le cœur joyeux, avec le sentiment d'avoir participé à un bel album, mais ma joie n'a pas duré. Le premier soir, deux copines, fans de Téléphone, passent me voir à la maison, et je leur fais écouter l'album. Elles me disent que c'est super, mais je les sens excitées par autre chose que par le nouvel album de Téléphone. Elles finissent par me dire : « On est venues te voir pour te faire écouter un disque génial. »

Et j'entends : « *I can't, I can't, I can't stand losing you...* » Le premier Police...

Quand les filles sont reparties, j'ai appelé François à 1 heure du matin, et je lui ai dit : « Il faut refaire notre disque, on ne peut pas sortir ça, l'album est mauvais et on a trois siècles de retard. » Il me répond : « On en reparle demain... »

Le lendemain, on n'en a pas reparlé. On aurait peut-être dû. Le tourbillon dans lequel se trouvait Téléphone était tel qu'on a enchaîné avec la promo et les concerts et que je me suis dit « Et merde... »

On ne devrait jamais penser « et merde... », c'est la fin. Tiens, c'est ça que j'aurais dû dire au psy qui me demandait ce que signifiait « c'est la fin ». C'est la fin quand on se dit « et merde ».

« Au cœur de la nuit »

1980. Le groupe a trois ans d'existence officielle. Comme souvent, je fais le point dès que je suis seul dans la voiture, une habitude que j'avais prise dans la 4L. « On ne sera jamais les Beatles, mais pour des frenchies, c'est déjà pas mal, et puis les albums ne sont qu'une photographie à un moment M des chansons qu'on va faire vivre sur scène. » Et dans ce domaine, on n'a aucun complexe, on ne craint personne, pas même pas les Stones. Jean-Louis est un grand front man, Richard un magicien des baguettes, et quand il a tendance à en faire un peu trop au détriment du tempo, Corine assure la discipline rythmique à la basse et nous remet tous en place avec son groove métronomique. En ce qui me concerne, le talent de ces trois-là me permet de donner le meilleur et de prendre un plaisir infini à jouer devant le public.

Mais on le sait, la vie ne fait pas de cadeau et fait payer, parfois très cher, les moments de bonheur. Plus la fusée Téléphone s'élève dans le ciel du succès, plus sa trajectoire



Téléphone, le succès.

est secouée par des météorites constituées de parasites, de requins du showbiz, et aussi de petites choses pas très belles, des bassesses d'ego et les grandes dépressions créées par les orages d'héro. Peu à peu, ces météorites ont commencé à modifier la trajectoire parfaite du groupe. Les tensions devenaient incessantes et je me disais que s'il régnait une ambiance de merde dans un groupe qui n'était même pas au niveau des Kinks, ça ne valait pas la peine de continuer. Et puis, toujours, depuis le début, il y avait ces conflits récurrents entre Jean-Louis et Corine. Entre mon amoureuse qui me disait « Ton pote est un voleur » et mon meilleur ami qui me disait « Ta meuf est une emmerdeuse », je devais en permanence jouer le médiateur. J'enviais la position de Richard, qui pouvait dormir tranquille loin de ces chamailleries et, pour être honnête, peu à peu, j'enviais aussi sa liberté.

C'est pendant les répétitions d'*Au cœur de la nuit*, à Boulogne, qu'a pris fin notre histoire avec Corine. J'étais soulagé d'y avoir enfin mis un terme et heureux à l'idée de la liberté retrouvée, mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir comme une pointe de couteau qui me piquait au cœur quand je

voyais Corine et Jean-Louis s'embrasser. C'est dans cet état d'esprit que je commençai les séances de l'album *Au cœur de la nuit*.

Comme pour l'album précédent, nous répétons aux studios EMI de Boulogne et comme pour l'album précédent, nous faisons confiance à Martin Rushent pour piloter le projet.

Dans un premier temps, il propose que l'on enregistre au Compass Point Studios de Chris Blackwell, à Nassau, aux Bahamas. On se dit que c'est génial parce que les Bahamas, la plage... mais aussi parce que l'époque est au reggae, que Chris Blackwell est l'un de ceux qui ont popularisé cette musique, mais surtout parce que c'est dans le Compass Point Studio, son studio, qu'ont été produits pendant les deux années précédentes les albums de Talking Heads, Emerson Lake and Palmer, Dire Straits, B52's, ACDC et Robert Palmer. Mais en répétant les chansons à Boulogne, on s'aperçoit que l'atmosphère générale de l'album est plus proche d'une nuit dans une usine désaffectée de Berlin que d'un lever de soleil sur une plage des Caraïbes. Et Jean-Louis pense que l'enregistrement à Nassau risque de nous « ramollir ». Sur le coup, la transition des Bahamas à Berlin a eu du mal à passer, mais j'ai fini par admettre qu'il avait peut-être raison et nous voilà partis pour Berlin, dans le studio où David Bowie a enregistré les albums *Low*, *Heroes* et *Lodger*. Arrivés à Berlin, dès qu'on branché nos guitares, on a entendu un bourdonnement permanent sortir de nos amplis. Les ingénieurs du son nous en ont expliqué la raison et je vais vous l'expliquer à mon tour, mais c'est un peu technique et si ça vous saoule, on se retrouve quinze lignes plus bas. Le problème était dû à la configuration des micros de nos guitares vintage, pourvues d'un bobinage simple qui « ramasse » tous les parasites des champs magnétiques environnants provenant de transformateurs électriques, de lampes fluorescentes, de vieux néons, etc. Le studio berlinois était situé dans une ancienne zone industrielle dont les usines désaffectées dégageaient un maximum d'ondes électromagnétiques. Si nous avions joué sur des guitares « modernes », nous n'aurions pas eu ce problème car elles sont

« Humbucker », du nom du système mis au point par un ingénieur de chez Gibson, qui a trouvé la solution à ce problème en connectant deux micros montés en opposition de phase. De cette façon, le signal provenant des cordes est en phase sur les deux éléments et les perturbations se neutralisent.

Ça y est... on peut récupérer les lecteurs qui ont sauté le paragraphe technique. Je sens bien que ceux qui ont fait l'effort de lire le court exposé de physique permettant de comprendre les raisons du bourdonnement incessant dès qu'on branchait les guitares se la pètent un peu. Ils regardent leurs ongles en sifflotant et disent : « Ah ouais, Humbucker... intéressant » pour humilier les autres qui regrettent déjà d'avoir sauté ces lignes, d'autant que tout le monde comprend maintenant qu'ils ont acheté le livre juste pour lire des révélations croustillantes sur mon histoire avec Corine...

Les gens du studio ont construit des cages de Faraday en se disant que ça allait peut-être résoudre le problème, que seuls ceux qui ont eu le courage de tout lire comprennent, mais ça ne change rien, toujours ce buzz incessant qui sort des amplis. Nous décidons de rentrer à Paris, et on se retrouve dans ce bon vieux studio EMI de Boulogne où l'on enregistre l'essentiel des titres. Au moment où il ne restait que les overdubs de voix et de guitare à enregistrer, Rushent nous propose de le faire à New York, au prestigieux studio Hit Factory, sur la 54^e rue, fréquenté notamment par Stevie Wonder, The Stooges, Bruce Springsteen, Michael Jackson et où John Lennon et Yoko Ono sont en train d'enregistrer l'album *Double Fantasy*, qui sortira un mois avant la mort de Lennon. Et là, même problème qu'à Berlin, un ronronnement permanent dans les amplis dès qu'on y branche nos guitares. Ceux qui ont tout lu savent, les autres sont de plus en plus énervés.

Les techniciens essaient de trouver une solution, et en attendant on traîne à la Hit Factory en cherchant à apercevoir Lennon. À mon grand regret, on ne l'a jamais croisé. Il faut dire que tout était fait pour préserver sa tranquillité. Un étage lui était réservé, desservi par un ascenseur particulier devant lequel des vigiles montaient la garde en permanence. Mais parfois, des assistants

venaient copier des bandes à notre étage et nous laissaient les écouter, ce qui nous a permis d'entendre l'album *Double Fantasy* en exclu. Je me souviens de la magie de la découverte de « Starting over ». Les techniciens du studio ne parviennent pas à régler le problème technique et, à contrecœur, nous devons quitter ce studio. Rushent nous propose d'essayer Electric lady, le studio conçu par Jimi Hendrix. Là, le bruit a disparu. On nous a expliqué qu'Hendrix, dont les guitares rencontraient à l'époque le même problème, avait fait construire ce studio en sous-sol, à un niveau où les ondes électromagnétiques ne passaient pas. Vous imaginez à quel point j'ai pris du plaisir à enregistrer mes guitares dans le studio d'Hendrix, aux murs peints de motifs psychédéliques !

Je pense qu'à l'époque, nous n'étions probablement pas sortis de la dope car je me souviens qu'un soir, j'avais acheté un ballon que j'avais gonflé à l'hélium et l'avais lâché dans le studio en me disant qu'il allait nous conduire à l'âme d'Hendrix. Oui, à New York, le dealer était bon. Et par je ne sais quel hasard, le ballon s'enfuit dans le couloir, je le suis et le voilà qui se bloque contre une porte. J'ouvre la porte en tremblant, c'était une chaufferie. J'étais sûr que c'était là, bien au chaud, que l'esprit d'Hendrix s'était réfugié. Et avant chaque solo, je passais devant la porte de la chaufferie, j'invoquais l'âme de Jimi et lui demandais de me donner l'inspiration.

Au cœur de la nuit est donc le deuxième album que nous réalisons avec Martin Rushent. Une fois l'album terminé, au moment d'aller faire le mixage chez lui, dans sa campagne, Martin se casse la jambe lors d'une chute de cheval. À l'hôpital où on le plâtre, il attrape un virus nosocomial qui le rend sourd d'une oreille : incapable de réaliser seul le mixage, il propose que je reste avec lui dans le studio pour l'assister. J'étais heureux et fier de sa proposition et j'ai donc participé au mixage du disque. Pour être tout à fait honnête, je n'ai pas fait grand-chose, car Martin d'une seule oreille était plus fort que la plupart de ceux qui ont une audition parfaite et ma collaboration s'est limitée à approuver ses choix lorsqu'il me demandait mon avis.

Nous étions très heureux du résultat.

« Dure limite »

Mars-avril 1982. Pour cet album, nous changeons de label et signons chez Virgin. Virgin, qui faisait partie du groupe EMI, s'en est détaché sous l'impulsion de Richard Branson et comme Philippe Constantin suivait Richard Branson, nous avons suivi Constantin sans hésiter, compte tenu de l'aura de Richard Branson.

Jean-Louis et Philippe pensaient que cette signature dans une multinationale pourrait nous ouvrir le marché américain. Pour ma part, je n'y croyais pas une seconde, j'étais convaincu que nous n'avions aucune chance de nous imposer aux États-Unis du fait de la relation compliquée de Jean-Louis avec la langue anglaise. Notre rêve américain ne faisait pas le poids face au cauchemar de l'accent de Jean-Louis. Ou alors, au second degré, pour faire marrer les Ricains comme le faisait Maurice Chevalier...

Virgin n'allait pas nous ouvrir le marché américain, mais Téléphone allait ouvrir le marché français à Virgin car Branson avait décidé de créer Virgin France et avec la signature de Téléphone, il frappait un gros coup d'entrée.

François nous propose de travailler avec Bob Ezrin, producteur canadien au pedigree impressionnant : « Berlin » de Lou Reed, « School's out »

d'Alice Cooper et « The Wall » de Pink Floyd. Il le fait venir à Paris et on s'entend tout de suite très bien. Il aime notre musique et il parle français, ce qui lui permet de travailler en tenant compte des textes, ce qui n'avait pas été possible avec les producteurs anglo-saxons de nos précédents albums.

Ezrin nous fait venir à Toronto où il vivait avec sa famille. Il nous emmène dans un petit studio et nous annonce d'entrée : « Les gars, je vous donne un mois pour répéter. » Nous : « Mais... on a déjà répété les morceaux de l'album à Paris. » Ezrin : « Si je travaille avec vous, c'est pour vous aider à en faire de vrais grands titres, alors, je vous laisse avec mon ingénieur du son qui sera avec vous en permanence, et moi je passerai chaque soir pour faire le point avec vous. » On commence à travailler avec enthousiasme mais très vite, on s'aperçoit qu'il ne vient pas vraiment chaque soir, il débarque de façon un peu chaotique. On n'en connaît pas encore la raison, mais je trouve ça d'autant plus dommage que lorsqu'il est présent, il est particulièrement efficace et ses conseils sont judicieux. Nous n'étions pas habitués à travailler avec un producteur aussi directif et aussi exigeant. Il ne laissait rien passer, mais comme ses remarques étaient toujours pertinentes, on a accepté de bonne grâce de le laisser prendre les commandes de l'album. Je me souviens que le jour où on a fini de répéter « Ça, c'est vraiment toi », comme on était vraiment contents du résultat, on attendait son avis avec impatience. Il a écouté la maquette attentivement, il est resté un instant silencieux et a fini par dire : « Ouais, pas mal, pas mal... mais où est le riff ? » Je me suis isolé un moment et j'ai trouvé le riff d'intro de la chanson. Quand je lui ai joué, son visage s'est éclairé : « Avec ça, le public identifiera la chanson dès les premières notes. Et puis, autre chose, j'aimerais que la chanson se termine par la répétition de "que toi... non rien d'autre que toi". Les gens garderont cette phrase en tête ». Il avait raison. À chaque fois qu'on a joué « Ça, c'est vraiment toi » sur scène, le public a réagi avec enthousiasme dès qu'il entendait les premières notes du riff d'intro.

Cette façon de travailler me passionnait. Quand je lui ai fait écouter la première maquette de « Cendrillon », je pensais que le rythme qui convenait le mieux à la chanson était celui de « You can't hurry love » de Phil Collins. Ezrin l'a écoutée et m'a dit : « J'aime la chanson mais elle est beaucoup trop rapide, essaie de la ralentir. » Pas vraiment convaincu, je ralentis le tempo, je lui fais écouter la nouvelle maquette. « Trop rapide, Louis, ralentis encore... » Je ralentis, je lui fais écouter.

« C'est encore trop rapide !

— Mais Bob, ça va devenir un slow...

— Peu importe, ralentis ! »

Finalement, je trouve le tempo qui lui convient. Et c'est pas mal, là encore il avait raison. Du coup, c'est moi qui deviens exigeant :

« Mais tu ne trouves pas qu'elle est un peu pauvre sur le plan harmonique, avec toujours les deux mêmes accords ?



Sur le tournage du clip de « Cendrillon », avec Lio, en 1982.



Les tout débuts de la « *jolie petite histoire* ».

— Oui, c'est vrai, c'est un peu monotone. Voilà ce que je te propose : demain c'est shabbat, je ne peux pas venir au studio, mais toi tu peux venir à la maison, alors tu vas venir travailler chez moi. Tu joues du piano ?

— Un peu, je connais les accords.

— Eh bien, ça suffira, puisque justement tu dois chercher de nouveaux accords pour la chanson. »

Le lendemain, je débarque chez lui. Il me montre un piano : « Assieds-toi. Bon, on s'ennuie un peu sur la deuxième partie du couplet, c'est pour ce passage-là que tu dois trouver d'autres accords. Je reviens dans une heure, je suis sûr que tu auras trouvé. »

Il revient une heure plus tard, je lui fais écouter les nouveaux accords que j'ai ajoutés sur « *Elle oublie le temps, dans ce palais d'argent* ».

« Ok Louis, maintenant il me faut quelque chose qui amène le refrain, je reviens dans une demi-heure, ça devrait te suffire. »

Une demi-heure plus tard :

« Alors Louis ?

— Eh bien, je crois que j’ai trouvé un truc, à la fin du couplet, j’ai rajouté deux accords sur “*Elle part*”, qui amènent bien la résolution “*jolie petite histoire*”.

— Eh bien voilà, si un jour tu racontes cette histoire dans un livre, appelle-la “*Jolie petite histoire*”. »

Quelques jours après, on avait fini les répétitions et on commence à enregistrer « Cendrillon ». Et là, il me dit : « J’ai pensé à une intro pour “Cendrillon”, dites-moi franchement ce que vous en pensez, si vous n’aimez pas, on oublie. » Et il nous fait écouter cette intro à l’orgue avec des clochettes, une intro de conte de fées et là, évidemment, on est enthousiastes. On enregistre la chanson, il fait un mix rapide, me donne la cassette et me dit : « Rentre à l’hôtel, écoute-la ce soir à tête reposée et dis-moi demain matin ce que tu en penses. »

Je fais un break et en fin de soirée, j’écoute la cassette. Et là, je trouve que la batterie de Richard est trop monotone, trop binaire et je me dis qu’il faut couvrir cette grosse caisse, et je trouve les trois notes de guitare qui accompagnent le refrain et cassent le rythme monotone de la batterie.

Pour la première fois, Bob Ezrin montre son enthousiasme et il se met à faire le con :

« Écoute Louis...

— Quoi ? Je suis désolé Bob, je n’entends rien. »

Et le voilà qui frotte son pouce contre son index à mon oreille : « Tu l’entends mieux maintenant le bruit des billets que va rapporter cette chanson ? »

J’adore d’autant plus cette chanson que j’ai eu du mal à en écrire le texte. J’ai toujours du mal à écrire les textes. J’imagine que l’idée m’en est venue dans la dope. Car sur le coup, je me souviens d’avoir été excité par l’idée que Mickey, Tintin, Goldorak, tous les héros de BD finissaient tous dans la dope. C’est le genre de fulgurance que tu crois géniale sous héro à 3 heures du

matin, mais que tu trouves à chier le lendemain au réveil. C'est le problème de la dope, ça n'a jamais aidé les mauvais à écrire. Je pense que John Lennon n'avait pas besoin d'être sous acide pour écrire « Lucy in the Sky with Diamonds » et ce n'est pas l'héro qui a aidé Dylan à écrire « Like a Rolling Stone ». Donc cette nuit, probablement qu'avec mon idée de Mickey dans la dope, à 3 heures du mat sous héro je me croyais Bob Dylan, mais au réveil je n'étais que Bob l'Éponge.

Alors, j'ai gardé l'idée du conte de fées qui tourne au cauchemar et comme Romy Schneider que j'adorais venait de mourir et que ça me rendait malheureux, je me suis inspiré de sa déchéance ? et j'ai écrit « Cendrillon ». Mais il me manquait une chute et j'avais une autre chanson en cours que je n'arrivais à terminer qui s'intitulait « Jolie petite histoire », très inspirée par « Summer romance » des Stones. Le phrasé de ce titre collait parfaitement au refrain de « Cendrillon ». Alors avec ces deux chansons bancales, j'ai écrit celle-ci que j'aime beaucoup.

Les premières séances de studio se déroulèrent dans une ambiance studieuse mais enthousiaste. Avec Jean-Louis et Richard, on riait à nouveau, nous avons retrouvé la connivence et les délires de nos débuts. Corine se tenait à l'écart, et à la réflexion, peut-être est-ce nous qui la tenions à l'écart inconsciemment. Elle et Jean-Louis s'étaient séparés peu de temps avant Toronto et je sentais qu'elle le vivait mal, mais elle a eu l'élégance, dans un premier temps, de faire en sorte que ça n'influe pas sur le travail du groupe et sur notre enthousiasme retrouvé. Comme elle admirait Ezrin et ne voulait pas le décevoir, elle faisait tout pour que les choses se passent bien.

L'enregistrement de ce disque se présentait sous les meilleurs auspices, mais peu à peu, des tensions commencèrent à apparaître. Tout d'abord, il y avait le problème de la langue. Ni Jean-Louis, ni Richard, ni François ne parlaient anglais et si Bob parlait français, nous étions entourés d'un staff anglophone et c'était source de malentendus, d'incompréhensions qui minaient Jean-Louis, alors qu'avec Corine, nous comprenions exactement ce

qu'ils voulaient dire, qui était la plupart du temps pertinent, et du coup, ça créait à nouveau une scission entre nous.

Peu à peu les rires ont à nouveau disparu, au point que lorsque Bob arrivait au Studio pour checker notre travail du jour, il nous demandait : « S'il vous plaît, vous pourriez un peu sourire ? »

J'avais la certitude que Bob était compétent, qu'il faisait du bon boulot avec nous et je m'efforçais de convaincre les autres qui en doutaient de plus en plus, d'autant que nous avons compris très vite que le producteur était en plein dans la coke, que son addiction était la cause de ses absences et de ses retards. Il nous promettait de passer à 17 heures, on l'attendait, et au fur et à mesure que le temps passait Jean-Louis et Richard étaient de plus en plus tendus. À 18 heures, on appelait sa secrétaire qui nous assurait qu'il était en route et à 20 heures, c'est elle qui nous appelait pour dire qu'il regrettait mais qu'il ne pourrait venir et qu'il reportait la rencontre au lendemain.

Et ça recommençait le lendemain. Vous imaginez dans quel état ça mettait Jean-Louis, qui demandait à François de nous faire revenir en France pour continuer l'album avec un producteur fiable. Je comprenais l'exaspération de Jean-Louis, et j'essayais de le calmer en lui disant : « Il faut voir le côté positif, ça nous laisse du temps de studio pour travailler. »

Quand Bob venait enfin, son talent et son efficacité nous séduisaient à nouveau et ce génie du son rechargeait à chaque fois nos batteries d'envie et de créativité.

Richard a toujours eu une fâcheuse tendance à accélérer le tempo durant les concerts et les enregistrements. Et Bob voulait absolument qu'on enregistre avec un clic (métronome) dans le casque. Du coup, quand Ritchie accélérait, il se décalait du clic, jusqu'ici tout va bien, mais le problème, c'était que pour se recalibrer avec le clic, il était obligé de ralentir copieusement. Et là, ça s'entendait et c'était moche.

Alors Bob a inventé une solution : il demanda à Brian, l'ingénieur du son, ancien batteur qui avait un rythme solide, de se mettre dans une cabine isolée

et de taper le tempo sur une cloche pendant qu'on jouait le morceau. Il aidait donc Richard à tenir le rythme et le suivait quand il accélérail ; de cette manière, Richard n'avait pas besoin de ralentir pour se recaler.

On avait tous surnommé Brian « The human clic »

Pendant ces séances, il s'est passé quelque chose qui m'a un peu vexé. Devant l'envie de Jean-Louis, Richard et François de conquérir le marché américain, Bob Ezrin a décidé d'adapter certaines de nos chansons en anglais et il a choisi en premier « Ça, c'est vraiment toi ». J'étais déçu qu'il ne choisisse pas « Cendrillon », d'une part parce que j'étais le seul à avoir un bon accent, et quand j'ai entendu Jean-Louis chanter « *zate ize rili you* », j'étais vraiment déçu, et d'autre part parce que musicalement « Cendrillon » se prêtait à une version anglaise et qu'en plus je me sentais de faire moi-même l'adaptation et de la chanter en anglais. J'ai demandé à François pourquoi Bob n'avait pas retenu cette chanson et il m'a répondu : « Tu as raison, c'est la seule qui a une chance de marcher, mais si c'est le cas, les Ricains penseront que c'est toi le chanteur du groupe et ça va foutre la merde. »

Le disque de Téléphone en anglais n'est jamais sorti.

Mais nous avons malgré tout décidé de jouer aux États-Unis. L'année suivante, nous avons commencé par quelques dates à New York. C'était sympa et toujours complet mais nous ne prenions pas de risques, on jouait dans de petits clubs devant un public de Français expatriés et on retrouvait l'ambiance des tournées de nos débuts, sans gros moyens, avec le fidèle Cow-boy qui trimballait notre matos. Nous avons quitté New York pour Chicago. Arrivés à l'aéroport, personne ne nous attendait. Nous décidons de nous rendre directement au club où nous devions jouer, on loue un van et on rejoint la boîte où devait avoir lieu le concert. L'endroit était désert. On sonne et un type vient nous ouvrir et nous dit :

« Mais on ne vous a pas prévenus que c'était annulé ?

— Ah non, on nous a rien dit.

— Ah je ne sais pas quoi vous dire... Si vous voulez, vous pouvez jouer quand même. »

On s'est dit que ça ferait une bonne répétition et on a installé le matos mais alors qu'on s'apprêtait à jouer dans une salle vide, un type est entré, un Black qui ressemblait à un affranchi, chapeau, chaîne en or et grosses bagues. Il s'est assis et a commandé une bière.

Ça changeait un peu les choses car ce qui devait être notre répétition devenait un concert pour UNE personne. Jean-Louis ne voulait pas jouer et finalement on a commencé avec « Cendrillon » et puis à la fin du morceau, le gars s'est levé et nous a applaudis. On s'est pris au jeu, on a joué pour lui et au final on a donné un super concert.

Ensuite, nous sommes partis pour la côte ouest. Nous avons joué à Los Angeles. Il paraît que Bob Marley était dans la salle, je vous raconte ça pour me la péter mais on l'a attendu dans les loges à la fin du concert et il n'est pas venu.

Si je devais résumer cette minitournée américaine je dirais bilan mitigé. Sur le plan humain, les conditions modestes qui rappelaient nos débuts nous rapprochaient à nouveau. Sur le plan financier en revanche, cette aventure que nous avons financée nous-même à travers la société d'édition que nous avons créée ne fut pas un triomphe.

Le plus marrant dans cette histoire, c'est que les agents du fisc, constatant que le groupe Téléphone venait de faire une tournée aux États-Unis sans déclarer de revenus à la suite de ces concerts américains, nous ont collé un contrôle fiscal.

À partir du mois de mai, nous avons commencé une tournée en Europe, Belgique, Pays Bas, Portugal, Espagne et Allemagne où nous jouions en première partie d'Iggy Pop, accompagné de musiciens de jazz-rock peu passionnés par son répertoire. Comme leur manque d'enthousiasme contrastait avec notre exaltation, l'iguane nous avait pris en sympathie et passait du temps avec nous. Je me souviens de promenades avec lui dans un

parc, au cours desquelles il m'a confié à quel point il souffrait de l'absence de sa mère. Je découvris un être sensible et doux qui contrastait avec l'image trash, provocatrice et violente qu'il donnait sur scène.

Avec le recul, le souvenir que je garde de l'enregistrement de *Dure limite* et plus généralement de cette époque est beaucoup moins négatif que ce qu'en disent la plupart des spécialistes du rock. Peut-être qu'avec le temps, ce sont les belles choses qui remontent à la surface de nos mémoires.

« Un autre monde »

1984. Les tensions au sein du groupe deviennent de plus en plus fréquentes et de plus en plus intenses. Même en dehors des moments de crises, le groupe baigne dans une ambiance crépusculaire. Lorsque nous sommes ensemble, j'ai l'impression d'entendre Jim Morrison chanter « The End ». Mais le plus grave, c'est que nous ne faisons même plus d'efforts pour inverser le cours des choses et éviter cette mort annoncée. La fin de l'histoire est proche et nous sommes résignés. Comme nous passons de moins en moins de temps ensemble, nous multiplions nos activités personnelles pour occuper nos esprits à d'autres projets que Téléphone.

C'est dans ce climat délétère que débute l'album *Un autre monde*. Nous avons décidé de travailler avec Steeve Lillywhite, à qui U2 doit en grande partie son succès. Il vient nous voir en répétition et après avoir passé une journée avec nous, et s'être entretenu avec chacun, il a tout compris. Le lendemain, il dit à François : « Je repars pour Londres. Ce groupe va mourir et ce sera sans moi. »



Avec Jimmy Page en 1984 pour mes 30 ans, lors de l'enregistrement de l'album
Un autre monde.

Un nom s'impose pour remplacer Lillywhite : Glyn Johns. Ce type est le producteur de la playlist de notre vie. Il nous embarque dans un studio coupé du monde dans le Sussex. Je craignais un peu cette vie en vase clos compte tenu de l'état de décomposition affective du groupe, mais comme à Toronto, le projet artistique nous soude à nouveau et nous recommençons à rire ensemble et un semblant d'harmonie s'installe entre les garçons.

Mais mon souvenir le plus marquant de l'enregistrement de cet album restera celui du jour de mon anniversaire.

J'avais 30 ans. Trente ans seulement. Avec le recul, je prends conscience de l'incroyable profusion d'évènements, de moments forts, de rencontres déterminantes, d'émotions et d'expériences de toutes sortes que j'avais déjà vécus à l'âge qui marque la fin de l'enfance.

Quelques jours avant, Glyn Johns me dit : « Jean-Louis et Richard m'ont appris que c'est ton anniversaire, dans quelques jours tu vas avoir 30 ans, c'est un grand moment et ça se fête. Comme mon anniversaire tombe à quelques jours du tien, je te propose de faire coup double et d'inviter si tu le permets quelques amis qui, je pense, te plairont. »

Cet homme avait produit Led Zep, les Who, le *Get Back* des Beatles bien sûr, mais surtout il était le producteur historique de tous mes albums fondateurs des Stones : *Between the Buttons*, *Beggar's Banquets*, *Let it Bleed*, *Sticky Fingers* et bien d'autres, et il ne pouvait qu'inviter des gens que j'admirais.

Je n'ai pas été déçu. Le soir de mon dîner d'anniversaire, à chaque invité qui débarquait, j'avais comme un vertige : Charlie Watts, Eric Clapton, Jeff Beck, Jimmy Page, John Entwistle, Ringo Starr, Cat Stevens. Dire que j'étais comme un fou est bien en dessous de la vérité. J'avais l'impression d'avoir basculé dans un monde parallèle. Je me disais « Je dois être stoned mais le trip à l'air sublime, je vais me laisser aller. » Comme j'étais persuadé d'être sous acide, pendant le repas, je n'ai cessé de me lever et d'aller de l'un à l'autre sans la moindre inhibition. Je disais à Jimmy Page : « Dis-moi mon Jimmy, après le repas, on se retrouve dans le studio pour faire un bœuf », il me répondait « Ok Louis ». Après lui avoir adressé un clin d'œil en signe de complicité, je poursuivais mon tour de table jusqu'au bassiste des Who.

« Alors John, tu kiffes le gigot ? Normal, c'est le cuisinier personnel de Glyn qui l'a préparé et il est français. Bon, après le dessert, on se retrouve avec Jimmy au studio, Corine te prête son Ampeg, c'est ok ?

— C'est Ok man, mais je te préviens, je mets les potards à fond.

— Mais pas de problème mon John, tu fais comme sur scène avec les Who, si tu veux je ferai des moulinets comme Townsend. »

Et j'éclatais de rire, c'est tout juste si je ne lui chantais pas l'intro de basse de « Happy Jack » en lui levant le pouce.

Lorsqu'ils ont apporté le gâteau et que je les ai vus tous autour de moi se mettre à chanter « Happy Birthday », j'ai pensé : « C'est drôle, il y a un membre de chacun des groupes mythiques de l'histoire du rock : un Beatles, un Stones, un Who, un Led Zep, plus un Jeff Beck, un Cat Stevens et un Eric Clapton ! » C'était plus fort que le casting de l'enregistrement de « We are the World » qui eut lieu quelques mois plus tard.

C'était sans doute un acide à effet prolongé, car après le repas, les voilà qui me rejoignent au studio. Comme il me l'avait promis, John Entwistle branche une basse sur l'Ampeg de Corine et met les potentiomètres sur 10, Page connecte sa Les Paul, Richard s'installe à la batterie et c'est parti, rien que des impros, pas de voix, que de la musique. Page lance un riff et j'enchaîne, et la musique va de l'un à l'autre, et on s'envole au ciel des guitaristes. Je ne me croyais pas capable de jouer aussi bien, avec Page nous voilà « unis vers l'uni » comme dit Jonasz, une union dont Richard et le bassiste des Who sont les garçons d'honneur.

J'avais sympathisé avec le cuisinier français que Glyn Johns avait mis à notre disposition, qui était fan de moi et qui connaissait bien Jimmy Page. Après le service, il nous avait rejoints au studio et il ne cessait de dire à Jimmy : « Tu vas voir comme Louis est un bon guitariste ! » Et ensuite, dans le studio, pendant que nous jouions, à chaque fois qu'on faisait une pause entre deux impros, il s'approchait de Jimmy Page et lui disait : « Alors, Jimmy, je t'avais pas menti, t'as vu la pointure à la guitare ? » et Page acquiesçait : « Oui, il joue bien. » Et le cuisinier insistait lourdement :

« Non mais Jimmy, attends, il joue plus que bien !

— Oui, oui, il joue très bien...

— Ah, t'as vu que je ne t'avais pas menti.

— Non tu ne m'avais pas menti, il joue bien. »

Honnêtement j'avais beau être sous acide, j'étais très gêné.

Je ne sais pas combien de temps nous avons joué avec Jimmy, tout le monde sait qu'on perd la notion du temps sous acide. Quand enfin, repus de musique, nous allons tous les deux nous promener dans le jardin, je lui fais part de mon angoisse à l'idée de la fin de Téléphone. Je veux savoir comment il a surmonté le « split blues » de Led Zeppelin quatre ans plus tôt et s'il pense qu'ils se retrouveront un jour. Il me répond : « Si tu crois à la reformation de Led Zeppelin, tu crois au Père Noël. De toute façon, rien ne sera jamais comme avant car Bonzo a définitivement quitté le groupe, l'Angleterre et même la vie. » Bonzo, c'est John Bonham, l'un des batteurs les plus importants de l'histoire du rock, décédé après la consommation (excessive !) de 40 shots de vodka associés à des antidépresseurs.

Et puis, évidemment, nous parlons de guitare. Jimmy me demande si je mesure la chance que j'ai de pouvoir dire à quelqu'un qui me demande ma profession : guitar player. Notre métier c'est de jouer. Comme les enfants. À cet instant, tandis qu'après avoir joué avec le plus grand guitariste du monde je marchais à ses côtés dans un jardin anglais, j'ai repensé à ce juré du concours de première année de guitare qui m'avait dit : « Apprenez, jeune homme, que la musique n'est pas un jeu. » Il devait sans doute continuer à décourager des mêmes passionnés de guitare pour se venger de sa misérable existence de musicien raté. Alors dans cette nuit d'hiver, j'ai hurlé « Enculé ! » tellement fort que le Sussex en résonne encore.

Quand j'ai vu les feux arrière de la Rolls de Jimmy Page s'enfoncer dans le petit matin, j'ai réalisé que je n'étais pas sous l'emprise de substances toxiques, ce que je venais de vivre était bien réel et que cette nuit resterait comme l'une des plus belles de ma vie.

J'ai eu du mal à trouver le sommeil car mon esprit ne cessait de repasser en boucle chaque séquence de cette soirée magique. Au moment où j'allais m'endormir, m'est revenue à l'esprit une chanson que Maxime Le Forestier a

écrit pour Julien Clerc. Et tandis que le sommeil me gagnait peu à peu, je murmurais : « J'ai eu 30 ans, je suis content, bonsoir. »

Pour revenir à l'album *Un autre monde*, Glyn Johns a fait un super travail. Contrairement à Bob Ezrin, il intervenait très peu et nous laissait développer nos idées. Juste avant l'enregistrement, il a fait quelque chose qui nous a étonnés sur le coup : il a passé une journée à déterminer à quel endroit il allait placer les micros et la batterie de Richard, en nous expliquant : « Ça ne sert à rien de mettre 36 micros, trois suffisent, mais il faut choisir l'endroit du studio où chacun d'eux captera le meilleur son possible. » Il avait raison. On a trouvé le bon son, le fameux son de caisse claire d'*Un autre monde*, grâce à Glyn Johns. Dès le début, on a enregistré très vite et en quatre semaines, l'album était mixé.

Lors de la soirée, j'avais proposé à John Entwistle de venir faire un clin d'œil sur le disque. Il avait accepté mais je n'y croyais pas vraiment car je mettais cet accord sur le compte de l'euphorie de la soirée. Pourtant, quelques jours plus tard, il est revenu au studio dans une incroyable Rolls break de couleur vert pomme. Je n'avais jamais vu ça. Il m'a dit : « Un break, c'est pratique pour le boulot, j'ai la place de mettre tout mon matos. » J'avais l'impression d'entendre Paulo le plombier parler de son Kangoo. Effectivement, dans sa Rolls break, il y avait son ampli, ses basses et ses cuivres. Car étonnamment, ce sont des cuivres qu'il avait envie de jouer sur le disque. On peut l'entendre sur le titre « T'as qu'ces mots ».

Nous étions satisfaits du résultat. L'album a mis un peu de temps à marcher car la maison de disques avait choisi de sortir comme premier single « Oublie ça », qui n'a pas fonctionné. Mais les deux suivants « Un autre monde » et « New York avec toi » furent les tubes qu'on sait et l'album finit par connaître un grand succès.

Mais la fin était proche.

C'est la fin

Après *Dure limite*, j'avais commencé à travailler sur les chansons d'un projet solo et comme il était question d'un congé sabbatique avant l'enregistrement d'un nouvel album de Téléphone, j'avais prévu de le sortir. François et Jean-Louis m'ont dissuadé de le faire en me demandant de faire passer notre nouvel album, dont l'enregistrement était programmé plus tôt que prévu, avant mon projet personnel. J'ai accepté, et nous avons enregistré *Un autre monde*.

Après l'enregistrement et la tournée qui suivit, j'annonce au groupe, que, conformément à ce que nous avons décidé, je vais enregistrer mon album solo. Corine se veut positive, elle propose qu'on mette Téléphone « en pause » pendant un an, persuadée qu'ensuite chacun de nous ressentira le manque et aura envie de jouer avec les autres à nouveau, et que le groupe, régénéré, entrera en studio avec une nouvelle énergie créatrice.

Mais Jean-Louis refuse. Il a les chansons ou les idées de chansons d'un nouvel album complet de Téléphone et souhaite entrer en studio le plus vite possible.

Et c'est là que se situe le problème. Jusqu'à présent, Jean-Louis arrivait avec des idées, moi avec des riffs, Corine et Richard faisaient le lien, et au fur et à mesure des répétitions, la chanson définitive prenait forme grâce à l'apport de tous.

Mais cette fois-ci, j'ai de quoi faire un album. Je fais écouter mes maquettes aux autres et à nouveau Jean-Louis me demande d'attendre encore, car il a prévu qu'on entre en studio pour enregistrer un nouvel album de Téléphone, qui serait donc le sixième. C'est la deuxième fois qu'ils me faisaient le coup et je commence à penser qu'ils se moquent un peu de moi, et là je ne suis pas d'accord. Mais Jean-Louis reste inflexible. Pas question d'attendre, il a prévu que le groupe entre en studio la semaine suivante. Je refuse. Je savais que mon refus signifiait la fin de Téléphone, alors on s'est retrouvés dans un café pour en parler et ça a donné ça :

« Tu ne veux pas entrer en studio pour faire l'album ?

— Non je ne viens pas.

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Oui. Ça veut dire qu'on se sépare.

— Ok, on se sépare.

— François, tu annonces la séparation aux médias.

— D'accord les gars. »

Jean-Louis et moi, nous avons enregistré séparément les chansons que nous avons commencé à écrire pour le sixième album de Téléphone et ces deux disques solos sont sortis en 1987.

On s'est séparés sans heurt ni éclat de voix, c'était pas la guerre, mais ce calme, cette indifférence, c'était encore pire que tout. C'était la fin de nous.

LIVRE III

The long and winding road

Les Visiteurs

Ce jour-là, je suis seul chez moi et j'écoute les maquettes de mon album solo lorsque Corine débarque à l'improviste. Nous nous voyons peu depuis la fin de Téléphone, mais elle passe de temps en temps à la maison pour me parler de ses projets et s'intéresser aux miens. Nos rapports sont apaisés, je sens qu'elle aimerait qu'on devienne les meilleurs amis du monde, mais de mon côté, si je ressens une complicité tendre et nostalgique pour cette femme avec laquelle j'ai vécu une histoire d'amour extraordinaire, les conflits incessants qui ont accompagné notre relation ont laissé des traces. Notre histoire, c'est une Ferrari qui ne roulera plus jamais, qui traîne dans un garage à souvenirs mais qui reste magnifique malgré les rayures et les bosses qu'ont laissées nos sorties de route.

On parle de tout et de rien.

« Mais c'est le bordel chez toi ! Je vais ranger un peu.

— Ok Corine, pendant que tu ranges, je te fais écouter les chansons. »

aussi. »

Tout au long des années de Téléphone, ça avait été sa grande qualité. Elle gérait le bordel des garçons. J'avais besoin qu'on gère mon bordel. Elle venait de s'associer au projet.

De mon côté, il me fallait endosser le rôle de leader de ce nouveau groupe. C'est ce que je rêvais d'être à l'époque où je tentais de constituer mon premier groupe, mais au sein de Téléphone, j'avais fini par m'accommoder de la répartition des rôles avec Jean-Louis, malgré les conflits. Car nous avions compris que le groupe devait en grande partie sa popularité à la complémentarité entre un front man lumineux et un guitar hero.

Lorsque nous avons décidé de mettre fin à l'aventure Téléphone, j'étais tellement soulagé de sortir de l'enfer relationnel qu'était devenu le groupe que je n'ai pas réalisé tout de suite que j'allais désormais devoir porter seul la responsabilité du nouveau projet.

Téléphone « devait » deux albums à la maison de disques. Notre séparation était une très mauvaise nouvelle pour eux et ils n'étaient pas disposés à nous faire de cadeaux. Désormais, Jean-Louis et moi leur devons deux albums chacun. Mais il était évident qu'ils allaient faire un choix et promouvoir davantage l'un d'entre nous, et que ce serait Jean-Louis, parce que le grand public préfère les showmen aux musiciens.

Et soudain, j'étais enseveli sous une avalanche de problèmes.

Sur le plan du show, tout d'abord, il fallait que je me comporte différemment sur scène. Je ne pouvais plus me contenter d'être le Keith Richards d'un Jagger nommé Aubert. Mais j'étais trop introverti pour avoir l'impudeur d'un Jean-Louis, je n'avais pas la verve d'Higelin pour partir dans des délires verbaux entre les chansons. Et un soir, j'ai trouvé la solution. Dans mon lit, j'ai imaginé que je faisais un concert pour une bande d'amis, à qui je voulais juste donner le meilleur du Louis qu'ils aimaient dans la vie. Et dès le concert qui suivit cette nuit-là, les spectateurs qui venaient me voir à la

fin disaient : « C'est fou, vous avez une présence sur scène qu'on n'imaginait pas lorsque vous jouiez avec Téléphone ! » Et depuis ce jour-là, à chaque concert, je joue pour mes amis.

Échaudé par les problèmes relationnels de Téléphone, lorsque j'ai créé les Visiteurs, j'ai décidé de choisir les membres de mon groupe davantage pour leurs qualités humaines que pour leur niveau musical. J'ai donc proposé à Serge Ubrette, ami depuis l'époque Higelin, de me rejoindre, ainsi qu'à Hafid Saïdi à la batterie et Loy Ehrlich aux claviers.

Sur le plan business, tout le monde pensait que le souvenir de Téléphone allait remplir les salles, et sur les affiches était écrit en petit : « Louis Bertignac » et en gros « du groupe Téléphone ». Malgré ça, quand j'entrais sur scène, à la place des foules auxquelles j'étais habitué, je me suis retrouvé avec parfois une cinquantaine de personnes qui me réclamaient « La Bombe humaine ». J'ai compris alors que la maison de disques avait donné la totalité de l'héritage de Téléphone à Jean-Louis et qu'elle n'allait pas m'aider. Lorsque sortit le single « Ces idées-là », elle refusa même d'investir un centime dans le clip de la chanson. Malgré ça, le titre fut un énorme succès et c'est ce qui me sauva et me permit de continuer l'aventure. M6 avait tourné les images d'une émission dans laquelle je chantais « Ces idées-là » qui firent office de clip, qui connut un grand succès et contribua au succès de la chanson.

Premier concert des Visiteurs

Je reçois un message d'un garçon que je connaissais vaguement qui était l'assistant de Madame Mitterrand. Il me demande si ça me plairait d'aller jouer sur une jonque dans le port de New York.

Une jonque à New York ?

Oui, c'est dans le cadre des festivités organisées aux USA pour fêter le bicentenaire de la Révolution française. Je ne voyais pas trop ce que la jonque venait faire dans la Révolution française mais j'acceptai.

Quelques jours avant notre départ pour New York, on s'aperçoit que notre ami Hafid le batteur n'a pas de passeport et qu'il n'est même pas naturalisé français. On a appelé Madame Mitterrand et en une journée, il était naturalisé et avait un passeport français tout neuf.

On se retrouve donc à New York et au moment où l'on va répéter, on s'aperçoit qu'il n'y a pas d'arrivée électrique sur la jonque. Cow-boy, notre ingénieur du son historique qui nous accompagnait, est allé voir les responsables des autorités du port en disant qu'il leur fallait trouver au plus vite un câble électrique de 100 mètres de long et qu'il s'agissait d'une demande personnelle de la présidence de la République française. Le câble est arrivé juste à temps pour le concert et là, au milieu de la foule, j'ai vu, debout sur un flight case, Madame Mitterrand qui nous applaudissait. Le concert se passe bien et à la fin, nous nous retrouvons dans la loge éphémère de la jonque, joyeux et enthousiastes. On se dit que ce concert est le début d'une nouvelle aventure commune et qu'on doit trouver un nom et en finir avec ces affiches « Louis Bertignac de Téléphone ». Comme ce concert avait réussi malgré le manque de répétitions et son côté improvisé, quelqu'un propose « Les Improvisateurs ». Puis, « Les Improvisateurs » pour souligner le côté « de passage », et puis finalement « Les Visiteurs » pour faire plus court et plus efficace.

Bertignac et les Visiteurs

Peu de temps après le concert de la jonque new-yorkaise, commença l'enregistrement de l'album *Bertignac et les Visiteurs*. Virgin me proposa de travailler avec John Potoker qui avait produit avec Glyn Johns l'album live

de Téléphone. Je lui fais écouter les maquettes de dix chansons que j'avais écrites à l'origine pour Téléphone, plus une de Corine, intitulée « Les Bêtes », qu'elle avait également écrite pour le groupe mais dont Jean-Louis n'avait pas voulu, et un instrumental improvisé au piano par Loy, intitulé « Simple visite ». Potoker a immédiatement adoré « Ces idées-là », au point qu'il a soigné la production de cette chanson en négligeant les autres titres de l'album.

Trois anecdotes sur « Ces idées-là ».

J'avais improvisé un solo de guitare sur la maquette de la chanson qui sonnait très bien. Et lorsqu'on l'a enregistrée, j'ai évidemment improvisé un autre solo. John Potoker me dit : « Le solo de la maquette est meilleur, refais-le pour le disque. » Je lui explique que le propre d'une impro, c'est qu'on ne refait jamais deux fois la même chose, mais il insiste : « Tu vas apprendre par cœur le solo de ta maquette, tu vas y passer la nuit s'il le faut et demain tu me le joues à la note près. » C'était la première fois que j'apprenais un solo par cœur depuis l'époque où j'apprenais par cœur ceux des Stones dans ma chambre... Ça a été difficile, mais le lendemain j'ai fini par le jouer à la note près comme sur la maquette. C'est la première et la dernière fois que j'ai fait ça.

Sur la même maquette, j'avais enregistré un son de batterie avec une boîte à rythme. Et comme pour le solo de guitare, je trouvais ce son de batterie excellent, et j'ai demandé à John de le garder pour l'enregistrement. Il me rit au nez : « Mais tu es fou, un son de boîte à rythme alors que tu as un super batteur ! » Comme les autres Visiteurs insistaient, on a fait une prise de batterie jouée par Hafid, et sans lui manquer de respect, je préférais mon son de boîte à rythme, alors j'ai gueulé, et c'est ma boîte à rythme que vous entendez sur l'enregistrement.

Avant d'enregistrer « Ces idées-là », nous l'avions joué lors du concert sur la jonque à New York et Corine et Serge Ubrette, le guitariste, faisaient les fameux chœurs qui constituent le gimmick de la chanson. Dans le break

musical où il n'y a plus que les chœurs a cappella, ils ont chanté tellement faux qu'à la fin du passage, au moment où les instruments jouaient à nouveau, j'ai poussé un hurlement pour marquer ma colère et pour nous remettre dans la chanson.

À la fin du concert, dans les coulisses, lorsque Corine et Serge m'ont dit : « Quelle bonne idée ce hurlement à la fin des chœurs ! », je n'ai pas osé leur dire que c'était un cri de rage, je l'ai gardé lors de l'enregistrement du disque et ce passage est devenu un moment fort de « Ces idées-là ».

Dès la sortie de l'album des Visiteurs, nous partons en tournée. Notre manager l'avait organisée avec le concours de la SNCF, qui permettait d'offrir au public des concerts gratuits. Ce partenariat me rassurait, je me disais que même si les fans de Téléphone nous en voulaient d'avoir mis fin à l'aventure du groupe, les salles seraient pleines puisque les concerts étaient gratuits. Les salles étaient vides. Je dois reconnaître que j'ai connu des moments dans ma vie plus glorieux, plus satisfaisants pour mon ego que d'arriver sur scène devant une cinquantaine de spectateurs pour un concert gratuit. L'humiliation ultime, c'est que notre manager, qui se doutait que ce ne serait pas facile, avait fait imprimer des affiches sur lesquelles le nom Téléphone était écrit en plus gros que celui des Visiteurs.

Cette tournée fut désastreuse. Malgré tout, elle était une chance pour moi, car chaque soir, face à la poignée de spectateurs devant laquelle nous jouions, j'éprouvais une sensation à laquelle je n'étais plus habitué : je retrouvais « le gout de me battre ». J'en ai pris conscience après l'un de ces concerts lorsque Corine est venue vers moi et m'a serrée contre elle en me disant : « C'est dur. » Et là, j'ai eu comme une révélation. Je lui ai répondu : « Oui c'est dur, mais putain c'était tellement mou pendant les dernières années de Téléphone ! »

Ce jour-là, j'ai décidé de me battre, de ne rien lâcher, j'ai pensé à tout le chemin parcouru depuis les répétitions à la blanchisserie, et je me suis dit :

« Ok, je repars de la blanchisserie, mais ne t'inquiète pas Louis, tout ira bien... »

Topper pas top

Après la première tournée des Visiteurs, Loy en a assez que je lui demande de remplacer un guitariste de rock aux claviers, donc il nous quitte... Hafid aussi s'en va, après le tournage du clip de « Jack ».

On se retrouve avec Nico (Nicolas Bravin) à la guitare, fan, volontaire et créatif, à qui je demande : « Tu ne connais pas un bon petit batteur par hasard ? » Il me répond : « Non, je ne connais que des grands batteurs : Charlie Watts, Topper Headon et Stewart Copeland... » Là, je me souviens qu'un pote, Papy, m'avait dit avoir croisé Topper Headon, génial batteur de rock, qui avait fait sonner les Clash comme un grand groupe. J'appelle Papy, qui me dégotte le numéro de son manager à Londres, Henri Padovani, le premier guitariste de Police. J'appelle Henri, qui me connaissait de nom, et me dit qu'il va en parler à Topper. Le lendemain, il me rappelle : Topper est ravi, il va venir me voir à Paris et a tout arrêté ! Je lui réponds que je le rappelle à notre retour d'URSS, où on partait faire une petite tournée.

En rentrant de cette tournée pour le moins folklo, je consulte mon répondeur : il y a une dizaine de messages de Topper : « Hey Louis, I'm in Paris, in a hôtel gare de Lyon, call me quickly please ! » J'appelle, et, une

heure après, on voit débarquer le génie de la batterie, mais dans un piteux état. Il nous explique qu'il a dilapidé les millions gagnés avec les Clash en dope et en voitures de luxe explosées dans des accidents. Ça sent la galère, je lui explique que j'ai décroché de l'héroïne depuis longtemps et que je ne veux plus en entendre parler.

Il me dit qu'il n'y touchera plus jamais, que je peux être tranquille, et je lui réponds qu'en échange, on va s'occuper de le remettre sur pied. Ce fut un moment assez épique : Corine lui trouvait des médecins pour l'aider à décrocher, et je lui trouvais Lionel, qui était devenu dentiste, pour s'occuper de sa dentition gravement détériorée.

Il vivait chez moi, au Pré-Saint-Gervais, et, quand il était en forme, on descendait à la cave faire de la musique avec lui, Nico et Corine, et c'était effectivement un putain de bon batteur !

Au bout de quelques semaines, il nous fait comprendre qu'il aimerait qu'on fasse venir sa copine anglaise, et que ça l'aiderait à supporter la décroche...

Il oscillait entre les douceurs envers nous – « J'ai du mal à croire que ce sont des petits rockeurs français qui m'ont sauvé la vie » – et des engueulades avec la copine anglaise – « Ils se prennent pour qui, ces frenchies, ils ont le meilleur batteur du monde et veulent lui imposer un régime strict !! ».

Dans la cave, on répétait les nouveaux morceaux du futur album *Rocks*, et on en composait même des nouveaux avec lui...

Bref, on a fait un bon concert, où, à la fin, il a fini par succomber à l'envie quand un fan lui a proposé une ligne d'héro. Je n'étais pas content du tout, pour lui, pour nous.

On a aussi fait une émission de télé live, dans une grande salle parisienne (le Zénith je crois, où Philippe Manœuvre m'avait proposé de faire l'intro de l'émission avec divers musiciens, dont Manu Katché). Topper a mal pris le fait qu'on ne lui demande pas de participer à ce moment, et pour me punir, s'est fait attendre le moment venu de nos trois chansons. Grosse panique. Il

s'est pointé derrière la batterie trois secondes avant le démarrage du premier morceau.

C'est à ce moment que je me suis dit qu'on ne pouvait pas continuer avec lui, et, en accord avec Corine et Nico, je décidai de le virer, tant pis, on n'aura pas ce monstre de la batterie avec nous.

Le fameux Papy était désolé pour nous, et nous a présenté un autre batteur, adorable cette fois, Hervé Vernhes...

Pardonnez-moi, mais au moment où j'écrivais ces lignes, dans lesquelles je parle de batterie, j'ai été interrompu par l'appel téléphonique d'un ami.

« Tu connais la nouvelle ?

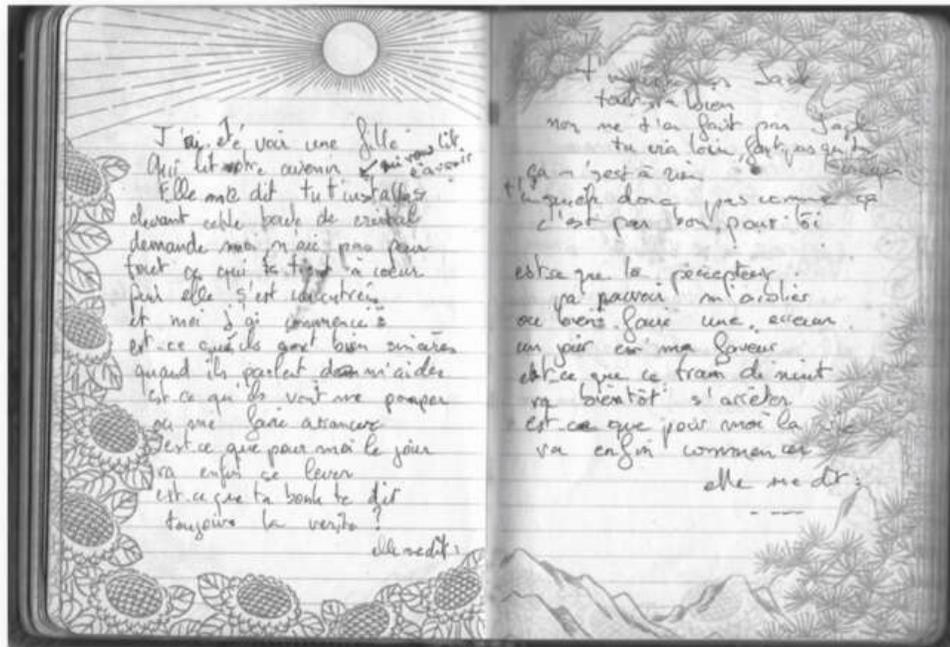
— Quelle nouvelle ?

— Charlie Watts vient de mourir.

— Un homme comme lui ne devrait jamais mourir. »

C'est fou. Au moment où je vous raconte ma passion pour Charlie Watts, j'apprends sa mort. Je m'aperçois qu'avec le temps qui passe, je dis de plus en plus « Putain, untel est mort. » À chaque fois, c'est un fragment de ma vie qui disparaît un peu, comme ces morceaux de banquises qui se détachent pour s'engloutir dans les eaux glacées de la mort. Putain, un Rolling Stone est mort ! Bien sûr, il y a eu Brian Jones, mais mourir à 27 ans noyé dans ta piscine après une overdose avait un côté rock'n'roll, romantique. À l'époque, on n'envisageait pas de mourir de vieillesse, on n'envisageait même pas la vieillesse, on se marrait quand Paul chantait « *When I'm 64* » en demandant à son amoureuse si elle l'aimerait encore quand il serait un papi sans cheveux retraité à l'île de Man. On riait quand Michel Delpech chantait « *Il paraît que Mick Jagger est mort dernièrement* ».

Ça ne me fait plus rire.



J'ai été voir une fille
Qui lit notre avenir qui s'avance
Elle me dit tut installés
devant cette barre de cristal
demande moi si ça va pas
tout ce qui te tient à cœur
peut elle s'être installée
et moi j'ai commencé à
est-ce que ils sont bien en air
quand ils parlent des mi-aidés
est-ce que ils vont me pomper
ou que j'ai avancé
est-ce que pour moi le jour
va enfin se lever
est-ce que ta bouche dit
toujours la vérité ?
elle me dit :

Je ne
tout va bien
non me s'en fait pas Jack
tu vas bien Jack pas qu'à
ça n'est à rien
à quel point donc pas comme ça
c'est pas bon pour toi
est-ce que la précepteur
peut passer un article
ou vers faire une erreur
un jour en ma faveur
est-ce que ce tram de nuit
va bientôt s'arrêter
est-ce que pour moi la nuit
va enfin commencer
elle me dit :

Paroles de « Jack » sur mon cahier d'écriture.

20

« Jack »

Le lendemain, j'écrivais la chanson « Jack », l'histoire d'un gars qui traverse une période sombre de sa vie et qui va consulter une voyante qui le rassure en lui disant :

*« T'inquiète pas Jack
Tout ira bien
Non ne t'en fais pas Jack
Tu iras loin
Faut pas craquer tu sais
Ça n'te sert à rien. »*

Jack, c'était moi et je n'avais pas besoin d'aller consulter une voyante pour me rassurer. Je croyais en moi. J'ai accepté tout ce qu'on nous proposait, les télévisions les plus confidentielles, les concerts dans les salles des fêtes de village, et à chaque fois, il y avait un peu plus de monde que lors du concert précédent. « Ces idées-là » et puis « Jack » cartonnaient en radio et

c'est avec une énergie nouvelle que j'ai composé les titres du deuxième album des Visiteurs.

21

Rocks

Pour produire cet album, la maison de disques me propose de travailler avec un producteur nommé Jim Gaines, en me disant qu'il a participé à des albums de Steve Miller, Stevie Ray Vaughan, Huey Lewis. Le gars a un CV long comme le bras, et j'accepte avec d'autant plus d'enthousiasme que nous partons enregistrer à Memphis.

Arrivés là-bas, nous sommes accueillis à l'aéroport par un petit gars, très sympa, un assistant envoyé par la maison de disques pour que tout se passe bien, et tandis qu'il nous conduit à notre hôtel dans une grosse berline, je fredonne la chanson des Stones « The Under Assistant West Coast Promotion Man ».

Le lendemain, l'under assistant vient nous chercher à l'hôtel pour nous emmener au studio. Il nous installe, vérifie que tout nous convient, nous propose du café, vraiment ce type est charmant. Après s'être assuré qu'on ne manque de rien, le voilà qui entre dans la régie et s'installe derrière la console en demandant à un jeune gars qui se trouvait là d'aller installer un micro devant la grosse caisse de la batterie. Et quand le jeune gars lui répond : « Ok Jim », j'ai un éblouissement. Celui que je prenais pour un sous-assistant est

en réalité Jim Gaines, le producteur de notre disque. Je me dis qu'il est bien sympa et disponible pour un producteur de son niveau, mais la simplicité est souvent la marque des plus grands. C'est donc dans une ambiance détendue que nous commençons à travailler mais après quelques jours, je m'aperçois que le résultat est moyen, très moyen. Jim Gaines est lui aussi très moyen, et lorsqu'il me fait écouter le son de batterie dont il est satisfait alors que c'est une bouillie pour chats, le soir même, après la séance, je fonce chez un disquaire de Memphis et je cherche le nom de Jim Gaines au dos des pochettes de Steve Miller, de Huey Lewis et de Stevie Ray Vaughan. Effectivement, je le trouve, ce nom, mais à côté, il est écrit : « Executive Producer », c'est-à-dire le gars envoyé par la maison de disques pour que tout se passe bien en studio sur le plan logistique, mais qui n'intervient jamais sur le son ou les arrangements. Autrement dit, Jim Gaines, c'est le gars qui roule les joints de Steevy Ray Vaughan et va chercher les cafés de Steve Miller, mais qui ne sait pas prendre un son de batterie correct.

Je décide d'arrêter cette mascarade et nous rentrons à Paris, où je mixe moi-même les bandes avec un ami. Nous essayons de sauver ce qui peut l'être et l'album sort comme ça. Si ce séjour à Memphis fut désastreux sur le plan artistique, j'en garde une collection de beaux souvenirs : le gospel dans une église, les boîtes de blues avec, chaque soir, des types inconnus au talent incroyable, Graceland évidemment, la propriété kitchissime d'Elvis, où j'ai découvert l'univers kitch du King, une déco mi-texane mi-renaissance espagnole avec les poutres au plafond recouvertes de peau de vache et des moquettes à longs poils, qui démontrent que tu peux être un génie du rock et avoir des goûts de chiottes en matière de décoration intérieure.

À la sortie du disque, le single « Tout le monde ment » fonctionne bien mais surtout, il est accompagné d'un clip réalisé par un garçon qui s'appelle Costa Kekemenis, dont j'avais aimé le travail sur le clip de « Jack ». De tous les clips que j'ai tournés, ceux de « Jack » et de « Tout le monde ment » dans lequel joue le regretté Artus de Penguern, sont mes préférés.

Dans cet album, le personnel des Visiteurs avait changé. J'avais besoin d'une deuxième guitare dans le groupe : j'avais essayé de jouer avec Loy au piano, mais dans l'idée que j'avais du « son » du groupe, il manquait une deuxième guitare rythmique pour jouer les riffs pendant mes solos. Nicolas Bravin amenait une couleur plus rock au groupe.

Une dernière chose sur cet album. Il y figure la chanson « Pas tous heureux » que j'ai écrite en pensant à Carla. Ami lecteur, si tu me lis jusqu'au chapitre dans lequel je raconte mon histoire avec Carla et le malaise que j'éprouvais dans son univers de milliardaires « pas tous heureux », tu comprendras mieux le sens de cette chanson.

La fin d'un couple et la naissance d'un trio

Après presque trois ans de Visiteurs, je ressens une étrange sensation dans ma relation artistique avec Corine. Comme si elle me retenait par un élastique fixé dans mon dos. Je n'osais pas lui dire « J'ai envie de changer », de peur qu'elle me réponde « Non, ne change pas, tu connais tes points forts, ne lâche pas la proie pour l'ombre. »

C'est un phénomène courant dans les couples. On se connaît tellement qu'on a tendance à ne pas oser des choses nouvelles de peur de s'entendre dire « Ah bon, tu es sûr de toi ? » Ben non, évidemment, on n'est pas sûr, mais on a envie d'explorer une voie nouvelle qui nous fait peur, alors si la personne qui partage notre vie et qui nous connaît très bien nous conforte dans la peur, c'est foutu, on ne changera jamais.

Et si l'on veut changer, la rupture devient inévitable.

La rupture définitive avec Corine a eu lieu quand je suis rentré de Memphis avec mes bandes sous le bras, et que je suis allé finir l'album à Bruxelles, au studio ICP. La veille de l'enregistrement de mes voix, elle m'a mis une telle pression que j'ai eu l'impression d'étouffer et que je me suis dit

qu'avec elle je ne trouverai plus jamais l'oxygène pour avancer. J'ai décidé ce jour-là que nos routes allaient se séparer pour toujours.

Elle était tombée amoureuse du chauffeur du bus de la tournée en URSS, que je raconte par ailleurs, et est tombée enceinte à ce moment-là. Elle s'est donc trouvée dans l'incapacité de continuer l'aventure sur scène et j'ai profité de son état pour essayer une nouvelle version du groupe. Nicolas Bravin est passé de la guitare à la basse et j'ai gardé Hervé Vernhes à la batterie, créant ainsi mon premier « power trio ». J'ai alors compris pourquoi Jimi Hendrix n'était pas gêné par le côté minimaliste du Jimi Hendrix Experience, pourquoi les plus grands solistes, Page, Pete Townsend, jouaient sans guitariste rythmique, car ça laisse au soliste une place infinie pour improviser.

Bien sûr, c'est beaucoup plus de travail, car je dois passer du statut de soliste à celui d'accompagnateur quand je chante, et ça m'oblige à enrichir mon jeu de guitare avec un jeu de rythmique en même temps que je joue un solo. Mais c'est la première fois de ma vie que je me sens libre, que je ne dois pas faire attention à ce que les deux guitares du groupe ne se « marchent pas sur les pieds ». J'ai de l'espace pour jouer, et surtout dans les grandes salles, ça me donne un son beaucoup plus pur car les fréquences de deux guitares ne se mélangent pas. Comme disent les Anglais, « less is more ». Moins tu en as, plus tu en donnes. Je me sentais libéré, j'avais le sentiment de pouvoir me mesurer à qui je voulais.

À cette époque, en juillet 1998, nous avons joué au festival de Roskilde au Danemark. Il s'agit du plus grand festival de l'Europe du Nord et il attire chaque année des centaines de milliers de spectateurs. Il a notamment reçu Dylan, les Stones, les Who et Mc Cartney, et l'année où nous avons joué, Léonard Cohen était tête d'affiche. Comme dans tous ces grands festivals, comme aux Francofolies à La Rochelle, plusieurs concerts se déroulent en même temps : les stars jouent sur la grande scène, les autres sous des chapiteaux annexes. Comme nous étions un petit groupe français perdu au

milieu de stars anglo-saxonnes, les organisateurs nous ont fait jouer sur l'une des petites scènes. C'était justifié au début du concert puisqu'une centaine de personnes était devant nous, mais au fur et à mesure que nous jouions, nous avons vu le public désertier les autres chapiteaux pour venir nous voir et à la fin du concert, que nous terminions par une reprise de « Purple Rain » de Prince, c'est une foule qui nous fit un triomphe. Ça va vous sembler paradoxal, car il y eut Téléphone et Les Visiteurs avant, mais c'est ce jour-là que j'ai commencé à prendre confiance en moi.

Il n'y a pas que les histoires d'amour qui finissent mal... en général

Malgré tout, je commençais à me lasser des Visiteurs. En 1991, j'ai décidé de repartir de zéro. J'avais donné à Virgin les deux albums que je leur devais et j'étais libre. Une vie nouvelle s'ouvrait à moi. C'était à la fois stressant et vertigineux. Je me suis mis à faire des maquettes en solo, à chercher un auteur pour écrire les textes. J'hébergeais un couple d'amis et Gérard Duguet-Grasser, un champion de backgammon qui voulait à tout prix écrire mes textes alors qu'il n'avait jamais fait ça de sa vie. Il s'est mis au travail, il a acheté des livres de métrique, de poésie, mais il manquait terriblement de technique ; il avait de bonnes idées mais ne parvenait jamais à terminer une chanson. Ça n'avancait pas. Un jour, dans un avion, je sympathise avec un garçon qui me raconte qu'il était manager de Gainsbourg. Et comme il voit que ça m'impressionne, il enchaîne en disant : « Ah et puis j'ai été manager de Jimi Hendrix également. » Là, j'ai eu davantage de mal à le croire mais le gars était intéressant. Je me trouvais dans une de ces périodes floues, comme à la fin de la période Higelin, quand je vivais avec Boissezon.

Et puis je croise Fred Chichin dans un magasin de musique. J'ai du respect pour son travail, on sympathise très vite et il me dit : « On revient d'Essaouira et là-bas, on nous a beaucoup parlé de toi et ça nous a donné une idée avec Catherine. On doit retourner au Maroc pour enregistrer prochain album avec Tony Visconti. Et si tu venais avec nous pour faire les guitares ? »

J'ai dit oui, parce qu'Essaouira, j'ai dit oui parce que les Rita, mais j'ai surtout dit oui en entendant le nom de Tony Visconti. Je rêvais de rencontrer le producteur mythique de David Bowie, cet homme dont tout le monde de la musique s'accordait à dire que c'était l'un des plus grands producteurs au monde.

Quelques jours plus tard, Fred me rappelle. Il a tout organisé. Ils ont loué une maison pour leur ingé son, la nounou, les enfants, notre manager, et on va enregistrer les pistes. Et c'est Tony Visconti qui va faire le mixage.

Je rejoins les Rita à Essaouira et nous sommes à notre tour rejoints en camion par mon roadie, P'tit Lo, qui amène mon matériel, les guitares, les amplis, une sono et des bons vieux micros.

Ça commençait plutôt bien. Les Rita me laissent choisir ma chambre : une grande pièce où je vais pouvoir dormir mais aussi installer mon magnéto, mes enceintes pour travailler. On vit ensemble dans la grande maison, tout se passe bien, et au bout de quelques jours, Catherine vient me voir et me dit : « On s'entend bien et Fred aimerait en profiter pour réaliser ton prochain album. » L'idée me plaît et je transfère mes maquettes sur le gros magnétophone de Fred. Il commence à travailler sur le premier titre et je commence à avoir des doutes quand je vois qu'il passe beaucoup de temps sur le son du pied de grosse caisse, alors que ce n'était qu'une maquette. Le soir, au dîner, Catherine me demande :

« T'as une maison de disques ? »

— Non, je suis libre, j'ai donné à Virgin les deux albums que je leur devais...

— Si tu veux, Fred peut s’occuper de toi, il te prendrait 5 000 balles par morceaux pour réaliser l’album. »

Je ne savais comment lui dire que je n’avais pas besoin de Fred, que j’avais mes maquettes sur lesquelles je devais d’abord écrire les textes puis trouver la maison de disques qui me proposerait un producteur. Et puis, comme j’avais vu Fred passer deux jours sur le son du pied de grosse caisse, je n’étais pas conquis par l’idée... Mais je sens que de ma réponse dépend l’avenir de ce séjour et de ma collaboration à l’album des Rita.

Je me racle la gorge et je finis par bafouiller un truc du genre « C’est super sympa les Rita, mais c’est un peu prématuré... Je n’ai pas encore de maison de disques, je n’ai même pas les textes de mes chansons et les maquettes me suffisent pour l’instant. »



Avec Olivier Lorsac, qui écrira avec moi *Elle et Louis*.

Immédiatement, j’ai senti qu’on allait rentrer dans une relation à la con et que ces problèmes de fric et de business allaient pourrir l’ambiance. Fred enchaîne : « Alors, pour l’organisation de la maison, je propose qu’on partage

les frais, les repas, les courses, un jour c'est toi qui fais les courses, un jour c'est nous. » Ils étaient NEUF ! et j'étais seul.

Je suis miné, je n'ose rien dire, tous les deux jours je fais les courses pour neuf. Et quand deux jours plus tard, mon copain Olivier Lorsac débarque, il me trouve une « sale gueule. » Je lui raconte ma déception et ma difficulté à dire à Fred que je refuse sa proposition de réaliser mon album. Olivier me donne juste l'énergie qu'il faut : « Tu leur annonces ce soir que tu te casses, tu rembarques ton matériel et tu viens à l'hôtel. Si tu veux, on bosse ensemble. »

Je savais que ça allait tanguer, mais le soir même, je prends mon courage à deux mains et je dis à Fred : « Je ne veux pas que tu réalises mon album. » Ça n'a pas tangué, ça a été pire. À partir de ce moment-là, ils ne m'ont plus adressé la parole. On se croisait dans la maison sans un mot, on se croisait dans Essaouira, ils ne me regardaient même pas, ils m'ignoraient totalement. Au point que je me suis dit : « Ils ne sont quand même pas comme ça parce que j'ai refusé que Fred réalise mon album, j'ai dû faire une connerie sans m'en rendre compte, quelque chose de grave. »

Visconti devait arriver quelques jours plus tard, j'avais envie de le rencontrer mais je me suis rendu compte que je ne tiendrais pas comme ça un jour de plus, je devenais fou.

Je préviens Catherine que je vais partir. Elle me dit : « C'est un malentendu, ça va passer, reste au moins ce soir, on a prévu une grande fête, tu pourrais faire le bœuf avec Fred », etc. Mais je n'en pouvais plus, je n'avais qu'une envie : partir au plus tôt. Je téléphone à P'tit Lo et lui demande de se dépêcher de revenir avec le camion reprendre mon matériel.

La fête a lieu. Mais au lieu de faire le bœuf avec Fred, je range mes affaires. Catherine vient me voir dans ma chambre pour me convaincre de rester. Au début elle me parle d'une voix douce, mais devant mon refus, elle change peu à peu de ton et ça se termine par des éclats de voix et un claquement de porte qui me laisse KO debout dans la chambre et d'autant

plus malheureux du mélodrame qui se joue que je me faisais une joie de cette collaboration avec les Rita, pour lesquels j'ai de l'admiration...

Puis, c'est Fred qui vient me voir et qui sur un ton plus ferme me demande de rester. Là, ça devient sordide.

« Au moins, laisse-nous tes micros, on en a besoin et on les a installés.

— Mais Fred, j'ai besoin de ces putains de micros pour réaliser mon album !

— Un album que tu vas réaliser sans nous donc...

— Mais Fred... mais regarde la gueule que j'ai, tu le vois pas, le malaise ? »

Non, il ne voit pas le malaise. S'il le voyait, il ne se mettrait pas à m'insulter copieusement, à me blesser, avec les mots qui font bien mal.

Je vous laisse imaginer l'ambiance au moment où on a chargé mon matos dans le camion avec P'tit lo. Je comprends que Fred est malheureux, que je l'ai déçu, que ce n'est pas juste une histoire de thunes, c'est une rupture amoureuse.

Je n'ai jamais eu l'occasion de dire à Fred Chichin à quel point j'étais malheureux de l'avoir rendu malheureux.

Je décide de rester à Essaouira. J'aime cette ville, et j'y suis allé souvent. Au début, quand les Marocains me reconnaissaient dans la rue, ils criaient : « Téléphone ! » Je protestais en riant : « Non, non, pas Téléphone, Bertignac ». Mais à partir de ce jour, les mêmes qui m'avaient vu avec Catherine et Fred criaient à mon passage : « Rita Mitsouko ! », et là, je disais : « Non, non pas Rita Mitsouko... Téléphone ! »

J'avais donc raté Visconti. Je vais habiter à l'hôtel Villa Maroc avec mon pote, qui me dit : « Si tu veux, je peux t'écrire tes textes. » On a commencé à travailler et il a écrit la majorité des textes.

Elle et Louis

Je rentre à Paris, je peaufine mes maquettes avec les textes écrits à Essaouira et je me sens prêt à entrer en studio. Je demande à ma future maison de disques que l'album soit produit par Tony Visconti. Ils sont d'accord, et me voilà parti à New York où je rencontre Visconti. Je lui fais écouter mes maquettes et le courant passe instantanément entre nous. Il accepte de produire l'album.

Quelques semaines plus tard, je me retrouve à nouveau à New York pour réaliser l'album avec Tony. C'était un producteur magnifique. Le meilleur de tous ceux que j'ai croisés dans ma vie. Il est là, c'est le parrain, le type dont je rêvais. Il me trouve le batteur qu'il faut, en l'occurrence Manu Katché, le bassiste qu'il faut, lui-même jouait la plupart des basses et guettait le moindre signe de fébrilité chez moi qui aurait pu être néfaste au projet, n'hésitant pas à me masser pour me détendre avant une prise. Il m'avait trouvé une coach pour le chant qui était là à chaque prise de voix. J'ai beaucoup appris avec lui, c'est mon maître, et c'est en pensant à lui que j'ai réalisé l'album de Carla Bruni plus tard.

Vanessa Paradis fait les chœurs sur cet album.

J'ai découvert Vanessa Paradis, comme tout le monde, avec la chanson du génial Roda Gil, qui a eu l'intelligence de faire chanter à une gamine un portrait de chauffeur de taxi désabusé et nostalgique. Le paradoxe entre l'innocence de la jeune fille et les illusions perdues d'un homme était fascinant. Comme était fascinante cette façon de danser de Vanessa dans le clip qui accompagnait la chanson, avec à la fois, un côté enfantin et appliqué mais aussi une manière de bouger lascive comme dansent les femmes qui savent tout de la vie.

Comme beaucoup d'hommes, j'avais craqué sur sa frimousse. C'était davantage une émotion qu'un désir, mais sans la moindre équivoque, au point que je me souviens avoir rencontré ses parents et leur avoir dit : « Quand elle sera grande, je la demanderai en mariage. » J'étais comme une sorte d'ami de la famille.

Vanessa vint donc faire les chœurs sur trois chansons de l'album *Elle et Louis*. Et là, j'ai compris que c'était une vraie artiste, pas la frimousse d'un seul tube. J'ai adoré sa participation. Elle était concentrée, professionnelle et bien sûr, talentueuse. Elle écoutait les idées que je lui proposais et elle les réalisait de façon impeccable, la première prise était toujours la bonne. Ce qui m'a frappé lors de ces enregistrements, c'est sa simplicité, son humilité, qui contrastaient avec la grâce qui émanait d'elle et à laquelle tout le monde était sensible, même les techniciens américains du studio qui ne la connaissaient pas.

Ce jour-là, j'ai compris ce que signifiait être une star.



Avec Tony Visconti, Flo et Eddy (Mothers).



Avec Vanessa Paradis pendant l'enregistrement de *Elle et Louis*.

Cet album a donc été enregistré en partie à New York mais les toutes premières séances ont eu lieu à Paris, plus précisément au studio Guillaume Tell à Suresnes, pour enregistrer les pistes de batterie jouées par Manu

Katché. Ce dernier connaissait les morceaux car il avait écouté les maquettes, mais au début de chaque séance, Tony prenait la basse, moi la guitare et on jouait le morceau encore et encore jusqu'au moment où le producteur jugeait que Manu Katché était à bonne température, et à ce moment-là, il l'enregistrait.

Puis nous sommes partis à New York. Un merveilleux souvenir humain et artistique. Les musiciens étaient fantastiques, et chaque proposition de Tony Visconti était juste et pertinente. Par exemple, je lui explique que sur le titre « Oubliez-moi », j'ai cherché à retrouver la couleur du groupe T-Rex, dont Tony avait été le producteur avant Bowie, il me dit : « Oui, j'avais remarqué, mais il faut aller plus loin encore dans le clin d'œil à Marc Bolan, un peu comme un hommage », et pour se rapprocher de la couleur musicale du groupe, il fait venir sur ce morceau les célèbres choristes de Franck Zappa, Flo et Eddie, qui faisaient les chœurs sur le tube de T. Rex « Get it on ». Comme tous les grands, les gars sont adorables et font également les chœurs sur d'autres titres. Ils étaient aussi très drôles : après une prise, alors qu'ils venaient nous rejoindre en régie pour écouter leur travail, on a décidé de faire une pause. Ces gars-là étaient des amours mais ils étaient très drôles et à un moment, pendant qu'on buvait ce mauvais café américain, je ne sais plus quelle connerie ils ont balancée mais je me souviens du fou rire qui a envahi le studio.

Un mot sur la chanson « La Fille d'Essaouira ». J'enregistre la guitare sèche, le morceau devait durer deux à trois minutes. Mais à la fin de la première prise, je continue à jouer pour m'amuser, je fais des petits solos, des appoggiatures, des conneries, pendant les huit minutes que durait la piste de batterie sur la maquette pour me chauffer les doigts pour la prise suivante. La chanson est structurée pendant trois minutes trente à peu près, avec les arrangements, les chœurs de Vanessa, etc., mais après ça, sur la bande, il n'y a que la batterie et mes délires à la guitare.

Tony avait laissé tourner le magnéto et il vient me voir dans la cabine :

« C'est super, on va garder tout ça tout ça pour l'album.

— Mais Tony, ça dure neuf minutes !

— Ne t'inquiète pas, je vais t'organiser quelque chose de bien. »

Et le lendemain, Tony débarque au studio, tout joyeux en me disant :
« J'ai travaillé toute la nuit mais voilà le résultat ! » et il me montre une partition de plusieurs pages.

« Regarde Louis, je pense que ça va te plaire.

— Mais Tony, je ne sais pas lire la musique !

— Eh bien, c'est un arrangement de grand orchestre que j'ai écrit sur ton impro de guitare sèche. »

Le lendemain il fait venir un orchestre de chambre, deux premiers violons, deux seconds violons, deux altistes, deux violoncellistes et un contrebassiste, plus un chef d'orchestre qui les dirige. De voir ces neuf personnes enregistrer, et entendre les réponses de violons ou de violoncelles à mes impros de guitare sèche restera l'une des plus belles émotions musicales de ma vie.

Cet album, dont j'aime les musiques et qui s'est construit comme un rêve, n'a pas marché, alors que d'autres, dont je doutais de la qualité des chansons et dont l'enregistrement s'était déroulé dans la tension et les problèmes, ont connu des succès énormes. C'est un des paradoxes de ce métier.

Les critiques attribuent l'échec de cet album aux textes. Je sais que c'est assez inégal, mais rien que pour l'idée de « Vas-y guitare », je ne regrette pas la collaboration avec Olivier Lorsac, l'auteur des textes. Et puis, surtout, je ne veux pas me réfugier derrière cette excuse, d'autant que c'est plus facile de dire au compositeur d'un album qui ne marche pas que c'est à cause de l'auteur.

J'ai senti une réticence des médias à l'égard d'Olivier Lorsac, qui avait été à l'origine de « La Lambada », et qui pour cette raison n'avait aucune légitimité à leurs yeux pour écrire les textes d'un album rock.

Surtout, il avait une mauvaise image dans le milieu des médias et du showbiz en raison d'un procès pour plagiat concernant « La Lambada » que lui a intenté et gagné EMI, à l'issue duquel il fut condamné à payer plusieurs millions de francs aux auteurs boliviens de la musique.

J'ai trouvé cette punition médiatique sur mon album d'autant plus injuste que je n'y étais évidemment pour rien et qu'Olivier était mon ami.

Bertignac '96

Après les critiques sur les paroles des chansons d'*Elle et Louis*, j'avais envie de bons textes. Mon ami François Ravard me met en contact avec Étienne Roda-Gil. La première rencontre a lieu à son QG, la Closerie des Lilas. Je lui remets mes maquettes et quelques jours plus tard, nous nous rencontrons à nouveau, mais chez moi cette fois-ci, car il veut voir où je vis, comment je vis, avec qui je vis. L'homme me plaît. On passe du temps ensemble, on apprend à se connaître et il finit par me dire : « Écoute, je vais simplement traduire ce qui m'inspire dans le "yaourt" de tes maquettes. » J'ai trouvé ça d'une immense modestie. J'attendais ses premiers textes comme le messie. Il m'avait dit « Je viendrai mardi t'apporter le texte de tel morceau » et il est arrivé. On a parlé de choses et d'autres avant qu'il finisse par sortir le texte comme un parchemin, manuscrit évidemment. Je commence à lire, je ne comprends pas du premier coup, je suis même un peu déstabilisé, mais la force de ses mots finit par tout emporter. Il arrivait à prendre un son dans ma maquette qui devenait un support poétique pour t'emmener dans son trip. Ce type-là me donnait l'impression d'être toujours en voyage poétique. On est devenus très amis.

Nous partons à New York avec Chris Kimsey, qui était l'ingénieur du son des Stones, pour réaliser l'album 96 dans le studio Electric Lady Land que j'ai déjà longuement évoqué. Pendant l'enregistrement de l'album, ambiance cocooning, il y avait juste Chris Kimsey, Ravard et Roda. Les musiciens, comme Chuck Leavell ou Hutch Utchinson, passaient puis repartaient à la fin de leurs séances. Le soir, nous faisons un break et allions dîner tous les quatre, avant de nous remettre au travail dans la nuit. Les trois autres buvaient, et après, en rentrant au studio, la magie retombait : alors que l'on avait commencé la journée en travaillant sérieusement et avec enthousiasme, après le dîner, il s'installait une ambiance molle et poisseuse, au point que dans les derniers jours, comme je n'avais pas envie de jouer les pères fouettard, j'ai lâché l'affaire et je me suis lâché aussi sur l'alcool et le reste. Mais au final, 96 est un bon album, sorti chez Sony.

En rentrant à Paris, le patron de Sony m'offre une PlayStation. Évidemment. Et là, en attendant la sortie de l'album, et pour redevenir clean après les excès alcoolisés et cocaïnés new-yorkais, je m'enferme chez moi et je joue. Je joue. Je joue à la PlayStation quatorze heures par jour et peu à peu ça devient une addiction, au point que c'est plus fort que mon envie de jouer de la guitare, si bien que j'ai des tendinites aux deux pouces, et que je n'ai pas pu faire la tournée prévue par la maison de disques pour promouvoir l'album. J'ai donc réalisé des petits clips sur les chansons pour pouvoir quand même faire la promo de cet album dans les Fnac de France. Ce disque reçut comme on dit un « succès critique », mais il manquait un single et il connut un succès public limité. Malgré tout, je l'aimais beaucoup et j'ai adoré le faire, et puis, Roda...

En 1998, j'ai décidé, avec l'accord de la maison de disques, de préparer un album live. À cette époque, je me passionnais pour les ordinateurs et j'ai décidé d'utiliser ce temps libre pour faire un CD-Rom avec cet album, c'est-à-dire qu'en plus des chansons audio qu'on pouvait écouter comme sur un disque normal et du texte des chansons qui s'affichait à la demande, il y avait

des puzzles, des jeux de tir, des images détournées et des clips. J'ai réalisé un clip pour chacune des chansons, avec des bonus cachés. Je me suis amusé comme un enfant à faire ça ! Jugez vous-même. Le bonus caché sur « Ces idées-là » était le suivant : si celui qui lisait le CD-Rom tapait très vite cinquante fois sur le titre, un rideau de scène apparaissait sur l'écran et s'ouvrait comme au début d'un concert sur... ma bite, plongée dans un verre de grenadine, et qui le vidait en totalité. Le jour où la maison de disques s'est aperçue de cet enfantillage, elle m'a collé un informaticien sur le dos, chargé de vérifier que je ne concevais pas de nouvelles conneries.

Corine. L'album

Corine écrivait des chansons depuis longtemps. Au début des années 2000, nous avions le même manager, qui était amoureux du « personnage » de Corine, et l'encourageait à sortir un album et pour qui il était évident que je devais le produire. Honnêtement, je n'étais pas très chaud. Pour des raisons artistiques d'abord, car je n'aimais pas sa voix et je ne voyais pas l'intérêt d'un tel projet, et puis sur le plan humain, je savais que l'ambiance serait inévitablement tendue, car il y a des choses dans sa personnalité que j'ai du mal à supporter. Mais finalement, j'accepte. Tout se passe bien tant qu'il s'agit de composer les musiques et de faire les maquettes, mais dès les premières prises de son de sa voix, je me rends compte que je n'aime toujours pas son timbre de voix et que le résultat risque d'être catastrophique. J'essaie de lui dire le plus délicatement possible, mais elle se met à pleurer. Ambiance. Et puis, il y avait toutes ces choses qui remontaient du passé, des rancœurs, des amertumes, et l'enregistrement de ce disque s'est fait dans une sorte de mélasse mélancolique.

Un soir, pendant l'enregistrement de cet album, je vais chez Patrick Bouchitey, fou de musique et qui régulièrement organise des bœufs chez lui.

Je joue avec un type surprenant, qui pendant toute la soirée ne joue qu'une seule note à la fois sur son clavier, mais il suit les tonalités des impros et cette note les embellit de façon étonnante. On sympathise, il s'appelle Marc Berthoumieux et il est organiste, accordéoniste, mais également réalisateur. Je lui propose de m'aider dans la réalisation de l'album de Corine, et notamment dans l'enregistrement sa voix. Il accepte, la rencontre, la trouve adorable, et enregistre les voix à ma place. Nous mixons ensuite l'album tous les deux.

L'accueil de cet album fut confidentiel. Ce qui n'était pas vraiment une surprise.

Carla. L'album

Un soir de 2002, Carla Bruni, qui vivait alors avec Raphaël Enthoven, m'invite à dîner avec la mère de mes filles.

Carla... Lorsque je l'ai rencontrée, je venais de quitter mon appartement du 17^e arrondissement. Je l'aimais bien, cet atelier d'artiste de la rue Médéric avec sa grande baie vitrée, mais c'était une location et tout le monde me conseillait d'acheter une maison. À force d'entendre les gens me dire des mots comme « investir », « la pierre, un placement sûr », enfin tous ces trucs qui m'ont toujours saoulé, j'ai fini par acheter une maison au Pré-Saint-Gervais en 1985, que j'ai gardée trente ans.

On y accédait par une petite ruelle avec des escaliers. Un jour, en rentrant, je vois deux filles qui m'attendaient, assises sur les marches, je leur fais un petit sourire sans m'arrêter et cinq minutes plus tard, elles sonnaient à la porte.

Une blonde et une brune joyeusement sympas. Pendant qu'elles m'expliquent avec enthousiasme qu'elles sont fans, je flashe aussitôt sur l'une des deux, la blonde, et leur propose d'entrer prendre un café. La blonde se prénomme Carla et dire que je suis sous le charme est loin de la vérité. Je

suis comme envoûté, chacun de ses gestes possède la grâce et je lui parle en pilotage automatique. Elle m'explique qu'elle tenait beaucoup à me rencontrer, qu'on lui avait donné l'adresse de la rue Médéric, que le concierge lui avait dit que je n'habitais plus là, qu'elle a déployé des trésors de séduction pour lui faire cracher ma nouvelle adresse. Sous prétexte de lui faire visiter la maison, je me retrouve à l'étage seul avec elle dans ma chambre, et comme disaient les jeunes à l'époque, « nous sortons ensemble ». Elle n'était pas encore la star de la mode qu'elle est devenue.

On est vaguement sortis ensemble pendant deux ans, mais c'était une relation bizarre, pas vraiment sérieuse. On se donnait des rendez-vous auxquels on arrivait en retard, ou on n'arrivait pas. Un soir où elle devait me rejoindre dans une boîte, elle ne vient pas et je sors avec Caroline, la fille du vestiaire. Carla arrive, deux heures plus tard, évidemment pas contente, et l'histoire s'est arrêtée comme ça...

Quelque temps après, dans une boîte encore, je rencontre une autre Caroline, une jolie brunette, élégante et intelligente, amatrice d'art, on tombe réciproquement amoureux et elle vient habiter au Pré-Saint-Gervais. Clean, presque trop parce que jamais un oinj, épouse parfaite. J'avais du mal avec sa mère, un peu trop intrusive et snob à mon goût, mais avec elle, je me sentais bien dans cette grande maison ensoleillée avec des grandes baies vitrées. Caroline avait des amies peintres qui voulaient exposer mais ne trouvaient pas de galeries et la maison avec ses grands volumes se prêtait à ça. Je lui ai proposé d'organiser des expos à la maison. J'ai appelé tous les gens de mon carnet d'adresses pour les inviter au vernissage et la première expo s'est tellement bien passée que des amateurs d'art et des collectionneurs sont venus aux expos suivantes sans qu'on ait besoin de les inviter. J'avais eu l'idée de vendre tous les tableaux qui n'avaient pas trouvé preneur aux enchères à la fin de l'expo et ça mettait une ambiance très festive. D'ailleurs, quand nous nous sommes séparés, Caroline et l'ami qui était venu aménager une partie de la maison en galerie se sont associés pour créer des lieux

artistiques éphémères. C'est dans l'un d'entre eux que nous avons donné le premier concert des Insus.

Je me sentais bien. À la réflexion, je ne devais pas me sentir si bien que ça puisqu'il a suffi que mon pote Serge des Visiteurs me dise : « Tiens, j'ai revu Carla, elle est revenue des States, elle est canon, elle s'est fait refaire le nez » pour que je laisse tomber Caroline et que l'histoire reprenne avec Carla.

Carla, le retour

Nous nous installons ensemble au Pré-Saint-Gervais. On était bien, j'avais acheté une moto et on partait en balade. D'accord, ça a un côté *Easy Rider* au Pré-Saint-Gervais, mais je garde encore le souvenir délicieux de ces balades à moto, de ses bras qui enlaçaient ma taille, de son corps appuyé sur mon dos et de sa tête dans mon cou.

Elle se sentait bien au Pré-Saint-Gervais et elle faisait des efforts pour jouer le rôle de maîtresse de maison, auquel elle n'était pas habituée. Sa famille, l'une des plus célèbres de l'industrie italienne, a fait fortune dans les pneumatiques et bâti un tel empire industriel et économique que, dans les années 70, elle dû déménager en France par crainte des enlèvements par les Brigades rouges, pour lesquelles elle symbolisait la richesse du patronat.

Carla a donc grandi dans un univers de milliardaires, entourée d'employés de maison et sans avoir conscience du coût des choses.

Je me souviens qu'au début notre histoire, j'avais invité Carla à me rejoindre à Mâcon, un jour où nous devions donner un concert avec les Visiteurs. J'avais noté les horaires d'arrivée des trains et lui avait donné rendez-vous devant la gare. Elle m'avait répondu « J'y serai » et effectivement, à l'heure où le train arrivait, je la vois descendre d'un taxi dont le chauffeur était tout sourire puisqu'il venait de faire une course de plus de trois heures.

Carla sentait ma gêne au milieu de son monde de grandes fortunes italiennes et faisait des efforts, mais parfois le naturel revenait au galop, comme ce jour où nous décidons de faire un voyage en Thaïlande. Je réserve un très bel hôtel, 4 étoiles je crois, mais comme ce n'était pas le plus grand palace de la région, il a fallu qu'on déménage.

Elle avait des problèmes de petite fille riche. Elle s'engueulait avec sa sœur sous prétexte que l'une avait emprunté à l'autre son tailleur Chanel. Si elle avait le moindre bouton sur la joue, elle se cachait dans la chambre et les gens qui venaient à la maison ne la voyaient pas de la soirée.

Il y avait un téléphone à chaque étage de la maison et un jour, alors que je veux passer un appel, je m'aperçois qu'elle est en ligne à l'étage et qu'elle parle avec son ex, que je connaissais et que j'aimais bien. Ce coup de fil n'avait rien d'ambigu, elle parlait de ses projets professionnels, mais au moment où je m'apprêtais à raccrocher le combiné, je l'entends dire « l'autre du moment »... Je comprends qu'elle parle de moi, l'autre du moment, c'était moi. Je tombe de haut parce qu'elle parlait de m'épouser et d'avoir des enfants. À partir de ce jour, je n'ai plus cru à notre histoire. J'étais désagréable avec elle, je lui disais sans arrêt qu'il fallait qu'on se sépare, que « l'autre du moment avait envie d'être l'autre du passé », et à chaque fois, elle pleurait, et je devenais odieux avec elle, et même très con, jusqu'au jour où elle m'a annoncé froidement : « C'est fini. Je pars. » J'étais en panique, je ne voulais pas qu'elle me quitte et c'est moi qui, à mon tour, l'ai suppliée, mais sa décision était prise et elle n'a pas eu l'ombre d'une hésitation. Une rupture clinique. Un taxi est arrivé et elle est partie. Fin de l'histoire.

Et puis elle est partie travailler à New York, ce qui facilitait les choses. On est malgré tout restés en bons termes, elle m'appelait de temps en temps pour me raconter ses aventures new-yorkaises, particulièrement lorsqu'elle fut la compagne d'Eric Clapton, car elle savait l'amour que je portais au musicien et à l'homme.

Un jour, elle me dit : « Ce soir, avec Eric on est invité à une soirée où Mick Jagger sera présent et Eric fait un peu la tête parce qu'il sait que j'aime Jagger et il a peur que je le trompe. Mais je ne le tromperai pas. » Elle a tenu bon toute la soirée mais en partant, Jagger lui a glissé un papier sur lequel il avait noté son numéro de téléphone. Évidemment, le lendemain, elle appelait Jagger et sortait avec lui. Et quand elle m'a raconté ça, je l'ai engueulée... « Tu ne peux pas faire ça à Clapton, qui est un mec bien, pour aller avec Mick Jagger ! »

Je lui ai pardonné Mick Jagger en souvenir de toutes les fois où on a joué les Stones ensemble. Je prenais la guitare, elle connaissait les paroles de toutes leurs chansons par cœur et... elle chantait bien.

Nous sommes donc restés amis et nous voici avec ma compagne invités chez elle en ce jour de 2002. À la fin du repas, elle me dit : « Je voudrais te faire écouter quelque chose. » Elle me fait écouter ses maquettes. Je trouve les morceaux très bien écrits, je suis convaincu qu'ils ont un potentiel, mais il y a quelque chose qui me dérange vraiment, c'est la production. « Tu as des accords simples, c'est cette simplicité qui donne l'émotion à tes chansons, et on a l'impression qu'on a rajouté des accords sophistiqués, des plans de jazz, pour le plaisir de compliquer les arrangements. Comme si on se disait "c'est trop populaire, il faut que ce soit plus élitiste" ». Elle ressent le même malaise et me demande ce qu'elle doit faire. « Trouver un producteur de talent. Si tu veux, je te branche avec Tony Visconti. »

Et pour lui donner un exemple de ce qu'il faut faire, je lui propose de me donner un enregistrement voix plus accompagnement à la guitare sèche. Elle enregistre devant moi, me donne « Quelqu'un m'a dit » et une autre chanson qui s'intitule « Tout le monde ». Je rentre à la maison et je m'amuse avec ces deux titres toute la nuit. J'ajoute des guitares sèches, des touches de violon, et je lui apporte. Elle écoute et me dit : « C'est exactement ce que je rêvais d'entendre. Ne me donne pas le numéro de Tony Visconti, c'est toi qui vas réaliser cet album. » J'ai hésité parce que je sortais de l'expérience avec

Corine et je craignais de ne pas avoir la patience d'un bon producteur, mais elle insiste et comme je trouve les chansons très belles, je finis par accepter. Je la fais travailler, on fait des maquettes, elle les adore toutes sauf « Le plus beau du quartier » dont elle n'aime pas l'ambiance. Je fais une autre version de la chanson qui cette fois lui plaît. Un matin, je suis à la maison et j'écoute une fois de plus ces maquettes, quand la femme de ménage qui travaillait à côté vient me voir en disant : « Qu'est-ce que c'est beau ce que j'entends, c'est qui ? » À cet instant, j'ai su que Carla allait cartonner. Elle rencontre Patrick Zelnick de la maison de disques Naïve, qui me demande de réaliser l'album et me dit : « Je vais être honnête, on est au bord du dépôt de bilan, alors on ne peut pas te donner d'avance pour ce travail. » Je demande à réfléchir et j'en parle à Bertrand de Labbey qui était mon manager amical et officieux, qui négocie qu'il n'y ait pas d'avance mais un pourcentage de dingue sur les royalties. Il me dit qu'« à partir de 200 000 disques vendus, ce sera magnifique ».

Carla a vendu deux millions de disques.

Pour l'album suivant, Carla avait prévu de chanter en anglais. Elle me fait écouter ses titres voix guitare et je ne suis pas fan des chansons ni de l'accent anglais de Carla, bref, j'étais moins enthousiaste que lors de l'écoute des titres du premier album. Au point que je n'avais pas trop envie de réaliser celui-ci. Bertrand de Labbey me dit : « Tu as été royalement payé pour l'album de Carla, grâce à moi, et là, je viens de créer une société avec elle et c'est nous qui produisons le suivant. » Du coup, il devenait un adversaire. Je lui fais part de mes réticences sur les chansons, mais comme je ne veux pas passer pour un ingrat, j'accepte de travailler sur les maquettes avec Carla. Une fois qu'elles sont terminées, de Labbey vient me voir et me dit : « Je te propose 2 %. » Cet homme qui avait été mon ami sur l'album précédent devient un cynique homme d'affaires sur celui-ci puisque c'est lui qui le finance.

Je n'aime pas le projet sur le plan artistique, je n'aime pas le projet sur le plan financier, et je dis à Bertrand de Labbey que je renonce à m'y impliquer et que je lui fais cadeau du travail que j'ai fait, mais il se met en colère : « Mais on a prévu la sortie de l'album en novembre, s'il faut tout recommencer sans vous, cette date sera intenable, donc je vous colle un procès. J'ai des avocats très puissants qui vont vous coller au mur. » C'est un grand coup de froid, avec lui, évidemment, mais aussi avec Carla.

Longtemps

Quand Carla m'a proposé de réaliser son premier album, j'ai immédiatement aimé les chansons mais si je lui ai proposé de travailler avec Tony Visconti, c'est que de mon côté je préparais les musiques d'un nouvel album. Et si elle m'a convaincu en me promettant que si je réalisais son disque, elle écrirait les textes du mien. C'est donc elle qui a écrit les textes de *Longtemps*. Je décide de produire moi-même l'album et pendant sa réalisation, mon ami népalais Bijaya Vaïdya m'invite à un concert qu'il organise à Katmandou. J'y vais avec mes musiciens du moment et le concert se passe évidemment très bien. Bijaya et ses amis font la première partie et notre trio la deuxième.

J'avais amené les maquettes de l'album et je me dis que « Longtemps » est une chanson à laquelle un arrangement de musique népalaise conviendrait. Carla a écrit la plupart des textes, à l'exception d'un titre dont le texte est signé par Werber et Enthoven. Pendant qu'elle réalisait ce travail d'écriture sur mon album, moi je mixais le sien. Et puis elle est venue faire les voix. Je mettais un micro dans ma cuisine car elle avait une sonorité parfaite pour l'enregistrement des voix. Il suffisait d'arrêter le frigo le temps

des prises de son pour ne pas entendre le bruit du moteur. Évidemment, j'oubliais régulièrement de le rebrancher ensuite... Je savais qu'avec Carla les premières prises étaient toujours les meilleures mais qu'elle voulait recommencer pensant à chaque fois faire mieux, alors je la piègeais : « On fait un tour ou deux à vide pour que tu t'échauffes » et à la troisième prise je lui disais : « Applique-toi, c'est la bonne ! » et je savais que je n'aurais pas mieux que la première.



Avec Bijaya Vaïdya.



Sur scène...

Le mixage de cet album fut assez compliqué, il y avait beaucoup d'instruments et il fallait rendre les sons népalais homogènes avec le son rock. J'avais décidé de faire un DVD avec des clips pour tous les morceaux. Et en montant les clips du DVD, avec une « autre » oreille, je me rendais compte d'erreurs de mixage, et je retravaillais le titre audio. Le DVD comprenait des images tournées lors du concert de Carla, où elle m'avait convié à la rejoindre sur scène.

J'aime bien cet album avec ses couleurs exotiques, népalaises et marocaines.

À la sortie de cet album, la tournée qui suit est un succès, dont je fais un live.



Ma petite Lili à 4 ans.



Ma grande Lola à 8 ans.

« Sur mes gardes »

Un jour, j'ai reçu un mail de Joyce Jonathan me disant qu'elle avait adoré la production de l'album de Carla et qu'elle souhaitait que je réalise le sien. Elle m'a fait écouter deux maquettes de chansons que j'ai beaucoup aimé. Elle avait obtenu le financement de cet album sur la plateforme My Major Company, créée par le fils de Jean-Jacques Goldman, qui consistait à faire financer les projets par les fans de l'artiste. Elle est venue à la maison et on a passé presque un an à travailler sur cet album. Je garde un très beau souvenir de ce projet et de notre relation artistique et humaine. Elle était talentueuse et adorable.

Tout se passait bien jusqu'au jour où... la mère de mes filles est partie.
Nous avons deux filles de 4 et 1 an, et Julie est partie.

Tout avait commencé par un irrésistible besoin d'enfant qui est né de mon histoire avec une autre femme, Marie, rencontrée lors d'un concert d'Elton John à Bercy. Ce n'aurait dû être qu'une amourette d'un soir, car quand tu croises le regard d'une jolie femme assise près de toi pendant qu'Elton chante « Your song », tu as de grandes chances de tomber

immédiatement amoureux. Mais comme d'habitude, je n'ai rien osé lui avouer et après le concert, nous avons échangé des banalités et je l'ai quittée en maudissant ma timidité. Mais cette fois-là, le hasard a sans doute eu pitié de moi, car la semaine suivante, je me suis rendu au théâtre et en dérangeant une rangée pour me rendre à ma place, tandis que les spectateurs se levaient devant mes « Bonsoir, pardon, excusez-moi », je l'ai aperçue à quelques rangs du mien. Je me suis dit que c'était un signe et qu'il ne fallait pas le laisser passer et à la fin de la pièce, je l'ai rejointe et j'ai eu l'audace de lui demander de la revoir. Elle a accepté et l'histoire était belle. On s'est revus très vite, très souvent, et un jour elle m'a dit : « J'aimerais te faire rencontrer quelqu'un de très important dans ma vie » et elle m'a présenté Elliot, son fils, âgé d'à peine 1 an. Immédiatement, j'ai éprouvé quelque chose que je n'avais jamais connu. Une complicité immédiate est née entre Elliot et moi. On peut toujours trouver des raisons physiologiques à des sentiments et j'éprouvais sans doute un irrésistible besoin de paternité, mais toujours est-il que j'aime Elliot comme mon fils. Peu à peu, c'est cette affection partagée qui m'a retenu de quitter Marie. Car cette histoire s'étiola assez vite, nous avions du mal à nous entendre, à nous comprendre, c'était un amour qui dégénérait, un amour éphémère, et lorsque nous nous sommes séparés, j'étais terriblement malheureux de perdre... Elliot. Je connaissais le goût de cendres des séparations avec les femmes, mais c'était la première fois que j'étais séparé d'un enfant que j'aimais et j'en ai beaucoup souffert.

C'était comme si le destin voulait me préparer à ce que je vivrai quelques années plus tard avec mes propres enfants.

À partir de ce jour, avoir des enfants est devenu une nécessité. Et je ne pouvais plus concevoir de relation amoureuse sans que ce soit avec la mère de mes enfants.

Durant la tournée des Visiteurs en 1998, j'étais taraudé par l'obsession d'avoir des enfants. Je me disais : « Putain... 45 ans et pas d'enfant, je dois trouver la mère de mes enfants », et à chaque concert, je me disais : « C'est

elle. » On approchait de la fin de la tournée et mon manager m'annonce qu'on va devoir annuler la dernière date salle Wagram pour je ne sais quelle raison. J'ai hurlé « NON !! On n'annule pas, c'est ma dernière chance de trouver la mère de mes enfants ! » Oui, je sais, c'est très con, mais j'avais la certitude inexplicable que ce jour-là, j'allais rencontrer cette femme. Le concert commence, dans le public, il y avait deux ou trois ex qui espéraient qu'on reparte ensemble, mais il n'en n'était pas question. Soudain, dans la salle je repère une fille et dans son regard, je lis « C'est moi ». Je me demande comment la voir à la fin du concert et alors que je me dépêchais de ranger mes affaires dans la loge pour essayer de la retrouver, comme par miracle, c'est elle qui vient me voir pour me proposer d'écrire une musique de film pour un ami. On parle musique, et je lui explique que je suis en train de terminer les maquettes de mon prochain album et que j'aimerais avoir l'avis d'une oreille extérieure. Le lendemain, Julie vient à la maison. Et c'est parti pour une histoire qui a duré plus de dix ans, avec mes deux amours de filles Lola et Lili.

Un jour, un type m'a invité à Saint-Barth pour faire un concert où j'ai emmené Julie et en rentrant, elle a disparu. Elle était allée à Londres rejoindre le type de Saint-Barth qui l'avait draguée pendant que j'étais sur scène. Je ne l'aurais jamais crue capable de me faire un truc pareil. Après quelques jours, elle a décidé de revenir. Je lui ai pardonné. Elle m'a juré qu'elle ne reverrait plus ce type de Saint-Barth. Elle a tenu parole, elle n'a jamais revu ce type de Saint-Barth, mais elle a revu un autre type de Saint-Barth, un milliardaire avec qui nous avons sympathisé, des années après notre voyage là-bas. Entretemps, on avait eu mes deux petites étoiles Lola et Lili.

Julie est partie chez ses parents avec les filles. Et ça a été le plus terrible. La séparation avec les filles. Et moi, seul à la maison je me cogne dans un des pieds de la table et je me casse un orteil, et elle rentre, un peu contrainte, pour m'aider mais elle fait la tête, et à un moment, j'allume mon ordi qui se connecte sur le sien et je vois qu'elle est en train d'échanger un message

d'amour avec notre ami milliardaire. La scène qui a suivi est d'une tristesse à pleurer.

« À qui tu écrivais ?

— À un homme. Je suis sortie avec cet homme et je vais partir avec lui. Maintenant, tu sais. »

Cinq minutes plus tard, elle l'appelle devant moi et lui dit : « Bon et bien ça y est, j'ai mis Louis au courant. »

On a décidé de partir avec les filles à Ibiza pour acter la situation et leur expliquer la situation, calmement et dans un bel endroit. Ça a été un moment affreux, toutes les demi-heures elle appelait le type devant moi. Depuis plusieurs mois, notre couple devenait de plus en plus médiocre et finalement le départ de Julie était inéluctable, mais je prenais conscience que j'allais perdre mes filles et que même si je les voyais au rythme qu'aurait fixé un juge, je ne pourrais pas les réveiller chaque matin. Cette idée m'arrachait le cœur.

Xavier Niel m'a beaucoup aidé moralement pendant cette sale période. Il me disait : « Ne t'inquiète pas, tu ne perdras jamais tes filles, tu seras toujours leur père. » Je lui répondais : « Oui, mais le type est milliardaire, il vient d'acheter une maison avec piscine à l'intérieur, et moi je vais les faire venir au Pré-Saint-Gervais, elles vont me mépriser... » Bien sûr, j'avais tort, mais quand on souffre, on est très con.

Au moment du jugement, elle a refusé la garde partagée. L'ami milliardaire avait pris un roi du barreau comme avocat, le type est venu me voir et m'a proposé de voir mes filles trois week-ends par mois, en me disant : « Vous pouvez regarder le listing des affaires que j'ai plaidées, vous verrez que je ne perds jamais. »

L'enfer. J'ai traversé une des périodes les plus douloureuses de ma vie. Plus rien n'avait de sens. Elle était partie avec mes filles et j'étais, désenchanté et sans idéal.



Avec Lionel Ritchie au concert de Prince, à Monaco en 2009.

Carla, avec qui, je l'ai dit, nous gardions des contacts amicaux, me voyant dans cette errance m'a proposé de passer quelques jours au cap Nègre, la fameuse villa familiale où elle se trouvait avec Nicolas Sarkozy, pour me changer les idées. En écrivant ces lignes, je sais que certains d'entre vous se diront : « Ah ouais, le mec vit un chagrin d'amour et il va se changer les idées en passant quelques jours chez Sarkozy. » Eh bien oui. Au-delà de nos différences idéologiques, c'était l'homme de Carla et il m'a semblé être un type bien, dans le privé, cherchant par tous les moyens à aider l'ami de sa femme à sortir de sa dépression. Je me souviens qu'un jour, à *Taratata*, Higelin m'a reproché publiquement cette amitié. Mais je la revendique. Donc Carla et le Président m'accueillent en piteux état dans la magnifique villa du cap Nègre. Je ne me rasais plus et une barbe pas taillée me mangeait le visage, j'étais silencieux de longs moments, et même la musique semblait m'abandonner. À peine arrivé, Sarko me fait cette confidence : « Je sais ce que c'est, je suis passé par là, je me suis fait larguer en pleine campagne électorale et aujourd'hui je suis avec la plus belle femme du monde, alors ne t'inquiète pas, ça va aller, on va bien s'occuper de toi, on va te remonter le

moral et on va te remettre sur pied. Et d'abord, tu vas faire du sport avec nous. Avec Carla, on nage tous les jours, demain tu viens nager avec nous. » Et le lendemain, nous descendons à la mer à travers les rochers, ça faisait des semaines que je ne bougeais plus et très vite je m'aperçois que je suis deux fois moins sportif qu'eux, et que je vais avoir du mal à les suivre. Au bord de l'eau nous attendait la sécurité présidentielle, deux vedettes rapides, des gendarmes à pied sur la plage, d'autres prêts à suivre le Président sur des scooters de mer. L'un d'entre eux, probablement fan de Téléphone, m'avait à la bonne et il me traînait pour rattraper Carla et Sarko de façon que je n'ai plus que deux mètres de retard sur eux au lieu des 30 ou 40 mètres provoqués par ma pitoyable condition physique.

Pendant ce séjour, une amie de Carla qui passait également quelques jours au cap Nègre m'annonce que Prince va donner un concert inopiné dans le merveilleux opéra de Monaco. Prince était probablement l'une des seules raisons susceptibles de me faire sortir de ma dépression. Mais je n'avais ni voiture, ni place pour ce concert évidemment complet, et cette fille me dit : « Demande à Nicolas au dîner ce soir s'il peut faire quelque chose. » J'explique tout ça à Sarkozy qui me répond : « Pas de problème, Louis, justement, demain le prince Albert dîne ici avec nous, il vient en hélico, on va lui demander de te ramener à Monaco, de te trouver une chambre là-bas et après-demain, tu vas au concert. »

Le lendemain, me voici dans l'hélico avec Albert, honnêtement on n'avait pas grand-chose à se dire, je cherchais des connivences à la con du genre « Sinon, votre sœur Stéphanie, toujours dans la musique elle aussi ? » C'était marrant. Arrivé « comme un ouragan », je descends au Grand Hôtel où, comme j'étais l'invité du Prince, le boss de la réception, celui qui a les clés brodées au fil d'or sur la veste de smoking, balançait des « Monsieur Bertignac » longs comme le bras : « C'est un honneur de vous recevoir monsieur Bertignac. » Le type était tellement stylé, que lorsqu'il prononçait mon nom, on avait l'impression d'entendre une particule. Il a appelé un jeune

garçon d'étage qui se décrottait le nez mollement appuyé sur un chariot à bagages, en lui lançant un « Tss tss » contrarié. Le groom sursauta puis accourut et le chef concierge, en le fusillant du regard, lui lança : « Emmenez monsieur de Bertignac dans la "Diamond suite." » Puis, au moment où le jeune employé qui venait de prendre mon bagage, constitué d'un simple sac de voyage en cuir, tendit le bras devant lui m'indiquant la direction des ascenseurs et me laissa passer devant lui, j'entendis nettement l'homme aux clés d'or lui dire d'un ton sec : « Au retour, on parle de ton nez. »

Je me retrouve dans une des plus belles chambres de ma vie, une suite sublime de 100 mètres carrés d'un luxe inouï avec, évidemment, une vue sur la Méditerranée, et je prends conscience que l'endroit le plus paradisiaque devient l'enfer lorsque tu t'y trouves seul. Je me sers un verre et je vais le boire sur la terrasse, je regarde les lumières du bord de mer, celles des bateaux dans le port et au large, et je pleure comme un enfant abandonné dans ma suite royale à Monaco.

J'ai eu du mal à trouver le sommeil dans le lit immense.

Le lendemain, on m'emmène à l'Opéra. Albert m'accueille avec sa femme Charlène dans une sorte de salon aménagé derrière la scène : petits fours, champagne, puis tout doucement nous nous dirigeons vers nos places, très lentement car le protocole veut que le Prince arrive dans la salle au dernier moment, juste avant le début du concert. Dès notre entrée dans la loge, tous les spectateurs se lèvent et se retournent vers nous et applaudissent, et à côté de moi vient s'asseoir Lionel Ritchie. Le Prince qui entre sur la scène me fait très vite oublier l'autre prince, d'ailleurs le temps du concert il te fait tout oublier, Prince, il t'emmène dans une faille spatio-temporelle, la suite Diamond, les lumières de la baie, Albert et Charlène, Lionel Ritchie et mon amour enfui, rien d'autre n'existait que la musique.

À la fin du concert, Albert nous demande si on est d'accord pour aller saluer Prince dans sa loge. Tu parles qu'on était d'accord ! On descend dans la loge. Prince nous reçoit, encore maquillé, assis sur un canapé, et il reste

assis à l'entrée d'Albert. On nous a expliqué que ce n'était pas par impolitesse mais simplement parce que sa taille le complexait depuis l'enfance, où il avait subi les moqueries à l'école et qu'il était terrorisé à l'idée de se trouver à côté de quelqu'un de plus grand. Mais il fut chaleureux, étonnement chaleureux. Il était de bonne humeur et semblait fasciné par ma barbe de mec abandonné qui se laisse aller. Il finit par me dire : « Je t'ai déjà vu quelque part, je crois qu'on se connaît, comment tu t'appelles ? » Et moi : « Jésus ». Il éclate de rire, « That's right Jesus Christ », et il me demande si je suis adventiste du septième jour. Là, je me souviens qu'il a toujours revendiqué son appartenance aux témoins de Jéhovah et pour ne pas le décevoir, je lui dit que je suis croyant mais pas pratiquant. Albert lui a expliqué qui j'étais, on lui a parlé de Téléphone, alors il a oublié la religion et il a parlé showbiz. Il voulait des conseils pour travailler avec des maisons de disques en France et avait entendu dire du bien d'Emmanuel de Buretel. Comme ce dernier avait été mon éditeur à une époque, je lui ai confirmé que c'était un type clean. On a discuté comme ça pendant une demi-heure et je n'attendais qu'une chose, c'est de lui demander de faire un selfie avant de partir, mais là, pour la même raison qui le faisait rester assis, il m'a dit : « Sorry, never photos. »

En sortant de la loge, je demande à Lionel Ritchie : « Mais toi, tu veux bien qu'on se prenne en photo tous les deux ? » Il accepte avec enthousiasme.

Je sors de l'opéra de Monaco. L'air est doux. Tout est beau. Je viens de vivre un moment incroyable et je marche seul dans les rues de Monaco avec une photo de Lionel Ritchie.

Sans partage, la vie n'a aucun sens.

Grizzly (ça, c'est vraiment moi)

En 2010, j'ai rencontré un garçon qui s'appelle Martin Meissonnier, qui avait participé à la production de l'album de Plant et Page *No Quarter*. Je lui ai proposé de travailler sur mon album à venir, il est venu à la maison écouter quelques maquettes et m'a dit : « Non, ça ne va pas, tu es guitariste, tu dois te servir de ta technique pour faire la différence, chacun de tes morceaux doit être un riff de guitare. » J'ai dit « ok », et j'ai tout recommencé.

J'ai dû m'interrompre pour une minitournée au Brésil. Sur mon smartphone, j'avais chargé une application quatre pistes qui me permettait de faire des petits montages en voyage. Au Brésil, sans arrêt, j'essayais de trouver des riffs et je les chantais sur l'appli de mon téléphone. Puis j'enregistrais une piste de voix. Autrement dit, j'avais une piste de voix qui chantait la guitare et une piste de voix qui était le chant. Vous suivez ? Mais si, c'est simple. Imaginez « Satisfaction ». Vous chantez le riff, tan tan ta-ta-ta ta-ta ta ta ta tan tan ta ta ta... et sur l'autre piste, vous chantez :

« I can't get no satisfaction

I can't get no satisfaction

*'cause I try, and I try, and I try and I try
I can't get no »*

Ça y est vous l'avez ?

Je bossais tout le temps entre les concerts, à l'hôtel, sur la plage, au restau, et au retour du Brésil, j'avais une douzaine de morceaux dont je tenais les riffs et la mélodie. Je vais voir Meissonnier qui me dit : « Voilà, c'est exactement ça. Maintenant, tu remplaces la voix par la guitare et ça va le faire. »

— Et les textes ?

— Ne t'inquiète pas, je connais Boris Bergman, il va te faire ça aux petits oignons. » Effectivement, on a rencontré Boris, le projet lui a plu et il a écrit tous les textes de l'album. On est entrés en studio, Meissonnier avait convoqué des pointures : Cyril Atef à la batterie, Hilaire Penda à la basse, et en trois jours l'album était enregistré.

Faux numéro

1999. Lorsque dans ce café, treize ans plus tôt, nous avons décidé de mettre fin à l'histoire de Téléphone, il y avait un absent dans nos discussions : le public. Je l'ai compris plus tard, quand j'ai commencé à donner des concerts sous mon propre nom après la sortie du premier album des Visiteurs. Bien sûr, « Ces idées-là » connu le succès, mais, même si les affiches mentionnaient « Louis Bertignac de Téléphone » avec le nom du groupe écrit en plus gros que le mien, le public bouda les premiers concerts. Il nous faisait payer la fin de Téléphone.

À ce moment-là, j'ai pris conscience que nous avons mésestimé la déception des fans. Nous avons cassé le jouet Téléphone. Notre public nous avait découverts à la fin de l'enfance, ils avaient traversé leur adolescence avec nous et au moment où ils devenaient adultes, nous brisions le lien qui les reliait à leur jeunesse. Comme si on leur disait : « Vous êtes grands maintenant, démerdez-vous. » Ils nous en ont voulu pour ça. Tout au long des années qui ont suivi notre séparation, ils n'ont cessé de me le dire. Au-delà de l'aspect financier, c'est la raison de la reformation future des Insus. Le lien avec l'enfance.

Pour ces raisons, en 1999, j'appelle Jean-Louis : « Ça fait treize ans que je pense aux fans qu'on a laissés en pleine campagne quand on s'est séparés. Tu imagines, ils ont 40 piges maintenant, ce serait bien de faire plaisir à ceux qui nous ont aimés en reformant Téléphone pour quelques concerts. » Il est séduit par l'idée, mais immédiatement arrive la phrase que je redoutais : « Mais ça va être encore des embrouilles avec Corine. » Je le rassure : « Ne t'inquiète pas, Corine, je vais la gérer, je te promets que ce ne sera pas un problème pour toi. » Il branche Bertrand de Labbey (comme on se retrouve...) qui organise cette reformation éphémère du groupe avec l'idée de jouer quelques dates. Il voit séparément chacun de nous, et tout le monde est partant. Il contacte Gérard Drouot, son projet de tournée nous séduit et le soir même Jean-Louis m'appelle : « Je suis avec Richard, on a décidé de boire le champagne pour fêter ça. On t'attend et on appelle Corine pour qu'elle nous rejoigne. »

On se retrouve chez Jean-Louis. Au début, ça partait bien. Nous sommes heureux, on se serre, on s'effusionne, on se sourit, on se rappelle des souvenirs, et puis soudain Corine balance : « Bon, comme l'idée de départ de Louis, c'est que cette reformation donne du bonheur aux gens malheureux, j'aimerais bien qu'il y ait un pourcentage des ventes de places des concerts qui soit versé à une association caritative dans laquelle je m'investis. » Richard et moi acceptons tout de suite et on sent Jean-Louis un peu plus réticent, mais devant l'unanimité des trois autres, il finit par répondre « Bon, c'est d'accord »... Il marque un temps et il enchaîne : « Mais à l'avenir, par principe, j'aimerais bien que lorsqu'il y a des demandes comme ça, ce soit moi qui aie le dernier mot et la possibilité de mettre mon veto. » Évidemment, Corine s'énerve et c'est reparti : « Monsieur Aubert, t'as jamais été le boss de Téléphone et c'est pas maintenant que tu vas le devenir. » Au moment où je pense « Bordel, c'est mal parti », au moment où je m'apprête à intervenir pour « gérer Corine », mon téléphone sonne. C'est la mère de ma fille qui m'appelle, je sors de la pièce pour lui répondre et elle m'engueule,

folle de rage : « Tu devais aller boire une coupe de champagne et y rester une heure, il est près de minuit, j'avais préparé du poulet, maintenant il est froid. » Putain, cette scène était tellement déplacée avec ce qui se passait dans la pièce d'à côté. Pendant qu'elle m'engueulait, j'entendais Corine et Jean-Louis qui s'engueulaient également. Je reste calme, je parviens à la calmer après une demi-heure de palabres et je rejoins les autres. Et là, je m'aperçois que la reformation de Téléphone n'est plus qu'un champ de ruines. Pendant mon absence, la discussion entre Corine et Jean-Louis avait dégénéré et ils se balançaient au visage vingt ans de rancœurs.

Le lendemain, François Ravard m'appelle et me dit : « Jean-Louis a décidé de ne pas reformer le groupe. » Je raccroche, effondré.

2010. Une tentative de reformation de Téléphone est une fois de plus à l'ordre du jour. Nous travaillons avec Gilbert Coullier à l'organisation d'une tournée. Jean-Louis insiste pour que cette discussion reste secrète jusqu'à ce qu'il termine sa propre tournée, mais il y a une fuite et Marc-Olivier Fogiel annonce sur Europe 1 les retrouvailles du groupe. Jean-Louis décide de mettre fin au projet.

Quelques mois plus tard, je reçois un appel : « Bonjour c'est Johnny. J'adore ton album *Grizzly*, est-ce que tu veux faire la première partie de ma tournée ? » J'accepte mais je demande à ne pas faire l'intégralité de la tournée, qui m'aurait accaparé pendant un an alors que je devais préparer mon album, mais je suis d'accord pour faire les dates les plus importantes, à savoir les stades.

Et je m'aperçois que le producteur de la tournée est Gilbert Coullier, celui-là même qui nous avait montré la liste des dates de Téléphone reformé, et qu'il a remplacé les concerts de Téléphone dans les stades par ceux de Johnny. Et à chaque concert avec Johnny, lorsque j'entendais l'ovation du public en entrant sur scène, j'avais les larmes aux yeux en pensant que j'aurais dû partager ce moment avec les trois autres.

Malgré tout, je garde de cette tournée des souvenirs fabuleux. Si Johnny était si populaire, c'est parce qu'il nous reliait à nos enfances. Quand mon père ramenait à la maison les disques qu'il venait de remplacer dans un juke-box, je cherchais immédiatement s'il y avait un Johnny parce que quand tu as 10 ans et que tu entends un type chanter « *quand mon corps sur ton corps lourd comme un cheval mort* », ça fait un choc.

Après ce premier coup de fil, Johnny m'avait invité à déjeuner. On a parlé de la tournée, il me balança son sourire irrésistible, me tendit son verre et au moment où on allait trinquer, je pris conscience que j'étais en face du type dont j'attendais les disques avec impatience. Je revoyais mon père me tendre le 45 tour « Que je t'aime » et la phrase « *quand mon corps sur ton corps lourd comme un cheval mort* » revint danser dans ma tête... Je ne pu m'empêcher de lui dire : « Je n'arrive pas à croire que je déjeune avec toi... c'est fou. » Il a enchaîné : « Tu n'arrives pas à te faire "hallyday" que c'est moi ! » À cet instant, j'ai compris que je n'avais plus 10 ans.

Mais cette tournée des stades fût extraordinaire et Johnny adorable. L'après-midi, lorsqu'on faisait la balance, il venait m'écouter, il restait là, silencieux, et puis, lorsque j'avais terminé, il me souriait et repartait avec cette allure de vieux cow-boy mélancolique, un peu voûté, un peu las qu'il avait lorsqu'il n'était pas sur scène. On avait l'impression que lorsqu'il ne chantait pas, la vie l'ennuyait. Il donnait le change par politesse, mais il était profondément solitaire. Et dès qu'il montait sur la scène, c'était comme si le sang coulait à nouveau dans ses veines.

Comme je revenais jouer avec lui « Fils de personne », à la fin de son concert j'étais encore dans ma loge. Le premier soir, après le show, il est venu me voir, heureux, m'a serré contre lui et m'a dit : « On a le jet, si tu veux je te ramène à Paris. » Deux heures plus tard, j'étais dans mon lit. À la fin du deuxième concert, il a ouvert la porte de ma loge et m'a lancé « T'oublies pas... le jet », en me faisant un clin d'œil. Et chaque soir de cette tournée, je suis rentré à Paris en avion privé avec Johnny. Au Bourget, sur le

tarmac, un gars m'attendait pour m'emmener vers le taxi qu'il avait réservé pour moi. Je crois que pour Johnny, l'un des avantages de la gloire et de la richesse, c'était qu'elles lui permettaient de faire plaisir aux autres.

The Voice

Je reçois un sms d'une vieille amie, une copine de Carla, Johanna, qui me dit : « Je connais le producteur d'une importante émission de télévision qui aimerait beaucoup te rencontrer. » Le type m'appelle, m'explique le concept de *The Voice* et je lui réponds qu'a priori ce genre de programme ne m'intéresse pas. Il insiste et me propose de venir m'en dire plus à la maison, où il débarque avec les réalisateurs de l'émission. Ils me parlent de la version US, et me disent : « Tu aimes les chanteurs, tu vas rencontrer de très beaux artistes à qui tu peux donner leur chance. » Là, ça commence à m'intéresser et ils continuent : « Et puis c'est très bien payé. » Là, ça m'intéresse encore plus, mais je maintiens mon refus. Ils s'en vont en me disant : « Prends le temps de réfléchir, on te laisse le DVD de la version US et donne-nous ta réponse définitive dans quelques jours. » Je regarde ça le soir même et je vois des jurés qui ont l'air de vraiment s'amuser, des candidats talentueux, un décor et un habillage impressionnants et je me dis « Ça se tente... »

Je les appelle le lendemain : « On était sûrs que tu allais être séduit, on a organisé une rencontre avec les autres coachs dans un grand hôtel dans deux jours. » Et je me retrouve avec les producteurs et les réalisateurs de

l'émission et les jurés : Pagny, Garou, Jenifer. La production nous briefe sur l'émission, sur le rôle de chacun et puis nous laisse tous les quatre. Et on fait connaissance. Je me sens très proche de Garou sur les goûts musicaux, et comme il y a un piano dans la pièce, on fait le bœuf, ça crée un lien. Le lendemain, préparation du tournage, choix des vêtements et ils nous expliquent le principe, le déroulement des émissions : les fauteuils qu'on retourne, comment convaincre un candidat qui hésite entre deux coachs, etc. Le jour suivant, début du tournage. On nous remet un petit fascicule avec le nom et le curriculum vitae de chaque candidat, et je remarque des petites croix au crayon à côté de chaque nom. On me dit que c'est une sorte de présélection, c'est-à-dire que la prod' pense que tel candidat peut davantage plaire à Pagny, à Jenifer ou moi. On nous laisse en nous disant : « Maintenant, vous vous démerdez, les animateurs c'est vous, n'hésitez pas à en faire trop, si vous êtes vraiment trop bavards on coupera ». On commence à tourner. Je me prends au jeu, on s'amuse vraiment, on se chamaille, on chahute, on improvise, tout le monde prend du plaisir, et l'enregistrement qui devait s'achever vers 11 heures du soir, se termine à 1 heure du mat'.

On s'est rendu compte assez rapidement que l'émission était très populaire, au point que dans la rue, on ne disait plus « Regarde, le type de Téléphone », mais « Regarde le type de *The Voice* ». Il y avait des affiches 4 x 3 dans les rues et un jour, arrêté à un feu rouge, je regarde l'une d'entre elles, et là, ma vue se brouille : les trois types et la fille sur l'affiche deviennent les trois types et la fille de Téléphone.

Au bout d'un an, j'ai accepté de signer pour une deuxième saison, mais avec le sentiment qu'on avait épuisé les vannes spontanées, et puis certaines choses me gênaient un peu. Lors des premières émissions, on choisissait les candidats qui nous plaisaient et on leur donnait leur chance, c'était merveilleux. Mais ensuite, on ne faisait plus qu'éliminer des candidats et ça, c'était pour moi très difficile, ça me faisait mal au cœur. Parce que pour la plupart, c'était leur dernière chance d'être connus, car ils étaient ce qu'on

appelle des « background singers » : ils étaient semi-pros, chantaient dans des bars ou étaient choristes, et dès qu'on les éliminait, on les condamnait à rester dans l'ombre.

La production savait qu'il y avait là quelque chose de très difficile à vivre pour nous et nous protégeait en interdisant tout contact hors émission. On ne devait donner ni nos numéros de téléphone, ni voir les candidats, etc.

Pour ces raisons, je n'ai pas voulu signer pour une saison supplémentaire. Alors ils m'ont proposé d'être juré dans *The Voice Kids*, en m'expliquant que là, je n'aurais pas d'état d'âme, car à la fin de l'émission, gagnants et perdants retournaient à l'école. J'ai accepté, d'autant que ça nécessitait moins d'engagement de ma part : il n'y avait que huit émissions à enregistrer, ce qui me permettait de retrouver du temps pour mes projets.

Je me suis retrouvé avec Jenifer et Fiori. Le gang corse.

Ma seule déception concernant *The Voice*, c'est que je pensais qu'ils m'avaient choisi pour mes goûts et ma culture musicale spécifiquement rock, mais ce n'était pas le cas. En réalité, ils me présentaient comme le réalisateur de l'album de Carla, de façon à ce que les candidats me choisissent comme coach. Et les chansons que la production me proposait de faire chanter à mes poulains n'avaient rien à voir avec mes goûts musicaux.

Suis-moi

2014. J'ai composé beaucoup de titres dont j'ai fait les maquettes, comme d'habitude avec une voix témoin en yaourt, et je les ai distribués à divers auteurs, au gré de mes rencontres et de mon feeling avec eux, en fonction de leur sensibilité, comme Stéphane Basset, Philippe Carayon ou Frédéric Zeitoun, et j'avais aussi un de mes « talents » de *The Voice*, Marlène, que j'avais coachée mais qui chantait si bien que c'est elle qui a fini par me coacher sur le côté chant. Elle m'a fait rencontrer des auteurs, Romain Axisa et Guillaume Violas. J'avais décidé de coproduire l'album *Suis-moi* avec Patrice Cramer. Comme d'habitude, j'avais tout préparé à la maison. J'avais entendu sur YouTube une version de « Deadflowers », la chanson des Stones, interprétée par Keith Richards avec Willie Nelson et d'autres, et j'avais repéré le batteur dont j'adore le jeu de batterie. J'ai dit à Patrice Cramer : « Je veux savoir qui est ce type et j'aimerais qu'il joue sur mon album. » Patrice a trouvé le gars et un bassiste génial qui a joué avec les plus grands. Et on est partis enregistrer les basses batteries à Miami. On est revenus avec les bandes à Paris. J'ai refais quelques guitares sur les basses batteries à la maison, et j'ai fait mixer tout ça par un gars que j'avais connu à Nashville. Chaque jour, je

lui envoyais un nouveau titre à mixer, et on travaillait sur Skype. J'avais envie d'une voix féminine, j'en parle à Nagui qui me donne les coordonnées de Mélanie Laurent. Je l'appelle, elle accepte, et on convient d'un jour pour l'enregistrement. Je pensais qu'elle allait venir en voiture, mais elle me téléphone en me disant : « Je suis à la gare de Fontainebleau. » Je vais la chercher et je la vois, toute menue avec son bonnet pour passer inaperçue. On aurait cru une peinture, elle était anonyme et belle. L'humilité de cette comédienne qui prend un TER omnibus dans l'anonymat pour venir enregistrer une voix m'a fait monter les larmes aux yeux. Elle a fait son enregistrement en une demi-heure. Je l'ai ramenée à la gare. Je l'ai regardée s'éloigner vers le quai.



Au Bus Palladium avec Nagui pour mes 60 ans. Il vient de m'offrir une Telecaster.

Parfois, sans le vouloir, les gens vous font des cadeaux magnifiques. Merci, Mélanie.

Il y a dans cet album des chansons que j'aime beaucoup, « Suis-moi », « Cathédrales », « T'en fais pas », « Tu t'endors », et je les joue toujours avec grand plaisir sur scène.

Lors de la tournée qui a suivi cet album, j'ai enregistré tous les concerts dans le but d'en faire un live. J'ai également deux ou trois appareils photos que je confie au début du concert à des fans qui me suivent depuis longtemps et que je connais bien et ils me filment tout le concert. La seule obligation est de ne pas couper, ainsi, j'ai exactement le même time code sur chaque caméra. À la fin de la tournée, j'ai envoyé à chacun de ces fans l'enregistrement d'un concert en leur demandant de sélectionner leurs titres préférés. J'avais donc les meilleures versions de chaque titre de chaque concert et j'ai construit mon album live en fonction de leurs choix.

J'ai mixé les titres audio, j'ai monté les vidéos et sorti l'album live en CD et en DVD avec les images des concerts.

Les Insus

En février 2015, François Ravard m'a appelé pour me dire : « J'ai un cancer du foie. » Je lui ai proposé de venir passer quelques jours à la maison. Il vivait un dilemme. La seule solution pour qu'il s'en sorte était une greffe, mais il refusait car on lui avait dit qu'il avait 10 % de chances de ne pas se réveiller après l'opération. Mais sans greffe, son espérance de vie ne dépassait pas deux ans. Il n'y avait pas photo et je parvins à le convaincre d'accepter la greffe. Pendant ces quelques jours passés ensemble, la situation de François faisait qu'on se parlait franchement, on n'en n'était plus à prendre des précautions oratoires, à flagorner. Il s'est lâché et m'a dit : « Tu sais, j'ai beaucoup fréquenté Jean-Louis ces dernières années, il me parle souvent de toi, tu es son meilleur ami, et les liens qui existent entre vous depuis le lycée ne seront jamais coupés. » Et il est rentré chez lui, bien décidé à se battre, à se faire greffer ce nouveau foie.

Quelques jours plus tard, j'ai reçu un message de Jean-Louis : « François est là, c'est mon anniversaire et j'adorerais que tu viennes. » Je dois dire que depuis des années, on s'invitait à chaque anniversaire, par une sorte

d'habitude, mais on savait que l'autre trouverait toujours une excuse pour ne pas y assister.

Mais là, j'avais dans la tête ce qu'il avait dit à François et je lui ai répondu : « Avec plaisir ». À son tour il m'a écrit : « Ta réponse me fait monter les larmes aux yeux. »

J'y vais. Évidemment, Richard est là. Évidemment, on fait le bœuf tous les trois. On joue du Téléphone, les invités sont ravis et on se quitte en pleine euphorie. Quel bonheur de rejouer ensemble... On se promet de remettre ça, à l'occasion.

L'occasion n'a pas tardé à se représenter. François se fait greffer un foie, il s'en sort très bien et on décide de jouer ensemble pour fêter sa renaissance. Je trouve un lieu discret. On n'en parle pas vraiment. On répète, et à chaque répétition, François nous dit : « C'est formidable, je n'ai pas entendu un son pareil depuis trente ans ! »

Au-delà, de l'aspect financier, la raison de la reformation des Insus, c'étaient évidemment les retrouvailles avec le public de Téléphone qu'on avait lâché comme on lâche l'autre dans une rupture amoureuse.



Les Insus à descente du jet.



Avec François Ravard, lors de la tournée des Insus.

À propos de rupture amoureuse, vous avez remarqué à quel point l'absence de Corine est... présente dans les lignes qui précèdent. Nous n'avions plus de contact avec elle depuis la soirée « champagne ». La première question que j'ai posée lorsque nous avons décidé de donner quelques concerts après l'anniversaire de Jean-Louis a été « Qu'est-ce qu'on fait avec Corine ? » Jean-Louis et Richard m'ont répondu : « On n'a pas envie, si on fait ça, c'est dans la joie et ça ne peut pas être dans la joie avec Corine. » Mais Corine savait qu'il se passait quelque chose et elle avait préparé un dossier au cas où on ne ferait pas appel à elle, nous interdisant de jouer sous le nom de Téléphone car elle avait déposé le nom avec nous. Il fallait trouver un autre bassiste et un autre nom.

Jean-Louis connaissait un « mec bien, techniquement et humainement, Aleksander Angelov. » Il avait raison. Très vite, il s'est intégré au groupe comme s'il était là depuis toujours. Restait le nom. Jean-Louis nous dit : « Ça serait marrant de trouver un nom avec une référence à Téléphone, mais maintenant y a plus que des portables, ça craint un peu. » Je ne sais plus qui a dit « Les Insu-portables ».

Richard, une semaine avant le concert, me dit : « Mais on n'a pas annoncé qu'on jouait, si ça se trouve ça va être vide, c'est une petite salle de 200 personnes, d'accord, mais une petite salle de 200 personnes vide, c'est triste. » Et il annonce le concert sur Facebook en laissant entendre qu'on est dans le coup sous le nom des Insus. Un journaliste un peu fouineur s'aperçoit que le nom les Insus a été déposé par Jean-Louis. Là, tout le monde a compris. Et ça a été la folie, c'était noir de monde, les télés étaient là. Le concert s'est bien passé mais on a dû l'abrégé tant les gens étouffaient.

À la fin du concert, François nous a dit : « C'est trop bon, vous devez remettre ça. Je connais une petite salle, à Lille, l'Aéronef », et on joue à nouveau...

« Vous ne voulez pas en faire un troisième ? » On joue à Lyon.

Ce retour était vraiment agréable, d'abord dans ma relation avec Jean-Louis et même dans notre relation au public sur scène. C'était moins le show de vedettes face au public mais davantage un échange, comme des amis qui se retrouvent.

François a continué : « Allez les gars, une série de Zénith ! » Ok, une série de Zénith. Mais déjà, on perdait un peu la convivialité avec le public, l'intimité des petites salles, et ça redevenait du show, au point qu'on a signé pour des stades, des festivals... Les dates étaient tellement serrées que pour aller de l'une à l'autre, on louait un jet, et nous voilà à nouveau dans la folie du showbiz.

Jean-Louis proposa qu'on termine l'aventure par deux concerts à La Réunion. Il trouvait que le symbole du nom collait bien à l'aventure.

Les Insus, c'était retour vers le futur, à chaque concert, et dès les premières notes, nous embarquions dans une De Loréan pour remonter le temps. C'était la raison de la joie qui a accompagné cette aventure.

Origines

Après la sortie des CD et DVD de *Suis moi*, j'ai traversé une période de désenchantement. Je commençais à composer des morceaux pour un nouvel album, mais pour la première fois, j'avais du mal à me passionner totalement sur le projet, et pour retrouver l'enthousiasme, je faisais des breaks pendant lesquels je jouais les chansons que j'ai toujours adorées. Du Beatles, du Stones, du Dylan, et il m'est venu l'idée de traduire les textes de ces classiques et d'en faire des adaptations françaises.

J'ai commencé à enregistrer les instruments. Je jouais les parties de basse, batterie, guitare et j'écrivais les textes des adaptations. Je me rends compte que l'efficacité des chansons anglo-saxonnes est due à la simplicité des textes. L'essentiel, c'est que ça sonne. Un texte de chanson n'est pas un exercice de grammaire.

Lors d'un dîner avec le boss de ma maison de disques, je lui ai fait écouter les maquettes du nouvel album, mais aussi les premières adaptations. Il a adoré l'idée et m'a dit qu'il voulait sortir cet album. Je lui ai expliqué qu'au départ, ce n'était qu'un divertissement, mais il insistait, il allait s'occuper d'obtenir les droits auprès des éditeurs. Dès le lendemain, je me

suis remis à travailler sur ce projet beaucoup plus sérieusement, et cet exercice de style m'a permis de retrouver l'enthousiasme et l'envie que j'avais perdus.

Love You Live

L'Olympia, 7 juin 1977

Notre premier Olympia, c'était en première partie du groupe Télévision. *Libé* avait titré « Électro-ménager à l'Olympia ». Ils faisaient une musique qui plaisait aux intellectuels new-yorkais, le chanteur avait pris Verlaine pour pseudonyme. C'était la mouvance intello new-yorkaise, Patti Smith, Sam Shepard, et nous, avec notre gros son rock, les fans qui dès le concert du Centre américain nous suivaient partout, on leur a volé la vedette. C'était notre premier gros concert. On se sentait bien, on se sentait forts et les critiques ont été très positives.

Palais des Sports, juin 1979

Les tourneurs Coullier et Camus nous ont proposé de jouer au palais des Sports. C'était notre premier « gros » concert à Paris. L'ambiance était extraordinaire, au point qu'à la fin du concert, le public ne voulait pas quitter

la salle et scandait notre nom. On les entendait des loges alors qu'on était déjà à moitié déshabillés, on a réaccordé nos guitares avec Jean-Louis et on est revenus chanter « Tu vas me manquer ». Le lendemain, on a acheté la presse, dans laquelle on parlait beaucoup du concert, mais essentiellement parce qu'il y avait eu un mort. Un type poignardé à la sortie, devant le palais des Sports. Certains articles faisaient le parallèle avec le concert maudit des Stones à Altamont, où un homme avait également trouvé la mort.

Sur un plan général, on parlait beaucoup plus de nous qu'on ne passait nos disques dans les radios ou qu'on n'apparaissait à la télé. La présence de Corine dans le groupe intriguait et nourrissait les fantasmes et assez injustement, la presse s'intéressait davantage à ses rapports avec les trois garçons du groupe qu'à son talent de bassiste.

Dans le Sud-Est asiatique

Vers 2010, un type un peu loufoque m'a organisé une petite tournée lointaine : escale à Singapour, concert à Djarkarta Peinang en Malaisie, Bali, Sydney, Vanuatu, et enfin, Nouméa. J'adore ces tournées dans des régions que j'ai envie de voir. Quand j'y vais en vacances, au bout de quelques jours, je m'ennuie, alors que là, j'ai le plaisir de jouer et de faire des rencontres locales intéressantes qui me font découvrir plus de choses que si j'étais un touriste.

En Inde et au Népal

C'est pour ces raisons que le jour où un type m'a proposé une tournée en Inde, organisée par l'Alliance française dans les consulats et les ambassades, j'ai accepté immédiatement.

C'était en 1992, entre les albums *Rocks* et *Elle et Louis*.

J'arrive en Inde et immédiatement, j'ai le sentiment de tomber dans une faille spatio-temporelle. Dans un monde parallèle mais d'une richesse incroyable. Là, devant moi, un corps est en train de brûler et mon accompagnateur m'explique que ce sont les enfants du mort qui versent des huiles sacrées sur le corps comme on le ferait d'un animal à la broche au barbecue du dimanche. Je rencontre des gens d'une immense culture et des intouchables illettrés, des enfants qui mendient et dont on m'explique que les parents les ont confiés à un « chef » de mendiants, qui leur verse une mensualité. Si l'enfant n'est pas suffisamment invalide, le chef des mendiants le mutile un peu plus. Tout ça est hallucinant mais d'une telle force que je suis fasciné. Les Français des Affaires étrangères qui gèrent cette tournée me présentent des brahmanes. Ce sont les membres de la caste supérieure, généralement des prêtres, des professeurs et des juristes. Je sympathise avec l'un d'entre eux, d'une culture incroyable, qui parle douze langues et notamment le français, avec l'accent d'un professeur de la Sorbonne, mais qui ne se prend pas au sérieux. Un jour où nous déjeunons ensemble, j'ai l'œsophage en feu en raison de la cuisine épicée. Il sourit et oubliant son ton de sociétaire de la Comédie française, il prend soudain l'accent de Belleville et il me dit à la façon de Gabin : « Mon p'tit gars, j'veis t'dire une bonne chose, nous, on a le gosier en inox. »

Je tombe amoureux de cette civilisation. Je le pressentais à l'écoute des disques et des interviews de George Harrison, mais là, ça va au-delà de la musique.

Les concerts étaient assez folkloriques. Les gars des consulats ne sont pas des pros de la scène et je me suis retrouvé à jouer en plein air devant 15 000 personnes avec une sono de 800 watts. Juste de quoi sonoriser un concert de MJC. Mais comme ils sont pleins de bonne volonté, ils me disent : « Qu'à cela ne tienne, on va trouver ce qu'il nous faut » et nous voilà partis avec un camion pour faire le tour des magasins de musique de la ville, qui

étaient ravis de nous prêter les enceintes et les amplis les plus puissants et tout le matos nécessaire pour cet évènement. Au bout du compte, chaque concert s'est passé merveilleusement bien.

Nous sommes partis à trois avec un batteur qui s'appelait Alain Gouillard et Seigs Jennings, un bassiste londonien. J'avais choisi un Anglais car je pensais que ça faciliterait la communication avec les Indiens, mais le gars parlait avec un accent cockney encore plus prononcé que celui de David Bowie et donc incompréhensible par les locaux nourris à l'anglais bourgeois de la colonisation. Sur le plan musical, comme je n'avais pas d'album à promouvoir, je me suis fait plaisir avec un répertoire constitué de standards du rock, de la pop et de la soul, que nous jouions dans l'ordre chronologique, ce qui donnait au show un côté « la grande histoire du rock » qui plaisait beaucoup au public. Nous commençons par un Chuck Berry, suivi par du Ben E. King et, où qu'on se trouve sur la terre, quand tu démarres un show avec « Johnny B. Goode » et que tu enchaînes avec « Stand by me », c'est comme si tu débarquais en terre inconnue et que tu offrais des diamants à ceux qui t'accueillent.

Voici la set-list de cette tournée en Inde. Ne croyez pas que je tire à la ligne. J'ai de bonnes raisons de vous la détailler, que je vous donnerai ensuite.

On ouvrait donc le show avec « Johnny B. Goode », puis on enchaînait.

« Stand by me »

« Satisfaction », des Stones

« Come Together », des Beatles

« With a Little Help from my Friends », des Beatles mais version Joe Cocker

« My Generation », des Who

« Since I've Been Lovin' You », de Led Zep

Deux pépites soul d'Otis Redding : « I've Been Lovin' You Too Long »
et « Dock of the Bay »

Deux Hendrix, le « Wild Thing » des Troggs, et « Purple Haze » et on finissait par « Purple Rain », de Prince.

Au moment où je détaille cette liste, je ressens la même sensation que la première fois où je l'ai vue, scotchée à un pied de micro lors des répétitions. C'était comme si j'ouvrais un coffre et que j'étais ébloui par l'éclat des bijoux qu'il contenait.

Vous comprenez pourquoi je tenais à énumérer les chansons de cette tournée. Car ce show était un coffre duquel je sortais les plus beaux cadeaux de mon existence pour les offrir au public. Pour la première fois de ma vie, je prenais conscience que ma présence sur une scène avec une guitare avait un sens, celui de partager ce que j'avais de plus beau, de plus riche en moi.

Mais ce qui fut merveilleux, c'est que dès les premières notes du concert, j'ai senti que les Indiens me renvoyaient ce que, eux aussi, avaient de meilleur : leur bienveillance, leur générosité, leur amour, en chantant tout au long du concert avec une justesse et un sens du rythme incroyables. Et c'est une chorale de 15 000 anges qui s'est mise à chanter « *I get by with a little help from my friends* ». Je n'avais jamais connu une chose pareille. À cet instant, je me suis même arrêté de chanter pour les écouter.

Comment ne pas aimer ces gens-là ? Voir ce peuple qui, dans sa majorité, vit dans des conditions matérielles désastreuses, donner tant de bonté, de bienveillance et de sourires est une raison de croire en l'homme.

Moi, je n'avais pas leur sérénité et, à la fin de ce séjour, la gentillesse, la douceur des Indiens ne parvenait plus à me faire oublier les conditions climatiques difficiles, la fatigue de ces concerts où je me donnais à fond et dont je sortais exténué, et cette sensation oppressante de ne jamais pouvoir être seul, ce monde partout, tout le temps, même à l'hôtel où l'on n'arrêtait pas de frapper à ma porte pour proposer un service qui permettrait de récolter un peu de monnaie.

Je ne supportais plus le bruit permanent de la ville, le bruit de l'énergie du désespoir. J'avais besoin de calme et de sérénité.

Ça tombait bien, j'allais au Népal.

Je ne peux dire que des lieux communs que tout le monde connaît. Mais pourquoi pas des lieux communs quand ce sont des lieux sublimes. Le toit du monde. Les vallées avec ces cultures qu'on croirait découpées aux ciseaux pour que ce soit si beau. Les gens étaient au niveau du décor. Beaux, fins, et impressionnants. Et puis cette gentillesse, partout, cette bienveillance des Népalais et des expatriés français, notamment du consul, qui faisait tout pour que je me sente bien et qui organisa le concert dans la grande salle de musique de Katmandou, qui fait penser à la salle Pleyel. Dans ma playlist, je jouais la chanson des Troggs « Wild thing », version Jimi Hendrix, pendant laquelle je jouais de la guitare avec une bouteille de bière en guise de bootleneck. Et à chaque fois, la bouteille secouée par ses frottements répétés sur le manche de la guitare laissait sortir la mousse ; dès que la mousse commençait à s'échapper, je levais la bouteille au-dessus de ma tête et la faisais tourner très vite pour la faire jaillir, dans une symbolique sexuelle assez facile, je vous l'accorde, mais qui faisait son effet. Ça plaisait au public. Ce jour-là, à Katmandou, j'ai commencé à faire tourner la bouteille mais elle m'a glissé des mains. J'ai eu l'impression qu'elle était partie dans le public mais je ne voyais pas où. J'étais un peu inquiet mais j'ai continué le concert qui s'est terminé dans l'enthousiasme général, l'ambiance était extraordinaire. À la fin de l'ovation, un petit Népalais s'est approché de moi. Il m'a tendu la bouteille et m'a montré la bosse qu'il avait sur le front en disant en français « Souvenir ». J'ai appris qu'il jouait du sitar dans LE groupe népalais, les Téléphone locaux, et qu'il m'invitait à les voir jouer le lendemain. Ils étaient trois, sitar, tabla et flûte, et m'ont fait un concert privé en m'expliquant : « Ça, c'est le morceau du matin », etc. À la fin, évidemment, ça s'est terminé en bœuf, guitare sitar, flûte et tabla et on est tombés amoureux les uns des autres. Ils ne parlaient pas anglais, c'est-à-dire qu'on n'a échangé que grâce à la musique. On mélangeait les musiques occidentales et orientales, j'ai compris pourquoi John Mc Laughlin parlait de

bonheur absolu de jouer avec des musiciens indiens dans le Mahavishnu orchestra. Le lendemain, on a joué à nouveau, et j'ai compris que c'est un des endroits les plus magiques de la terre. J'ai passé quinze jours à me balader au hasard à moto avec une fille que j'avais rencontrée à la fin d'un concert, à m'arrêter devant un temple en ruine et à rencontrer ces gens au sourire bienveillant à tomber par terre.

C'était une période d'autant plus belle de ma vie qu'elle se situait juste avant mon départ pour New York pour enregistrer mon album avec Tony Visconti.

Je suis passé d'un toit du monde à un autre.

Tournée acoustique, 26 mai 1994

J'étais en tournée acoustique. Une tournée des Fnac avec deux choristes, puis une tournée avec une date au Bataclan. On me dit que Jean-Louis et Richard sont dans la salle, donc à la fin du concert, je les invite à monter sur scène et Corine, qui était là elle aussi, mais je ne le savais pas, monte à son tour sur scène, et voici Téléphone sur la scène du Bataclan.

On a rejoué du Téléphone, c'était totalement improvisé, on n'avait rien prémédité, pas répété, mais c'est comme le vélo, c'est revenu tout seul et c'était très sympa.

« Vas-y guitare »

« La vie sans musique est une erreur éreintante, une besogne, un exil », écrivait Nietzsche. J'avais envie de commencer à vous parler de la guitare avec une phrase définitive sur la musique, mais je réalise qu'après Nietzsche, ça va être difficile de vous parler de la passion de ma vie.

Avant de parler des guitares et des guitaristes, je voudrais expliquer le rôle essentiel que la musique tient dans ma vie. Alors, si tu n'aimes pas les considérations existentielles, tu peux passer tout de suite à la page suivante.

La musique est essentielle dans ma vie. Elle est ce qui reste lorsqu'il n'y a plus rien ni personne. Elle a toujours été ma dernière chance à chaque fois que ma vie a frôlé les enfers.

La musique est un langage, mais à la différence des autres langages, il est international et le mensonge, la tromperie y sont impossibles. Même un enfant, même un bébé perçoivent la pure vérité dans la musique.

Quand je suis envahi par cette solitude humaine que nous ressentons tous à certains moments de notre existence, c'est la musique qui me sauve la vie. Et même si ça semble un peu con, en écrivant ces lignes, les larmes me

montent aux yeux. Parce que la guitare m'offre la musique et la musique me fait frôler l'infini, au point que dans ces moments-là, j'ai la certitude qu'il existe une dimension divine, une harmonie sacrée, appelez ça comme vous voulez, Dieu, Krishna ou Mahomet, ou ne l'appelez pas, peu importe, peut-être même que ce n'a rien de divin et que c'est un infini humain, en tout cas, quand la musique m'y emmène, je me sens éternel.

D'ailleurs, je vais vous révéler, car beaucoup m'ont posé la question, pourquoi je bouge sans cesse la tête pendant que je joue.

Dès qu'un humain entend de la musique rythmée, il tape du pied. C'est neurologique. La musique entre par les oreilles, vient caresser nos cœurs et nos âmes, puis elle envahit tout notre corps et, arrivée aux pieds, comme elle ne peut pas aller plus loin, elle les fait bouger en rythme.

Quand j'ai commencé à écouter beaucoup de musique dans ma chambre chez mes parents, le rituel était le suivant : allongé sur le lit, j'écoutais chaque soir à fond dans mon casque un programme différent, constitué de quatre ou cinq faces d'albums posés sur le chargeur automatique de l'électrophone, qui s'enchaînaient sans que j'aie besoin de me relever ni même d'allumer la lumière. J'étais allongé, donc dans l'impossibilité de taper du pied et privé de ce réflexe naturel. La musique qui avait envahi mon corps ne pouvait plus s'extérioriser qu'en me faisant bouger la tête. Peu à peu, soir après soir, c'est devenu une habitude, que j'ai gardée et qui s'est amplifiée quand je suis monté sur scène.

Ce tic m'a longtemps complexé et j'en avais honte lorsque je voyais des images de concert et que je comparais cette façon animale de bouger à la dignité et à l'élégance du port de tête de Keith Richards ou d'Eric Clapton.

Pendant longtemps j'ai regretté cette manie involontaire, jusqu'au jour où, à la fin d'un concert, un garçon timide a attendu que le groupe de fans historiques s'en aille et a fini par s'approcher de moi pour murmurer d'une voix timide : « Je voulais te dire qu'à chaque concert, j'attends que tu commences à faire "non" de la tête, parce que je sais que c'est l'instant où tu

commences à t'éclater, donc à m'éclater et, à ce moment-là, je sais que je vais partir loin avec toi. »

Depuis ce jour, je bouge toujours autant la tête, mais je n'en ai plus honte (un peu comme dans le sketch de Coluche, qui va voir le psy parce qu'il a honte de faire pipi au lit et qui, au bout de cinq ans de traitement, fait toujours dans son lit mais en est fier !).

Dans ce chapitre je vais parler des guitares et des guitaristes qui me rendent heureux, donc si tu n'aimes pas cet instrument tu peux passer tout de suite à la page [303](#).

Mais ce serait dommage. Parce que même si j'aborde certains aspects techniques, l'important, c'est l'enthousiasme de la passion. Je ne comprends pas comment vivent ceux qui n'ont pas de passion.

La guitare possède énormément d'atouts par rapport aux autres instruments : la main droite (pour un droitier bien sûr) tient le médiator et peut frapper une corde de milliers de manières différentes, ce qui fait qu'une seule note peut avoir une infinité de sons différents, selon l'endroit le long de la corde qu'il frappe, l'angle et la force avec lesquels il attaque la corde... De plus, un des doigts qui tient le médiator peut venir toucher la corde au même moment et créer une harmonique supplémentaire, qui diffère suivant l'endroit où il touche la corde. En bref, des millions de sons différents pour une seule note !

La main gauche peut également moduler une note d'une multitude de façons : elle peut faire osciller la note avec plus ou moins d'intensité, de vitesse, d'accélération, de décélération, etc.

Si l'on combine les possibilités offertes par les deux mains, on constate qu'on peut donner des milliards de sons différents juste sur une seule note ! Des grands guitaristes tels Clapton ou Hendrix sont experts dans le domaine de la variété de sons offerte par l'attaque du médiator, ce qui est nettement moins le cas chez Santana, Mc Laughlin et d'autres solistes plus ou moins rapides. Chacun ses goûts bien sûr, mais je préfère les deux premiers.

Dans cet éloge de la guitare, on peut bien sûr ajouter les variétés offertes par les réglages de l'amplification d'une guitare électrique, les diverses pédales, etc ; les possibilités infinies de cet instrument, sa facilité à le transporter, ce qui est nettement moins le cas du piano, de la contrebasse, etc. Pour toutes ces raisons, je suis tombé amoureux de cet instrument et le serai toujours.



Mon bébé, toute seule.

Voici mes histoires d'amour avec les guitares. C'est comme une vie amoureuse, je vais commencer par la toute première fois.

J'avais une douzaine d'années et sur le chemin du collège, j'avais repéré une guitare électrique rouge et plate, qui trônait comme déco dans un magasin de fringues. Cette guitare écarlate me fascinait.

Un jour, je vomis à la récré, on me renvoie à la maison, le toubib passe, annonce une « hépatite infectieuse », et prescrit une série de piqûres. Devant ma panique, mes parents me demandent quel cadeau j'aimerais recevoir pour adoucir cette mauvaise nouvelle. Je saisis l'occasion et leur demande la guitare rouge du magasin de fringues.

Je passe des semaines au lit, avec fièvre et piqûres... Je grandis de presque 10 centimètres. Je garde cette guitare près de moi, elle est belle, je la branche sur la chaîne en guise d'ampli, mais je m'aperçois qu'elle est injouable, les cordes trop loin du manche.

Plus tard, je la transformerai en une basse, qui servira peu.

On oublie aussi la guitare d'étude Paul Beuscher des cours de classique, pour en venir à ma première vraie guitare : la Galanti, une demi-caisse que j'ai trébuchée dans tous les voyages de mon adolescence, l'Angleterre, les sports d'hiver. C'est sur elle que j'ai joué « Cow girl in the sand » pour séduire Jeanne, etc.

J'ai acheté la fameuse SG qui constitue ma signature lors du voyage aux States. Jusque-là, je n'avais pas les moyens et je traînais à Pigalle, rue Victor Massé ou rue de Rome, près de la gare Saint-Lazare, et je collais mon nez sur les vitrines pour regarder les mécaniques et les micros des guitares en vitrine. À l'époque d'Higelin, je m'étais fait faire une guitare par Jacobacci, une petite guitare genre Les Paul, bleue, magnifique, qu'on m'a volée à la fin d'un concert d'Higelin. Un type est entré dans la loge et est parti avec. Ensuite, pendant la tournée, je m'étais offert la Dan Armstrong, la guitare transparente avec laquelle jouait parfois Keith Richards. J'avais encore ma 4L à l'époque, dans laquelle je trébuchais un ampli guitare Ampeg, un ampli Fender Bassman, et la Dan Armstrong. Après un concert avec Higelin, j'avais laissé le matos dans la 4L recouvert d'une couverture pour qu'on ne le voie

pas, car je devais repartir tôt le lendemain. Mais le lendemain, en arrivant à la voiture, je vois le hayon ouvert et les amplis et la Dan Armstrong avaient évidemment disparus.

Il me restait la SG, mais à l'époque des répétitions dans la cave de Richard, après le concert au Centre américain, tout le matos a disparu de la cave de Richard, dont la SG.

Je suis allé à Londres pour acheter une autre SG mais je n'en ai pas trouvé. Je suis revenu avec une Les Paul, même amplification que la SG, un seul micro. J'ai fait tout le début de Téléphone avec cette Les Paul aux deux pans coupés et un an plus tard, j'ai enfin réussi à trouver une SG.

À propos de Les Paul, à l'époque des répétitions aux studios EMI, je me rends au magasin de musique pour acheter une table de mixage... et je craque sur une magnifique Les Paul Black Beauty. Elle pouvait l'être car elle coûtait 1 million d'anciens francs. Je retourne au studio et j'en sors vers 4 heures du matin avec ma guitare et un ampli que je charge dans le coffre de ma voiture. Arrivé chez moi, je sors l'ampli et... putain ! j'ai oublié la guitare sur le trottoir. Je deviens Bip Bip, l'oiseau qui rend fou le coyote dans le dessin animé. Je retourne au studio à fond, je grille les feux rouges, j'ai le cœur qui va exploser. En arrivant, un miracle, je vois l'étui sur le trottoir qui m'attend ! C'était beau comme une apparition de la vierge, elle semblait éclairée par une lueur divine. Je n'y crois tellement pas que j'ouvre l'étui pour vérifier qu'un tordu n'a pas volé la guitare et laissé l'étui sur le trottoir, mais non, elle est là... Je me mets à délirer, à lui parler, je la caresse en lui disant : « Alors ma belle, comme ça, on fait du stop dans la nuit, tu sais que c'est pas prudent, viens, je te ramène à la maison, papa ne va plus jamais t'abandonner. »

On me dit parfois « Toi, tu es Gibson », un peu comme nos pères disaient « Je suis Citroën ou Peugeot ». Oui, je suis Gibson parce que cette SG est la guitare de ma vie, mais j'ai remarqué que c'est le guitariste qui donne le son de la guitare. Et j'aurais probablement le même son avec une Fender, une

Rickenbacker ou une PRS. Hendrix jouait sur une Fender mais il aurait joué sur une Les Paul, il l'aurait fait sonner comme sa Stratocaster.

Un jour, lors du long séjour à Essaouira avec les Rita Mitsouko, j'ai entendu une musique dans le souk, j'ai demandé à un ami marocain : « C'est quel instrument ça, j'aimerais bien en jouer ? » Il m'a répondu : « C'est un oud, je connais un luthier qui peut t'en faire un » et pendant quinze jours j'ai attendu mon oud. Quand je suis arrivé, j'ai vu un merveilleux instrument, splendide. Comme je ne savais pas en jouer, je l'ai accordé comme une guitare... et l'oud a sonné comme ma Gibson acoustique... Tout ça pour ça ! Tu ne peux pas changer de style en changeant de guitare, de la même façon que tu ne feras pas de progrès significatifs en changeant de guitare, le seul moyen de progresser, c'est de jouer, jouer encore.

Au fur et à mesure des années, j'ai acheté des guitares comme on ramène des souvenirs de tous les endroits du monde où je me suis rendu. Je ne suis pas collectionneur, au moment où je l'achète, j'ai un coup de cœur et comme pour les femmes, je me dis que c'est la dernière, je suis convaincu que c'est mon grand amour, et puis, je craque pour une autre quelques mois plus tard. Mais ça, c'était avant. Il y a longtemps que je n'ai pas de coup de cœur pour une guitare. Depuis Laétitia peut-être.

Pour ceux que ça intéresse, c'est un peu technique, je joue toujours avec le même tirant de cordes, c'est-à-dire de grosses cordes, chiantes à tirer mais qui sonnent mieux, plus justes, plus gras en rythmique pour les guitaristes, le tirant, c'est 10 13 17 30 42 52.

J'ai fait rallonger le manche de ma SG, on pense que c'est pour aller dans les aigus, mais au départ c'était pour cacher un trou, car je n'aime pas la plaque en plastique de la guitare et j'ai décidé de l'enlever assez rapidement. Je suis allé voir Jacobacci pour cacher le trou en rallongeant le manche : au lieu d'avoir un manche classique à 23 frets les miens font 27.

J'ai deux basses que j'adore, une Fender Precision verte que j'ai achetée à Renaud, elle est délicieuse, et une Rickenbacker rouge.

J'aime bien aussi les 12 cordes acoustiques, mais pas les électriques, car quand tu joues du rock, plus tu joues de cordes à la fois, moins ça sonne, il faut aller à la simplicité, il suffit de deux cordes, pour avoir le son.

Mon acoustique 12 cordes est une guitare australienne de marque Cole Clark, que le boss de cette société, qui est un fan, m'a fait parvenir.

On me demande souvent quels sont mes guitaristes préférés, et en relisant les interviews, j'ai remarqué que je cite des musiciens différents. Parce que chacun d'entre eux m'a donné du bonheur à un moment précis de ma vie, chacun d'entre eux m'a construit sur le plan artistique, je vais essayer de vous expliquer pourquoi.

Évidemment, Keith Richards. Mais c'est plus qu'un guitariste. C'est un symbole.

Rory Gallagher. J'ai adoré ce guitariste. Je n'étais pas le seul car lorsqu'on demandait à Jimi Hendrix quel effet ça faisait d'être le plus grand guitariste au monde, il répondait : « Je ne sais pas, demandez à Rory Gallagher. » En février 1981, avec Téléphone, nous jouons au palais des Sports et on apprend que la semaine suivante Rory Gallagher passe à son tour dans cette salle. Notre tourneur, qui sait le culte que je lui voue, m'invite au concert et sans me prévenir, explique à Rory Gallagher, qui ne nous connaissait pas qu'un guitariste français rêve de jouer avec lui. À la fin du concert, on vient me chercher, on me présente rapidement Rory Gallagher, qui me tend sa fameuse Telecaster et me dit : « On y va, tu veux jouer un blues ? » « Ok » « En la ? » « Ok », et me voilà sur scène, où, pendant une vingtaine de minutes, je suis au paradis. Rory jouait une phrase et je lui répondais, on s'est immédiatement compris, et ce furent vingt minutes de pur bonheur.

Une dizaine d'années plus tard, j'apprends que Rory Gallagher, dont la carrière s'était dégradée au même rythme que sa santé par excès d'alcool et

de substances diverses, est de retour en France. Lui qui a vendu plus de 30 millions de disques à travers le monde donne des concerts devant un maigre public, et lors de son passage à Paris, il ne joue plus au palais des Sports mais à Ris-Orangis. Il y a peu de monde, mais la salle a de bonnes vibrations rock'n'roll et malgré la dégradation de l'état de santé de Rory Gallagher, bouffi par l'alcool et les antidépresseurs, le concert est enthousiasmant. Je suis au premier rang et lorsqu'à un moment nos regards se croisent, je lis dans ses yeux la résignation à une mort prochaine. Mais comme dans les dessins animés, il a un double regard et revient et soudain son visage s'illumine. Il tend le doigt vers moi comme s'il me demandait « C'est bien toi ? » Je dis oui de la tête, il me fait signe de le retrouver et à la fin du concert, il me tend à nouveau une guitare et nous partageons un quart d'heure de bonheur.

Ce fut l'un de ses derniers concerts et la municipalité de Ris-Orangis a donné le nom de Rory Gallagher à la rue dans laquelle se trouve la salle de spectacle Le Plan.

J'aime beaucoup Mick Taylor. C'est un sublime soliste. Quand j'ai vu les Stones à Bruxelles en 1972, c'est lui qui jouait et l'osmose entre les guitares de Keith Richards et la sienne était remarquable. C'était le guitariste idéal pour les Stones. Il possédait une technique fantastique, un peu bavard parfois, comme tous les grands solistes, au point que Mick Jagger devait l'arrêter pour chanter, mais quel guitariste ! Son seul défaut était un sens du rythme moyen, mais chez les Stones, Charlie et Bill remettaient tout en place. Bill Wyman dit que le « Carol » de Chuck Berry n'a jamais été aussi bien joué sur scène que lors de cette tournée. « Midnight Rambler » et le solo de « Sympathy for the Devil » joués successivement par Keith Richards et Mick Taylor restent dans mes plus beaux souvenirs de concert. On peut retrouver tout ça dans le mythique album live *Get Yer Ya-Ya's Out!*, qui est probablement le meilleur album live des Rolling Stones.

J'ai de la sympathie pour Ron Wood, qui a remplacé Taylor au sein des Stones, mais techniquement, il n'y a pas photo entre les deux, je pense même qu'il est moins bon soliste que Keith Richards, mais le groupe a fait un choix marketing plutôt qu'artistique et Ron Wood, c'est le bon copain qui laisse Mick et Keith dans la lumière. Ils avaient déjà fait le même choix lors des débuts du groupe, lorsque Andrew Loog Oldham, leur manager, avait écarté Brian Jones, qui était le meilleur musicien du groupe, au profit de Mick, qui faisait hurler les minettes.

Le jour où Mick Taylor a quitté les Stones, ils sont devenus un groupe juke-box qui rejoue un best of de leurs tubes, tournée après tournée.

George Harrison, bien sûr.

Je parle beaucoup des Rolling Stones, mais *Abbey Road* a été un album pour moi aussi important que *Let it Bleed*.

Il y a les génies Paul et John mais il y a aussi George. Je place le solo de « Something » au même niveau que le *Requiem* de Mozart. La musique de George Harisson est d'une beauté et d'une sérénité qui nous relie à l'infini, au sacré.

Le vendredi 6 mars 1970, tandis que je prenais mon petit-déjeuner, j'ai entendu dans la matinale à la radio un chroniqueur musical annoncer la sortie mondiale du premier 45 tours extrait de l'album à venir des Beatles, que la station diffusera dans la matinée. Le boss de la matinale lui a demandé : « Vous avez eu le privilège d'écouter ce 45 tours, est-ce que c'est une bonne chanson ? » Et là, le chroniqueur a répondu : « Mais il n'y a pas d'autre chanson au monde ! »

Je venais d'avoir 16 ans, j'étais en seconde, et j'ai prétexté un mal de ventre terrible pour rester à la maison. J'étais dans ma chambre, je jouais de la guitare assis sur mon lit quand soudain... j'entends des accords plaqués au piano et la voix de Paul.

« *When I find myself in times of trouble*

*Mother Mary comes to me
Speaking words of wisdom
Let it be. »*

J'enregistre la chanson sur une cassette et le soir, je savais jouer le solo de Harrison, même s'il était un peu trop maquillé par les arrangements de Phil Spector.



Avec Rory Gallagher, au Plan, à Ris-Orangis.

Travellings

Road trip initiatique aux États-Unis

Pour fêter l'obtention du bac, mon père m'a offert un voyage aux USA incluant le billet d'avion plus deux nuits d'hôtel et 2 000 francs de l'époque (350 euros environ).

Nous partions à quatre pour ce voyage. Jean-Louis, Lionel Lumbroso, Olive et moi. Pour des raisons que ma mémoire a oubliées nous ne sommes pas partis tous ensemble. Je suis d'abord parti avec Lionel. Jean-Louis et Olive devaient nous rejoindre une semaine plus tard et nous avions prévu d'aller les attendre à leur arrivée à Kennedy Airport.

Arrivés à New York, nous nous apercevons que Lionel avait oublié les vouchers des deux nuits d'hôtel. Notre première journée à New York se passe à chercher un plan pour dormir. On a tous des souvenirs de voyages de jeunesse ou l'on débarque dans une ville lointaine avec cette incroyable sensation de liberté et ce bonheur qui se transforme en galère pour des raisons administratives, parce que dans l'euphorie du voyage, on n'a pas réalisé qu'on partait loin, dans un pays inconnu, ou l'on ne connaissait personne et

où cette première journée de bonheur se transforme peu à peu en nuit d'angoisse, à suivre des rencontres de hasard, des amis d'une nuit, à zoner avec des paumés, à suivre un paumé qui connaît une fille qui connaît quelqu'un qui pourrait peut-être nous loger... Après avoir marché pendant des heures, on finit par s'écrouler de sommeil sur un banc de gare routière, où l'on est réveillé en sursaut par les lampes torches des flics.

Pendant cette nuit de galère à New York, des Français de hasard nous avaient annoncé qu'un grand concert avait lieu le lendemain à Central Park avec Larry Corryel en vedette. On se disait qu'on rencontrerait peut-être là-bas des musiciens qui pourraient nous héberger. Pendant la première partie du concert, nous allions de groupe en groupe, mais malgré le statut de musicien validé par nos guitares, personne ne donnait suite à nos demandes. J'en étais d'autant plus désolé que dans l'un des groupes qui regardaient le concert depuis l'une des buttes de Central Park qui entouraient la scène, j'avais échangé des regards avec une fille très jolie. Malheureusement, ses amis, après avoir hésité, nous firent savoir qu'ils étaient déjà très nombreux dans l'école désaffectée du Bronx qui les hébergeait et qu'ils ne pouvaient pas nous accueillir.

Je ne me souviens plus qui a joué en première partie de Corryel mais à la fin, il y eut un long entracte pendant lequel je me mis à jouer pour passer le temps. Nous connaissions les tubes des groupes populaires de l'époque, comme Yes, et peu à peu, un attroupement se forma autour de nous. À la fin de l'entracte, le public qui nous entourait regrettait presque que le concert reprenne, et tous ceux à qui on avait demandé un plan pour dormir et qui nous avaient à peine regardés sont venus nous proposer des chambres. Évidemment, j'ai accepté la proposition du groupe dans lequel se trouvait la jolie fille. On les a suivis après le concert et on s'est retrouvés dans le Bronx. Un endroit cheap mais très chaleureux et dès le lendemain on a sympathisé avec les gens du quartier, une sorte de communauté très sympa. Dès le deuxième soir, ils ont organisé un bœuf dans la cour de l'école du quartier,

désaffectée pendant les vacances. Des choses qui font rire circulaient, c'était la grande fête, qui s'est répétée tous les soirs qu'a duré notre séjour là-bas. J'étais heureux de jouer ainsi devant un public, c'était la première fois, car jusqu'alors, je ne sortais la guitare en public qu'à l'occasion de l'anniversaire de ma sœur.

Ce fut une semaine magique, d'autant plus merveilleuse qu'il y avait cette fille dont je tombais de plus en plus amoureux et un soir, après un de ces miniconcerts improvisés, elle s'approche de moi, me regarde intensément et me demande si j'ai déjà fait l'amour sous acide. Non, je n'avais jamais fait l'amour sous acide et ce fut la première fois.

Arrive le jour où Jean-Louis et Olive débarquent à Kennedy Airport. On va les chercher, on leur raconte la bande du Bronx mais je ne sais pas pourquoi la magie disparaît. Les soirées de cristal sont plombées alors, avec Lionel, nous décidons de partir pour continuer notre trip à travers les États-Unis. On donne rendez-vous à Jean-Louis et à Olive un mois plus tard à la gare routière Greyhound de San Francisco. La jolie Américaine a beaucoup pleuré et il me semble que j'avais aussi les yeux humides. Mais on se promet de s'écrire et de se retrouver à mon retour.

On nous dépose à la sortie du tunnel de Manhattan, et nous voilà partis en stop. Et ça marche. Ce sont des fans de musique qui s'arrêtent en voyant nos guitares. J'avais prévu ce qu'il fallait pour la route et j'avais mis un petit bout de shit dans chacune des mécaniques de ma guitare. C'était discret, pas très pratique car il fallait tout démonter mais j'avais le tournevis qui allait avec. À chaque fois qu'un gars sympa s'arrêtait pour nous prendre, je sortais un petit bout de shit, ça détendait l'atmosphère et ensuite, comme dans le sketch de Coluche, on lui demandait s'il n'avait pas un truc à manger et si, le soir, il n'aurait pas un plan pour nous faire dormir.

Le voyage se passe bien, mais à la sortie de Las Vegas, le stop ne prend pas. On commence à marcher sur cette route qui s'enfonce dans le désert des Mojaves et on a l'impression d'être dans un film. Un soleil de plomb fait

fondre le goudron de la route, à l'horizon, l'air tremble de chaleur et le vent brûlant du désert fait rouler des boules de branchages d'arbustes qui traversent la route devant nous. L'angoisse remplace peu à peu notre insouciance. La situation devient même pénible, au fur et à mesure que le soleil nous brûle et Lionel, qui a pris un terrible coup de soleil sur le nez, a collé dessus un bout de papier pour le protéger. Comme souvent dans ce genre de situation, les diables qui nous habitent se mettent à danser et je reproche à Lionel ce bout de papier ridicule sur son nez, qui d'après moi est la raison pour laquelle personne ne s'arrête. « Tu t'arrêteras toi pour prendre en stop un mec avec un papelard collé sur le pif ? » On s'engueule. Sérieusement. Au point qu'on décide de se séparer. Comme chacun de nos sacs à dos contient des objets communs, on décide de les vider et de rendre à chacun ce qui lui revient. Et tandis qu'on est là, à compter les paquets de clopes, « cinq paquets pour toi... cinq pour moi », à côté de nos affaires en vrac au bord de cette route dans le désert, on prend conscience du ridicule de la situation et on est saisis d'un fou rire, et on finit par tomber dans les bras l'un de l'autre. On est là, pliés de rire quand une vieille Ford Mustang s'arrête. Le jeune gars, qui nous a pris en voyant nos guitares, commence à nous parler musique. Il est fou de Neil Young, il nous dit qu'il chante un peu et qu'il aimerait bien qu'on joue ensemble. « Vous connaissez Neil Young ? » « Bien sûr... »

Il arrête brusquement la voiture sur le bas-côté, on sort les guitares des étuis et dans la nuit qui commence à tomber sur le désert des Mojaves, il se met à chanter :

*« I wanna live
I wanna give
I've been a miner
For a heat of gold. »*

Il chante incroyablement bien et il a exactement la même tessiture que Neil Young. On joue ensemble pendant une heure puis il nous dit : « J'ai une

petite maison à San Francisco et je dois passer quelques jours chez mes parents pour m'occuper de mon père qui ne va pas très bien. Je vous prête ma maison et la voiture aussi car chez eux je me sers de la leur. Vous pouvez rester chez moi le temps de visiter la région. » On est restés jusqu'au jour du rendez-vous avec Jean-Louis et Olivier. Quand on arrive à la gare routière de Los Angeles avec la Mustang, ils ne sont pas là. On est déçus et on ne sait pas si on pourra les retrouver (à l'époque, il n'y a pas de portable). On retourne à San Francisco pour continuer à rôder dans la région et un jour, on décide de visiter l'université de Berkeley. On se balade sur le campus, le long des allées au milieu des arbres, et on s'arrête pour faire une pause. Je m'assieds sur un banc et je commence à jouer de la guitare. À un moment, j'entends au loin un son d'harmonica, je me mets dans la tonalité du gars que je ne vois pas car le sentier dessine des courbes dans la végétation et soudain, je vois le joueur d'harmonica apparaître au détour du sentier accompagné par un ami et... putain ! c'est Jean Louis et Olive. Combien y avait-il de chances pour qu'on tombe sur eux à cette heure, à cet endroit ?

Ils nous expliquent qu'ils se sont trompés de jour pour le rencard à L. A., qu'ils ont sympathisé avec des gens qui les hébergent dans une villa avec piscine. On rend la Mustang et la maison à Neil Young et on passe quelques jours avec Jean Louis et Olive pour profiter de la piscine. Mais on s'ennuie très vite chez ces jeunes friqués et on décide de les quitter pour retourner chez nos potes du Bronx. C'est reparti pour le stop mais on a de la chance et on tombe sur deux gars en minibus Volkswagen qui nous expliquent qu'ils sortent de taule à Los Angeles pour des problèmes de dope et qu'ils rentrent chez eux dans le New Jersey. On a fait tout le voyage du retour avec eux, on dormait dans le minibus, mais la prison ne les avait pas calmés et comme nous prenions tout ce qu'on nous donnait à l'époque, ils nous ont chargés comme des chevaux. Et ce n'est pas une image, car ils avaient une sorte de dopant pour améliorer les performances des chevaux de course... On s'arrêtait dans les restos au bord de l'autoroute, défoncés comme des chiens,

on mangeait tant qu'on pouvait et au moment de partir, un d'entre nous allait chercher le minibus, l'amenait à la porte du restau et on courait en se marrant se jeter dans le car et on fonçait sur l'autoroute. Un jour, dans un de ces restos où on avait prévu de faire ce plan, pendant que le gars va chercher le bus, je repère deux flics assis au bar, qui regardaient du basket sur le grand écran de télé. Ça m'a fait encore plus rire et on est partis comme d'habitude. Ce type de plan, j'en ai parlé aux autres de Téléphone et je dois avouer qu'on l'a refait pas mal de fois en France. Je me souviens même qu'un jour, on est retournés dans un restau où on avait fait le coup l'année d'avant, mais entre-temps, comme on commençait à être connus, le gérant nous en a parlé en souriant, persuadé qu'on ne lui referait pas le coup. Évidemment, on l'a refait.

On finit par arriver dans le New Jersey dans la famille de l'un d'entre eux qui avait prévu une fête pour leur retour. Ils nous invitent et l'un des deux me dit : « On a une belle petite guitare qui va te plaire. ». Effectivement, arrivés là-bas, le gars me met dans les bras une petite Gibson, la fameuse SG, et je craque complètement. Elle semblait faite pour mes doigts. Je ne l'ai pas lâchée de toute la soirée. Je lui demande de me la vendre. Il me restait 25 dollars.

25 dollars pour la guitare de ma vie. Enfin, la première d'une longue série puisqu'on me l'a volée ensuite à Paris.

Back in the USSR

Dans une boîte de nuit parisienne, un an avant l'enregistrement de *Rocks*, un type qui prétend être un de mes cousins me propose de m'organiser une tournée en URSS. L'idée me plaît, comme à chaque fois qu'on me propose de voir du pays en jouant du rock. Quelques semaines plus tard, nous partons en bus. On commence par l'Allemagne, puis le Danemark, puis nous arrivons en

Suède où nous devons jouer dans un club d'un coin perdu. À notre arrivée, on nous annonce que le groupe qui devait lever le rideau avant nous ne viendra pas et on nous demande d'assurer nous-même la première partie de la soirée. Je me déguise donc avec barbe, lunettes et chapeau, et j'assure notre première partie à la guitare sèche, en jouant du Dylan... Le public n'y a vu que du feu, mais honnêtement, je crois bien qu'ils étaient tous bourrés. Nos deux concerts se passent bien, et avant de rentrer à l'hôtel, j'emballe une Suédoise belle mais bien alcoolisée...

Les prochaines dates sont en première partie d'un groupe russe assez connu là-bas, qui porte le nom de Kino (« cinéma » en français). Je dis en principe, car, pour la première date, à Tallin, en Estonie, c'est eux qui font notre première partie ! En effet, les Estoniens détestent les Russes, qui considèrent l'Estonie comme leur poubelle, et donc, personne ne serait venu voir un groupe russe en tête d'affiche... Dans cet ordre-là, tout se passe à merveille.

Après le concert, on se retrouve pour dîner dans un bar. Un mot quand même sur l'aspect alimentaire de cette tournée. Au fur et à mesure du voyage, nous étions frappés par la baisse graduelle de la qualité de la nourriture. En Allemagne, c'était correct ; au Danemark ça manquait cruellement de goût ; et là, dans ce bar de Tallin, on nous apporte un truc gris dont on ne sait si c'est de la viande ou du poisson, accompagné d'une boisson blanchâtre sans goût qu'on nous a servi dans tous les restos en Russie et en Estonie dont on n'a jamais su de quoi elle était composée, mais qui semble être une boisson très populaire dans la région et qu'on avait surnommée le « foutre de renne ». Mais on se marre comme des fous avec les potes : on joue, Laurent Vinges (mon roadie) et moi, à faire un concours de sifflage de verres de vodka, qu'on jette derrière nous quand ils sont vides, comme les tsars... Mais ça n'est plus l'époque des tsars, et les gens ne roulent pas sur l'or là-bas, alors on a chacun un acolyte qui récupère au vol chaque verre lancé ! Deux Estoniennes nous regardent et se marrent à gorge déployée. L'une des deux semble prise de

spasmes, on s'inquiète et l'autre nous dit : « Ne vous inquiétez pas, c'est normal, on n'a jamais autant ri ! » C'est triste...

Les autres concerts ont lieu en Russie, à Moscou et Leningrad, et on retrouve notre place en première partie. Tout se passe aussi très bien. Je change, comme depuis toujours, mes cordes avant chaque concert, et ce qui est étonnant, c'est que le guitariste chanteur, la star du groupe star, tient à récupérer mes vieilles cordes pour les utiliser. C'est un peu triste aussi.

Corine semble beaucoup apprécier le chauffeur du bus, très sympathique, et de leur union discrète naîtra plus tard sa fille Naomi.

La Russie n'est pas très reluisante à l'époque, et la bouffe encore pire qu'ailleurs... Un pote m'avait conseillé d'emporter des vieux jeans avec moi, et j'avais donc deux vieux jeans troués dans ma valise, que je réussis à échanger contre deux boîtes de caviar. Du coup, les œufs au plat au caviar constituaient tous mes repas.

Sur la route du retour, on était ravis de retrouver la bouffe estonienne, une fabuleuse pizza en Finlande, le régal de la bouffe allemande, puis la bouffe française, évidemment, le top du top !

Quelques années plus tard, je suis invité avec mon groupe, par le pote d'un pote qui vit à Moscou, à jouer chaque soir pendant une semaine au Chesterfield Café, bar-restau. On dort dans l'appartement de ce pote, qui gère, outre ce bar-restau, pas mal d'autres lieux dans Moscou, des clubs de strip-tease, etc. La boîte était rarement pleine, mais ça nous plaisait, au début, de jouer pour des Russes qui venaient boire un coup ou dîner. Ils considéraient nos blues comme des slows, et se mettaient enfin à danser quand on jouait « Tears in Heaven » ou « Ces idées-là ».

Un soir, un des mecs bien sapés et alcoolisés m'interpelle entre deux morceaux et me demande un truc auquel je ne comprends rien. Comme je parle difficilement russe, malgré quelques années de lycée où j'étais censé l'apprendre, et qu'il insiste lourdement, je finis par l'envoyer chier poliment et reprends le cours de notre concert.

Au milieu du morceau suivant, le gérant du club vient nous voir sur la scène, nous demande d'arrêter de jouer, de le suivre en coulisses, et on se retrouve rapidement dans la rue avec guitares et baguettes ! Il s'avérait que le mec que j'avais gentiment éconduit faisait partie de la mafia qui contrôlait le club, voulait que je joue un morceau russe qu'il souhaitait entendre, que je l'avais mis passablement en colère, et qu'il valait mieux foutre le camp vite fait... Un taxi nous attendait pour nous conduire à l'appartement.

Un autre soir, comme je m'ennuyais passablement, je décide, après le concert, de commander la dorade royale, reine du menu, et me la mange, accompagnée de tous les verres de vodka que je pouvais boire ! Ça s'est terminé la tête au-dessus de la grande pissotière, avec des Russes qui pissaient à côté d'un français qui vomissait ses tripes...

Saint-Domingue

À l'époque où je vivais avec Marie et le petit Elliot, nous décidons de partir en vacances à Saint-Domingue où un ami nous prête une petite maison près de la plage. En me donnant les clés, il me dit de faire attention, car Saint-Domingue et Haïti sont une seule île et la pauvreté des Haïtiens pousse certains d'entre eux à aller braquer les riches Occidentaux en vacances à Saint-Domingue. Des moustiquaires empêchaient les fenêtres de fermer complètement et j'avais posé des piles de livres sur le rebord de la fenêtre en me disant que si un rôdeur essayait d'entrer, la chute des livres me réveillerait. Mais une nuit, les livres sont tombés et ce n'est pas leur chute qui m'a réveillé en sursaut mais le poignard qu'un grand black pointait sur ma thyroïde, tandis que deux autres types à l'air pas plus sympa se tenaient à ses côtés. Le premier me fait signe de me taire en posant l'index de son autre main sur ses lèvres. Je lui chuchote « Non, ne t'inquiète surtout pas ». Quand tu sens la pointe d'un couteau sur ta glotte, tu n'as pas envie de contrarier

celui qui le tient, tu es même prêt à coopérer, ce que je fais en disant : « Tu peux prendre ma guitare si tu veux, elle est belle, elle vaut très cher et... », mais le gars m'interrompt en frottant son index contre son pouce dans un geste qui signifie « Tu es bien gentil, mais je ne suis pas là pour apprendre à jouer "Jeux interdits" à la guitare, balance l'oseille »... En réalité, le loustic ne parle pas la langue et surtout ce n'est pas un littéraire, il ne fait pas des phrases, il dit juste « dinero », qui signifie « argent » en espagnol. Évidemment, nous avons peur mais j'étais terrorisé à l'idée qu'Elliot qui dormait dans la chambre à côté se réveille, et je lui fais signe que l'argent se trouve dans ma sacoche sur une chaise. Le gars prend le fric, fait un signe de tête à ses acolytes et ils disparaissent dans la nuit. Nous étions en train de récupérer avec Marie en se disant qu'on avait évité le pire quand dix minutes plus tard, les types entrent à nouveau dans la maison. Là, le chef sort à nouveau son couteau mais ne l'applique pas sur mon cou, c'est juste pour me montrer qu'il a la situation en main et, toujours aussi peu prolix, il dit simplement « comer » ce qui signifie « manger ». Je lui dis : « On s'excuse, on n'a pas fait les courses mais il y a des pommes dans le frigo. » Je le sens contrarié mais finalement, il prend toutes les pommes dans le bac à légumes et cette fois-ci, il quitte la maison. Autant dire qu'on n'a plus fermé l'œil de la nuit. Le lendemain, on se rend au village où mon ami possède un hôtel et on décide d'y rester le temps qu'il fasse poser des barreaux aux fenêtres de la maison. Deux jours plus tard, les barreaux sont scellés, nous voici de retour dans la maison en compagnie d'un gardien armé d'une machette qui s'installe dans un rocking-chair sur la terrasse de notre maison. On s'endort tranquilles. Mais on est réveillés en sursaut par un bruit sur la terrasse, là où le gardien est censé être. On se dit que les trois types sont revenus, qu'ils l'ont poignardé et essaient d'ouvrir. J'appelle le gardien. Pas de réponse. Là on commence sérieusement à angoisser, je traverse la maison et je vais de l'autre côté et par la fenêtre de la salle de bains et hurle « Au secours » de toutes mes forces vers les autres maisons, qui sont à une centaine de mètres. Après un

temps qui m'a paru interminable, un autre gardien, de la même société de sécurité, arrive côté salle de bains et me demande ce qui se passe. Je lui explique le bruit inquiétant et le silence du gardien, il se précipite sur la terrasse puis revient me voir dans la salle de bains en disant : « Tout va bien, le gardien est à son poste. »

« Mais alors pourquoi ne répond-il pas ?

— Parce qu'il est sourd ! »

Je ne m'en étais pas rendu compte car lorsque nous étions ensemble, il lisait parfaitement sur les lèvres.

On se rendort comme on peut.

Et le lendemain je lui dis : « Mais tu ne m'as pas dit que tu étais sourd, je ne peux pas me sentir en sécurité avec un gardien sourd. »

Et le gars pour garder le job me dit : « Mais non, je ne suis pas sourd ». Je lui dis « Ok je te paye la semaine, mais je cherche quelqu'un d'autre. » Et le gars me dit : « Bon d'accord, mais je ne suis pas sourd » et il s'en va en bougonnant.

Alors qu'il était à une dizaine de mètres j'appelle « Pedro ! ». Bien entendu il ne s'est jamais retourné.

Tournée au Cambodge

1997. On m'invite à jouer au Cambodge une série de concerts dans la capitale et dans les grandes villes des vingt-quatre provinces du pays.

Dès mon arrivée à Phnom Penh, j'aperçois à l'entrée de la ville une immense toile blanche accrochée sur un grand bâtiment et sur laquelle des ouvriers peignent mon portrait en pied. Je comprends que l'Alliance française, qui organise cette tournée, a décidé de faire les choses en grand et que l'annonce de mon spectacle, avec cette affiche de vingt mètres par vingt,

signifie que je ne vais pas jouer dans un salon du consulat de France pour une soirée de l'ambassadeur.

Le jour même de mon arrivée, on nous organise une visite guidée de la capitale et une soirée dans une boîte de nuit de Phnom Penh. En écrivant ces lignes, je me rends compte que les mots « boîte de nuit Phnom Penh » peuvent vous laisser imaginer une sombre ruelle, humide de mousson, un néon dont une lettre grésille et s'éteint et des poubelles renversées d'où des rats s'enfuient à votre passage, alors qu'il s'agissait d'un établissement luxueux, où de charmantes hôtesse vinrent nous offrir un excellent champagne et nous inviter à danser, et plus si affinités. Comme il y eut affinités, je rentrais dans la suite du très bel hôtel qu'on m'avait réservée au bras d'une de ces créatures, que je présentais au réceptionniste comme « madame Bertignac ». Nous nous endormîmes très tard et le jour s'était levé depuis longtemps quand je fus réveillé par des coups frappés à la porte de ma chambre. « Madame Bertignac » se leva pour aller voir qui était l'intrus et revint me dire « A strange man dressed in black asks for you ». Au même moment, venant de l'entrée, j'ai entendu une voix à l'accent de titi parisien lancer : « Ben alors ma poule, on ne vient pas dire bonjour à son chanteur de charme ? » L'homme étrange vêtu de noir, c'était Jacques Higelin !

Je me souviens avoir pensé à cet instant qu'à mon retour à Paris, quand je raconterai que, dans un palace de Phnom Penh après avoir passé une nuit torride avec Miss Cambodge, je fus réveillé par l'intrusion de Jacques Higelin, on me prendrait pour un mytho. Et pourtant, cette scène est totalement véridique.

On tombe dans les bras l'un de l'autre. Higelin me raconte qu'il a décidé de faire un tour du monde en solitaire et qu'arrivé à Phnom Penh, en voyant mon immense portrait sur le mur à l'entrée de la ville, il s'est dit que c'était un signe et qu'il a eu envie de me revoir, au bout du monde, après si longtemps... Je lui parle de la tournée, lui propose de venir au premier

concert le jour même et de me rejoindre sur scène, à la fin, pour un rappel où l'on jouera ensemble « Paris New York, New York Paris ».

L'Alliance française avait vraiment bien fait les choses. J'entre en scène dans la lumière magique du crépuscule cambodgien devant dix mille locaux et une poignée de Français. Tout se passe merveilleusement bien et, comme prévu, Jacques me rejoint au rappel. À la fin de la chanson, on salue et on quitte la scène, heureux. Les Cambodgiens, heureux eux aussi, commencent à évacuer les lieux, mais au moment où nous allons entrer dans la loge, nous entendons une voix française hurler « Higelin ! » Le visage de Jacques s'illumine, il fait demi-tour et se précipite vers la scène où il entre en hurlant : « Alors Phnom Penh, t'en veux encore ? » Phnom Penh n'a pas répondu car les Cambodgiens avaient quitté les lieux, mais les cinq Français qui étaient restés lui crient « Ouiiiiiii ». Higelin s'installe au piano et commence à chanter « *Sur la terre des damnés, tête en l'air étranger...* », puis il enchaîne sur « Tombé du ciel », « Poil dans la main » et conclut par un interminable « Hold Tight », faisant chanter les réponses de chœurs à ses cinq fans comme s'il était à Bercy.

Quand il me rejoint enfin dans la loge, heureux comme un enfant, je lui explique qu'il ne peut pas, à la fin de mon concert, revenir sur scène faire un minishow à l'arrache pour une poignée de Français parce que ce n'est pas très cool ni pour moi ni pour les dix mille Cambodgiens qui sont en train de quitter les lieux. Il comprend, me fait son regard d'enfant pris en faute et me dit : « T'as raison, je ne le referai plus, mais j'ai envie de continuer la tournée avec toi, juste pour le rappel "Paris-New York" ». J'ai accepté, il a suivi la tournée dans notre minibus et à chaque concert, il venait au rappel, mais n'est jamais retourné seul sur scène.

Le dernier concert de cette tournée eut lieu à nouveau à Phnom Penh. En première partie, un groupe local, en guise d'hommage, a joué la totalité de mon album '96, mais comme ils ne parlaient pas français, ils chantaient en phonétique les textes de Roda-Gil et ça donnait « *Tou bouhille dans le*

nouar »... Je suis certain que Roda-Gil aurait adoré le côté surréaliste de ces interprétations.

Essaouira

Je ne suis pas peu fier d'avoir été à l'origine du festival d'Essaouira au Maroc.

Je traînais au Rose Bonbon, ma boîte favorite de l'époque, lorsque je rencontre une fille pour laquelle j'ai un coup de cœur. Au bout de quelques verres, je lui propose qu'on parte de Paris dans la soirée. Elle éclate de rire, on prend ma voiture, on passe chez moi prendre une guitare sèche, et en route vers Orly, sans savoir où on va. Au guichet Air France, on demande pour quelle destination part le prochain vol. L'hôtesse nous répond Marrakech. Parfait. On le prend. Arrivés à Marrakech, on décide d'aller plutôt voir la mer. On loue une bagnole et on joue la destination à pile Agadir et face Essaouira. La pièce retombe sur face, c'est donc Essaouira, où on arrive vers 5 heures du matin. On traîne dans la rue principale de la vieille ville, en attendant que le premier café nous ouvre sa porte. Le patron nous conseille une auberge en dehors de la ville. C'est un endroit un peu kitch avec un petit chalet dans le jardin. On s'y installe, on se regarde, on se sourit en réalisant la folie délicieuse qu'on est en train de vivre, je sors ma gratte et je lui joue un blues assis sur le lit.

La porte du chalet est restée grande ouverte et un type passe devant le chalet. Comme dans un dessin animé, je le vois passer puis revenir et il me regarde tétanisé, comme s'il faisait un malaise. J'arrête de jouer, je lui demande s'il va bien, et me dit que, dix ans plus tôt, il a vu Jimi Hendrix jouer du blues sur ce même lit ! Je sens les larmes me monter aux yeux, évidemment, je l'invite à boire le thé et il me raconte qu'Hendrix adorait cet endroit, qu'il avait prévu d'y acheter une maison et qu'il jouait avec les

musiciens locaux, les gnawas d'Essaouira. Il termine en disant que ce n'est pas un hasard si on s'est rencontrés et que je dois absolument jouer avec ces musiciens. Chaque soir, il me fait rencontrer un maâlem (maître) gnawa, différent, qui joue un genre de basse à quatre cordes en boyau de mouton, et, même si c'est un peu ardu les premiers temps, je prends de plus en plus de plaisir à mêler ma musique avec la leur...

Pendant une semaine, chaque soir, nous avons joué ensemble. Je suis tombé amoureux de ces gens-là comme je suis tombé amoureux de ce charmant petit port et j'ai eu beaucoup de mal à rentrer à Paris. Avant mon départ, je leur ai promis de revenir très vite et j'ai demandé au garçon qui m'avait parlé de Hendrix à la porte du chalet, qui se nomme Pascal Hamel, d'étudier la possibilité de créer un festival pour mêler, comme on l'avait fait pendant une semaine, musiciens gnawa (gnawi) et musiciens occidentaux, qui improviseraient sur une scène, devant du public.

Je reste en contact avec Pascal Hamel pour faire régulièrement le point sur l'avancée du projet du festival. Il se bat contre la bureaucratie et l'inertie des pouvoirs publics mais j'insiste un peu lourdement en lui mettant la pression en jouant sur l'émotion de notre première rencontre : « Il faut que tu y arrives, pour Jimi... » Six mois plus tard, il m'appelle et m'annonce : « Louis, je suis heureux de t'inviter à participer au premier festival d'Essaouira ! »

Je pars pour le Maroc, je retrouve ces maîtres gnawas et nous jouons ensemble comme nous le faisons lors des soirées sur la plage, sauf que cette fois-ci, nous sommes sur scène et nous improvisons devant plusieurs milliers de personnes. C'est un moment magique.

Ce premier festival d'Essaouira, en 1998, est un succès et les autorités marocaines de la région, comprenant l'intérêt touristique d'une telle manifestation, engagent des moyens financiers pour le faire connaître et le rendre de plus en plus attractif. Rapidement, il passe de 5 000 spectateurs à 50 000 puis 100 000, et chaque année les gnawas sont rejoints par des

musiciens venus de tous les pays d'Europe et des États-Unis. C'est mon vieux pote Loy qui prend la direction du festival, qui devient tellement populaire qu'on a droit à la visite officielle du nouveau roi du Maroc, Mohammed VI (qu'on surnomme « M6 » entre nous. D'ailleurs que ça reste entre nous, parce que s'il l'apprend, il peut se vexer). Les services du protocole royal nous ont annoncé sa visite en précisant que le roi ferait une courte allocution sur la scène du festival puis inviterait les organisateurs, les gnawas et moi à déjeuner avec lui ensuite. On l'a attendu sur scène pendant des heures, en plein soleil. Il arrive enfin... Loy guide sa visite, il présente au roi les musiciens sur scène, Mohamed VI sourit mécaniquement à chacun d'eux et leur balance un compliment en pilotage automatique mais lorsqu'arrivé à moi, Loy lui dit : « Louis Bertignac, ex du groupe Téléphone », le jeune roi répond : « Je connais très bien, j'écoutais Téléphone au palais quand j'étais petit. » Au suivant. Un batteur américain de je ne sais plus quel groupe, qui, lorsqu'il est présenté à M6 met sa main à la poche, et soudain, trente gardes sortent en un quart de seconde, trente flingues et mitraillettes ! Le pauvre batteur avait juste apporté une cassette de son groupe qu'il voulait offrir au roi... Tout le monde s'est calmé mais ça m'a coupé l'appétit.

Les chemins de Katmandou. Le retour

Un soir, j'invite à la maison Hervé Vernhes, l'ancien batteur des Visiteurs, avec lequel nous étions restés amis, et sa femme, qui était une sorte de voyante. C'est le genre de choses qui habituellement me fait marrer, comme tout le monde, pourtant, comme tout le monde je lui demande à la fin du repas : « Et pour moi, tu vois quelque chose ? » Elle me répond : « Oui, d'ailleurs il faut que je t'en parle. » On s'isole dans ma chambre, elle me tire les cartes. Et me dit : « Je vois quelque chose par ici, en montrant mes

poumons. Tu vas être malade, mais tu vas te soigner, ça va durer neuf mois mais tu vas t'en remettre et au bout du compte, ça va très bien se passer. » Le lendemain, je fonce faire un check up. Tout va bien. Mais deux jours plus tard, je reçois un coup de fil : « On vient de terminer la totalité de vos analyses de sang et vous avez une hépatite C. » Il faut aller faire une biopsie pour évaluer les dégâts du foie et préciser le diagnostic. J'ai peur. Je ne veux pas aller à l'hosto et là, je constitue le gogo parfait pour les charlatans, je suis prêt à suivre un traitement consistant à manger un oignon cru toutes les trois heures, ou des lavements d'huiles essentielles. Là, ce n'est pas un charlatan mais un pote naturopathe qui me dit ce que je voulais entendre : « Surtout ne va pas à l'hosto, ils vont te tuer, je connais un Chinois naturo-podologue très cocasse génial, on vient du monde entier pour suivre ses traitements, Richard Gere ne jure que par lui ! » Je prends rendez-vous avec le Chinois naturo-podologue qui d'entrée me félicite : « Vous avez bien fait de venir, il ne faut pas se laisser ouvrir le ventre pour faire une biopsie, juste soigner par les pieds. Soigner par les pieds très bon. » Première séance, il me broie les pinces, et je ressorts les pieds en compote et l'autre qui me dit en souriant : « C'est dur hein ? » Oui, c'était très dur, et j'ai compris très vite que j'allais voir ce type parce que j'étais dans le déni et dans la peur du traitement médical. Alors je me suis résigné à faire ma biopsie à l'hosto, qui a confirmé le diagnostic. J'avais une hépatite C et un foie en vrac. Je traversai alors une période délicate de ma vie. On est en 2000 lorsqu'on commence le traitement de piqûres d'Interféron et cachets trois fois par semaine, et dès la fin de la première semaine, j'ai 120 ans. Même plus la force de monter les escaliers. Je vis six mois d'enfer pendant lesquels le seul jour de la semaine où je me sens un peu mieux est le dimanche car je n'ai pas reçu d'injection depuis le vendredi. Après six mois de traitement, un contrôle m'apprend que l'hépatite est vaincue, mais je dois encore continuer trois mois pour consolider mon état.

Pour fêter ma guérison, je propose à ma compagne, la future mère de mes filles, de lui faire découvrir le Népal. Nous partons pour Katmandou où je retrouve mon ami sitariste Bijaya Vaïdya, mais je suis épuisé par le traitement de piqûres d'Interféron que je continue là-bas et je me sens comme une merde. J'ai du mal à monter les marches des temples, mais je réussis quand même à faire un road trip au Népal, à moto, en trimbalant mes seringues dans une thermos. Malgré tout, je me sentais bien, et en rentrant à Paris, j'ai fait un contrôle qui a confirmé que l'hépatite C était guérie.

Je me suis découvert à cette occasion un courage que je ne me soupçonnais pas. Comme disait Nietzsche, « ce qui ne tue pas nous rend plus fort ».

Laétitia

Laétitia, c'est la douceur angevine dont parle Joachim du Bellay dans le poème « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage », que l'on a tous appris en classe.

C'est l'histoire d'un homme qui a couru le monde, a vécu les richesses et les honneurs mais qui lassé de cette vie ne souhaite que retrouver la douceur angevine.

Ma vie comme celle d'Ulysse est un beau voyage. J'ai connu le marbre des palais mais plus que tout ça, j'avais envie de connaître la douceur angevine.

Tous les lieux communs les plus ringards, les trucs qu'on voit écrit au fond des assiettes de fayence du genre « l'amour entre par les yeux, des yeux il va au cœur, au cœur il prend racine », deviennent sublimes avec elle. C'est la lumière blanche au bout du tunnel affectif de ma vie, c'est « mon Amérique à moi » comme disait Brel, c'est mon soleil, et a elle a tout ce que j'ai aimé chez les autres filles, sans avoir rien de ce qui m'a dérangé chez les autres filles.



Avec Laétitia et mon petit Jack, en 2018.

Je ne sais pas pourquoi lorsque Julie a quitté Ibiza en emmenant les filles, j'ai ressenti le besoin d'écrire ce mail, à Laétitia que je connaissais à peine.

Elle y a été sensible, on s'est donné rendez-vous chez moi la semaine suivante et tout de suite, j'ai senti que c'était une fille bien. Nous avons tous les deux de l'amour à donner.

Quelques semaines plus tard, j'accueillais mes filles pour le week-end et je décidai de les emmener à Monaco pour leur faire rencontrer Laétitia. Elles se sont aimées immédiatement et depuis ce jour tout se passe bien entre elles.

Il fallait que je déménage, pour qu'on habite dans NOTRE maison. Je ne voulais pas que Laétitia vive au Pré-Saint-Gervais au milieu des fantômes du passé. J'avais envie d'une maison à la campagne pour accueillir les filles, une maison qui ne leur rappelle pas le Pré-Saint-Gervais où leurs parents vivaient ensemble, une maison à la campagne pour les changer de Paris et leur faire découvrir la nature.

Nous avons donc cherché et un jour où la fille d'une agence nous fait visiter une maison sans intérêt, bétonnée et glaciale, j'aperçois au bout du jardin une maison en pierre, et je lui dis : « C'est cette maison que j'aimerais acheter. » Elle me répond qu'elle appartient à un musicien connu que j'admire. Quelques temps plus tard, ce musicien m'appelle et me dit qu'il la vend. On va la visiter et on en tombe immédiatement amoureux. Tout nous plaît, les pierres des murs, le studio qu'il avait aménagé dans une dépendance, le jardin, la piscine, etc.

« On l'achète !

— Mais tu ne discutes pas le prix ?

— Non, quand on aime on ne compte pas. »

On était au printemps. L'été suivant, on passait les vacances dans la maison avec les filles qui découvraient la forêt, les animaux, les joies de la campagne...

Cette maison est parfaite pour accueillir un enfant.

Dans cette période paradisiaque, il y a eu une séquence infernale, l'accouchement de Laétitia.

Ça se présentait mal. Les médecins disaient qu'il y avait un risque pour l'enfant si on le laissait aller à terme, et qu'il faudrait probablement le faire naître prématurément. Laétitia est hospitalisée pour que la situation soit sous contrôle médical. Je rentre à la maison passer le week-end avec les filles et je me souviens qu'on regardait ensemble le match PSG-Nantes quand Laétitia m'appelle et me dit : « Les médecins viennent de me dire qu'il ne faut plus attendre, ils vont me faire accoucher ce soir. » Je prends les filles et on saute dans la voiture, c'était un retour de week-end, et je me retrouve au milieu des embouteillages, je mets un temps fou à rejoindre l'hôpital. Là, je mets les filles dans un taxi pour qu'elles retournent chez leur mère et je monte rejoindre Laétitia dans sa chambre.

J'assiste à l'accouchement, je tiens la main de Laétitia et Jack vient au monde. Mais je vois que les médecins sont préoccupés, ils me disent : « Il a des problèmes respiratoires, de l'eau dans les poumons, on va l'emmener dans un service de natalité d'un hôpital où ils ont l'habitude de gérer ce genre de situation, mais surtout ne vous inquiétez pas. » Je suis rassuré pour Jack et je retourne voir Laétitia qui ne se sent pas bien et les toubibs constatent qu'elle fait une hémorragie interne. Je vous donne ces détails un peu glauques pour que vous imaginiez l'état dans lequel nous étions au moment où le médecin me dit : « On l'emmène au bloc, vous ne pouvez pas venir. » Et là, j'attends pendant des heures devant la porte de ce bloc, je panique au moindre signe, une aide-soignante qui passe en marchant un peu trop vite, une conversation téléphonique d'une infirmière qui appelle un chirurgien en renfort, je sens une atmosphère de panique et je suis là, à quelques dizaines de mètres de Laétitia, et je ne peux rien pour elle.

Une infirmière encore, qui sort en courant, je lui demande : « Mais elle va vivre ? » et la fille me répond : « Mais oui, ne vous inquiétez pas, au pire elle va perdre son utérus. » Après une attente interminable, comme dans les films, un toubib épuisé mais rassurant sort du bloc, il enlève son masque et me dit :

« Tout va bien, on finit de la recoudre et ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. »

J'avais envie de l'embrasser. Je me suis mis à faire le con pour le faire rire, c'est les nerfs qui lâchaient, j'évacuais la tension.

Je monte voir Laétitia. Je la serre dans mes bras. Elle a mal, mais elle est vivante et notre fils va bien. Je la serre très fort, elle me fait un sourire mélangé à une grimace de douleur. Je suis fier d'elle et du super petit mec qu'elle a mis au monde cette nuit-là.

On n'avait pas envisagé de se marier, à quoi bon, mais on a fini par le faire parce que Laétitia voulait porter le même nom que son fils. On l'a fait en pleine pandémie de Covid, mais entre deux vagues et en invitant très peu de personnes, 17 personnes, toutes vaccinées pour limiter les risques.

Dire qu'on a limité les risques serait exagéré. Sur les 17, 14 ont attrapé le virus apporté par mon ami Serge Ubrette des Visiteurs, qui évidemment ne savait pas qu'il était contaminé.

De la même façon que les gens vivant un moment douloureux disent « Je suis à la fin de ma vie », avec Laétitia, je suis au début de ma vie.

Elle sera la dernière. J'en ai la certitude.

« When I find myself in times of trouble

Mother Laétitia comes to me

Speaking words of wisdom

Let it be. »

REMERCIEMENTS

La vie est un film. Je viens de vous en raconter les évènements marquants. Mais je voulais vous parler de tout ce qui accompagne mon existence, tous ceux qui ont participé au film de ma vie, les têtes d'affiche comme les seconds rôles magnifiques, et toutes ces passions qui me font vibrer, essentielles ou superficielles, toutes ces choses qui font que ma vie vaut d'être vécue mais qui n'ont de véritable sens que si elles sont partagées.

Alors, permettez-moi de remercier :

Moulinot

Le premier dont je voudrais vous parler a le surnom d'un personnage d'un sketch de Coluche. Il se nomme Philippe Cotten mais tout le monde le connaît sous le nom de « Moulinot ». C'est quelqu'un que je connais et que j'aime depuis très longtemps. On s'est connus au Bus Palladium (là où, comme disait Gainsbourg, « *rue Fontaine, il y avait foule, pour les petits gars de Liverpool* »). Moulinot y vendait des bonbons. Un peu alcoolique, il avait l'alcool farceur. Il fallait se méfier quand il avait trop bu car il adorait se serrer contre un ami, et lui dire : « Ah mon Luigi, je t'aime et je suis si content qu'il faut que je te pisse dessus », et il le faisait ! La première fois j'ai pas fuit assez vite... Un peu trop alcoolique parfois, au point que je pensais à

l'époque avec tristesse qu'il aurait du mal à vieillir. Je me trompais. Il est en pleine forme, a fait deux enfants magnifiques et excellents musiciens. Il est royalement cultivé, grand fan de Brassens, dont il a racheté la CX avec radiocassette enregistreur, fan de Brel, et de moi aussi ! Fan de musique, c'est un bon batteur. Il a vaguement fait des piges dans un journal (*Rock n'Folk*). C'est un amateur dans le beau sens du terme. Fan de sport, c'est lui qui m'a présenté Rocheteau, Noah et d'autres grands sportifs... Il est irrésistible, tellement marrant et culotté qu'il parvient à approcher et à séduire ses héros, Tyson est tombé sous son charme, tout comme Chirac, qu'il avait eu le culot d'aller interviewer en costume de clown.

J'ai l'impression qu'il n'a jamais eu de métier dans sa vie. Grand fan de pinard, aujourd'hui il a sa maison au milieu d'un vignoble et je crois que son destin était d'être vigneron.

Moulinot est un personnage hors du commun qui a traversé ma vie en y apportant sa joie de vivre. Il fait penser à ces seigneurs de bistrots que jouait Pierre Brasseur dans les vieux films. À défaut du livre que sa vie mérite, je lui offre ces quelques lignes.

Jean-Pierre Kalfon

J'ai aimé cet homme. Il ressemblait à mon père, si mon père avait lâché la folie qu'il cachait.

Dès qu'on s'est rencontré et qu'on a joué avec Jacques Higelin, nous avons été complices. Et on ne peut pas être complice de Jean Pierre Kalfon si on ne partage pas sa folie, une sorte de punkitude joyeuse qui vous entraîne dans des aventures limites.

Je me souviens d'un voyage à Saint-Jean-de-Luz. Sa fille, Windy, vivait là-bas avec sa mère, dont Kalfon était séparé. Et un jour, il éprouve le besoin impérieux de voir son enfant. J'avais encore ma 4L et on est descendus là-bas avec nos guitares. Il connaissait les bonnes adresses locales et il me dit :

« Bon, installe toi à l'hôtel, je vais faire les courses. » Le temps que je pose nos affaires, il était de retour avec un gros sac et il me dit : « J'ai pris un peu de tout, au cas où. » Un peu de tout était une formule modeste. Quand il a ouvert son sac en papier kraft, j'ai compris qu'il avait pris beaucoup de tout et qu'il avait demandé la totale au dealer lui avait proposé la formule « Keith Richards all inclusive » : shit, herbe, coke acide, héro, et quelques amphét' que le dealer lui avait ajoutées comme un geste commercial.

Nous allons voir sa fille et le soir, dès notre retour à l'hôtel, on ouvre le sac des « courses » et on décide de jouer un peu de musique. Dans un hôtel, donc. Je lui dis : « On va y aller doucement, un petit joint et on joue doucement une musique cool, genre Crosby, pour ne pas gêner les voisins. » Mais au fur et à mesure qu'on changeait de « produit », on changeait de style musical et très vite, on a perdu le contrôle et sans s'en rendre compte, on jouait de plus en plus fort, de plus en plus vite. C'est quand on a attaqué le début de « Pinball Wizard » que les voisins se sont plaints à la réception et que le concierge est monté pour nous parler. Les négociations furent brèves, il nous a dit : « Les voisins se plaignent », on a répondu : « On s'excuse », sans pouvoir s'arrêter de rire, alors il a dit : « Ok, bon et bien vous voulez rire, on va rire : demain, dehors. »

Les trois jours suivants furent une photocopie de celui-ci. Nous posions nos affaires dans notre nouvel hôtel avant d'aller voir la petite Windy, puis dès le retour dans la chambre, musique, dope, plainte des voisins, intervention du veilleur de nuit et nos affaires sur le trottoir le lendemain matin.

J'adorais faire de la musique avec lui. Il jouait comme il vivait. De la même façon qu'il était excessif, qu'il manquait parfois de nuances dans sa façon de vivre mais qu'il compensait avec un cœur gros comme ça, il jouait de la guitare avec un feeling énorme qui faisait oublier son manque de technique...

Cow-boy

Dominique Forestier, alias « Cow-boy » est indissociable de Téléphone. Cow-boy c'est notre pote, il était là depuis le début de l'aventure. Avant même qu'on s'appelle Téléphone, il trimballait notre matériel dans son J7 et comme il avait quelques notions d'acoustique, il s'occupait du son. Pour être tout à fait franc, au début, techniquement, ce n'était pas Phil Spector. Je me souviens que dans ses balances il y avait toujours trop de cymbales charleston mais peu à peu, comme nous, il a progressé et surtout, c'était un type adorable, toujours d'humeur riieuse, ce qui était parfois très utile car dans les moments de tensions, il faisait le clown et ça détendait l'atmosphère.

La Blève (Lionel Blévis)

J'ai rencontré Lionel à Bournemouth, en 1969, où j'étais parti avec ma guitare Galanti. Deux ans de plus que moi, fou des Beatles, des Stones, et de tous les groupes que j'aimais, il m'a vite repéré avec mon air étrange et ma guitare électrique dans les bras !

On s'est revus à Paris, et il a fait partie de mon groupe éphémère, Korange, pour lequel il achètera des amplis Vox AC30, un pour chacun, que vendait Daavid Allen, ancien guitariste de Gong, dont on fit, avec Téléphone, la première partie en Angleterre, beaucoup plus tard...

La Blève faisait des études pour être dentiste et n'était pas disposé à venir répéter régulièrement à Cachan dans l'usine où bossait mon père. Jean-Louis l'a donc remplacé au sein de Korange, La Blève lui a revendu son Vox, et sa guitare aussi, d'après ses dires.

Plus tard, j'ai essayé de le caser dans Téléphone lors de la tournée *Dure Limite* car on avait besoin d'un pianiste et



Avec Lionel Blévis et Serge Ubrette.

qu'il était pour moi celui qui avait le plus de feeling. Mais Corine et Jean-Louis n'ont pas donné leur accord, je pense que c'est parce qu'on était trop potes lui et moi. Du coup, on a pris un pianiste anglais à la place.

Nous sommes restés très potes, on fait toujours le bœuf ensemble, et son fiston Simon, ingé son, guitariste, batteur, pianiste, etc., a mixé *Origines* avec moi. Il était à mon mariage en juillet dernier et a chopé le Covid, comme la plupart des invités.

Alain Ehrich « Loy »

Je l'ai rencontré pour la première fois lorsque je jouais avec Higelin. Très bon pianiste, il jouait à cette époque avec Touré Kounda. Il m'a initié à la musique africaine tandis que je l'initiais au rock. Nous sommes restés amis tout au long des années Téléphone et j'ai immédiatement pensé à lui lorsque j'ai constitué Les Visiteurs première version.

Récemment, c'est lui qui a pensé à moi lorsqu'il a constitué un super groupe, Band of Gnawa, dont le répertoire était constitué de titres des Beatles, Hendrix et Led Zeppelin, mélangés avec des morceaux du folklore gnawa. J'ai adoré ce groupe composé de Cyril Atef à la batterie, Loy au piano et à la basse (Gimbri), Akram Sedkaoui, capable de chanter du Led Zep comme on lace une chaussure, et de quatre musiciens gnawas...

On a écumé quelques scènes en France, et ouvert le festival d'Essaouira, dont je vous parle par ailleurs dans ce livre.



Le jour de mon mariage, avec mes témoins Laurent Dubreucq et Serge Ubrette.

Sergio (Serge Ubrette)

Lui aussi, je l'ai rencontré lorsque je jouais avec Higelin. Une forte amitié est née immédiatement et depuis cette époque, il fait partie de ma famille. Je l'ai convié, lui aussi, à faire partie des Visiteurs première version. Acteur, chanteur et guitariste, c'est lui, avec Corine, qui chante les fameux

« Ouhouh » sur « Ces idées-là ». Il a connu toutes mes compagnes, mes enfants, a été un de mes témoins de mariage.

Ce jour-là, il a refilé le Covid à tous les convives. Malgré ça, il reste un de mes meilleurs amis, c'est vous dire si je l'aime.

Lolotte (Laurent Dubreucq)

De la même manière que Sergio, Laurent est comme là depuis toujours, a connu mes compagnes, m'a toujours dit avec une totale sincérité ce qu'il pensait, toujours là pour donner un coup de main.

Il a été mon autre témoin de mariage. Il fait d'autant plus partie de la famille qu'il est le parrain de Jack, qui d'ailleurs a deux parrains ! Richard est l'autre.

Son vieux passé dans la police fait qu'il dit « véhicule » plutôt que voiture ou caisse, et « affirmatif » plutôt que oui. Ce qui nous permet toujours de nous foutre royalement de sa gueule.

L'informatique et internet

1987, naissance d'un geek.

J'avais préparé les maquettes du premier album des futurs Visiteurs à l'aide d'un quatre pistes sur minicassette, dont une piste était utilisée pour enregistrer un code qui servait à synchroniser ma batterie électronique Linn. Au studio d'enregistrement, John Potoker me dit : « On va remplacer ton système par un ordinateur, sur lequel on va transférer ta batterie, mais aussi pouvoir enregistrer le piano de Loy afin de pouvoir le modifier si besoin. » Évidemment, le petit gars qui avait pris l'habitude de réparer et modifier les outils électroniques à l'époque où son papa ramenait les jouets endommagés qui venaient du Japon, fut très intéressé.

Épaté par ce nouvel objet, je décide de m'en acheter un. Je me paie donc un Mac Plus, j'apprends à enregistrer les prochaines maquettes dedans, enfin, je ne lâche pas mon mini K7 quatre pistes, mais la piste de code me sert à synchroniser l'ordi au lieu de la batterie électronique.

Je peux aussi jouer sur le Mac, à des jeux vidéo, comme le fameux Strategic Conquest, qui m'a occupé des centaines d'heures.

Je découvre également un logiciel, Hypercard, qui me permet de fabriquer mes propres programmes. Tout y passe, des dessins animés au dico de rimes perso, des petits programmes inventés pour faire marrer les potes ou séduire les copines, bref, je passe des milliers d'heures à m'éclater sur le Mac.

À l'époque, pas encore d'internet, mais des réseaux privés et payants, tels que CompuServe ou Calvacom, auxquels je me connectais par le réseau téléphonique, en utilisant un modem, qui me permettait d'échanger à la vitesse faramineuse de 1,2 k/seconde !

Les ordinateurs, avec les années, ont sérieusement évolué : plus besoin de mon K7, j'ai rapidement pu enregistrer deux pistes audio, puis quelques années plus tard, quatre, puis autant de pistes nécessaires dans l'ordi, et le premier disque dur, qui remplaçait les deux disquettes d'origine est arrivé ! Un gros et coûteux appareil, qui permettait de stocker 20 Mo de données, une révolution !!

Puis l'internet est arrivé et je trouvais un programme, Ivisit, qui me permettait de jouer en direct, et de donner des petits concerts en visio, intimistes, pour dix amis et fans, qui s'en souviennent encore.

À ce propos, un mec sur Facebook m'écrit : « Tu ne fais jamais rien de gratuit, et c'est pareil pour les autres artistes »... Du coup je me mets à chercher et découvre une fonctionnalité que Facebook vient d'inventer, le moyen de parler en visio à un nombre de gens quasi illimité. Donc je fais des lives sur Facebook ou autres, devant des milliers de personnes. Le type en

question me dit, un peu plus tard : « Maintenant tu fais ta pub sur Facebook grâce à ce truc. » Certains ne sont jamais contents !

L'ordi est toujours mon compagnon, j'y enregistre et mixe maquettes et albums, j'y prépare des DVD, après avoir confié mes deux ou trois caméras et ces amis et fans qui filment tous les concerts, j'y mixe un album en surround 5.1 (*Longtemps*), y conserve photos, textes, et une grosse partie de ma vie...

Depuis longtemps, famille et amis m'appellent dès qu'ils ont un problème avec leur ordinateur !

Le sport

Je voudrais remercier le sport pour les émotions qu'il m'a procurées.

J'ai depuis l'enfance une passion pour le foot, je crois même pouvoir dire que je me démerdais bien, mais quand les gens me voyaient en short, ils en doutaient.

Il y a une trentaine d'années, un match de prestige intitulé « Coupe d'Europe de la solidarité » avait été organisé entre les chanteurs et musiciens français regroupés dans une équipe qui s'appelait le Samba F.C., créé par Jean-Pierre Savelli, le Peter de Peter et Sloane, et composée de chanteurs, musiciens et comédiens, comme Herbert Léonard et Phil Barney, dont le capitaine était Yannick Noah. Ce match nous opposait aux chanteurs italiens menés par Eros Ramazotti. C'était une opération caritative de prestige et le match avait lieu au stade Vélodrome de Marseille. Dès que je me suis mis en short, j'ai vu dans le regard de Michel Hidalgo sur mes jambes que je ne serai pas titulaire. J'ai donc suivi la majeure partie du match depuis le banc de touche et quand, par politesse, Hidalgo m'a fait rentrer à la fin du match, j'ai voulu lui prouver que j'étais meilleur que certains gars aux quadriceps développés. Le match s'est achevé sur une victoire des chanteurs français

grâce à un but de Yannick Noah et à ma sortie du terrain, l'ancien sélectionneur des Bleus s'est approché de moi et m'a confié : « Si j'avais su, je t'aurais fait jouer dès le début du match, mais à te voir comme ça en short, on ne pense pas a priori que tu en veux autant... »

Mais le souvenir de mon entrée sur la pelouse du stade Vélodrome aux côtés de Yannick sous les clameurs du public reste un souvenir inoubliable. Même si j'ai vécu un grand moment de solitude. Avant le match, je sors des vestiaires un peu avant les autres et je vais m'échauffer en tirant des pénos contre un mur. Soudain, je sens une douleur au quadriceps, un début d'élongation et je vais à l'infirmerie où le kiné fait disparaître la douleur en quelques minutes. Pendant qu'il me massait, j'allume une cigarette et quand il a terminé, je me dépêche de rejoindre les autres au moment où ils entrent sur le terrain. On s'aligne au milieu de la pelouse, le speaker annonce le nom des joueurs et quand il annonce le mien, Yannick Noah, à côté de moi, me souffle : « Ta clope ! » Dans l'empressement, j'avais gardé ma cigarette à la main. Je la jette au sol et j'essaie de l'écraser, mais comme je portais des chaussures de foot, je devais viser le mégot avec un crampon et pendant que les autres au garde-à-vous écoutaient « La Marseillaise », je faisais des mouvements grotesques pour écraser cette clope qui fumait sur la pelouse. Je n'ai jamais voulu voir les vidéos de cet avant-match.

Le foot, c'est comme la guitare, ce sont des passions qui nous viennent de l'enfance. D'ailleurs si on emploie le mot jouer quand on parle de musique comme de foot, ce n'est pas un hasard. Finalement, je n'aurais fait que jouer toute ma vie et en écrivant cette phrase, je mesure la chance que j'ai.

Comme la guitare, j'ai commencé à jouer au foot dans l'appartement de mes parents. La guitare, c'était dans ma chambre, le foot dans le couloir qui était immense au point que j'invitais des copains d'école et qu'on y faisait des matchs. Je me souviens qu'il y avait un lustre façon cristal au milieu et à chaque fois on descendait des facettes du lustre. À la fin il était déplumé, il ne restait que la structure en cuivre.

Mes souvenirs de foot sont comme des doudous auxquels je pense parfois quand j'ai du mal à m'endormir. Mon père m'a donné le virus et il m'emmenait au Parc voir jouer le Stade français et le Racing. Mon souvenir le plus fort au Parc date de 1978, un match a priori sans grand intérêt, PSG-Nancy. Je vois entrer sur le terrain un jeunot qui met le feu au match et qui obtient le penalty de la victoire du PSG. Il s'appelait Luis Fernandez. Il avait 19 ans. Il dégageait une incroyable impression de volonté, on avait le sentiment que personne ne pouvait l'arrêter.

À l'école aussi, je jouais au foot dans la cour, à la récré. Évidemment, c'était interdit, évidemment, les surveillants nous piquaient nos balles. On jouait avec des grosses piles que mon père ramenait de son boulot et que je récupérais à la maison. Ensuite on a joué « au vrai ballon » à Bagatelle, les jours où il n'y avait pas d'école, avec un copain de classe qui s'appelait Jean-Michel Roussier, un fou de foot qui l'a prouvé dans sa vie puisqu'il est devenu président de l'OM. On organisait ces matchs le plus sérieusement du monde, je composais mon équipe comme j'ai composé mes groupes ensuite, et on jouait contre qui voulait jouer. On restait toute la journée et à midi, ma mère nous apportait des sandwiches et des boissons.



Avec Jean-Pierre Papin.

Tout au long de ma vie, j'ai joué au foot dès que j'en avais l'occasion. Pendant les années Téléphone, c'était difficile car Jean-Louis « n'était pas foot ». Richard jouait un peu et on parvenait parfois à organiser de matchs avec les roadies et les régisseurs des salles où l'on allait jouer. Je me souviens d'un tournoi réservé aux showbiz qui s'appelait La Santiag d'or où, avec cette équipe, on est allés en finale, après avoir battu NTM, Canal + et la chaîne I-Télé. C'était malgré tout assez rare et j'enviais Bob Marley qui avait

formé une équipe avec son staff et jouait dans chaque ville de ses tournées contre des artistes, des journalistes ou des techniciens locaux.

Je me souviens d'un match où l'on m'avait dit : « Tu joues avant-centre, tu restes devant le but, ça devrait bien se passer pour toi. » Effectivement, ça ne peut pas mal se passer quand tu joues devant le but adverse et que tu as sur les côtés Dominique Rocheteau à droite et Safet Susic à gauche pour te balancer des caviars. Ce jour-là, j'ai dû marquer six buts... J'ai joué longtemps dans ce club qui s'appelait Musifoot, l'ambiance était sympa et on s'amusait bien, sauf quand Tom Novembre était là et qu'il nous pourrissait la vie à gueuler sans cesse sous prétexte qu'on lui donnait mal le ballon alors qu'il avait les pieds carrés.

Plus tard, je me suis mis au ping-pong. C'est le seul sport où j'étais à peu près à la hauteur. D'abord on jouait en survêt', ce qui m'évitait de montrer mes jambes baguettes. Et puis j'arrivais toujours en demi-finale ou en finale des tournois auxquels je participais, où j'étais généralement battu par Luis Fernandez, qui était devenu mon ami depuis ses débuts au Parc contre Nancy. Je me souviens du Tournoi des gentlemen auquel participaient des personnalités du sport et du showbiz, où nous nous retrouvions chaque année en finale. Quand je regardais Luis jouer, je pensais : « Je suis plus fort que lui », et pourtant, à chaque fois, que je me retrouvais face à lui, il me battait. J'ai compris qu'il possédait quelque chose que je n'ai pas, ce qu'on appelle « l'instinct du tueur ». Il avait beau être un ami, dès qu'il jouait contre moi, rien d'autre n'existait que la volonté de vaincre. Il était habité par une espèce de rage très impressionnante, comme s'il n'avait qu'une idée : tuer l'adversaire. Yannick Noah a le même regard quand il joue au foot. Dix minutes avant le match, il plaisante, il chahute, il chante, mais dès qu'il entre sur le terrain, il parvient à une concentration totale sur son objectif, la victoire. C'est la marque des champions. Cette expression peut paraître banale, un lieu commun, mais quand tu es confronté à ces gars-là, tu comprends ce que ça signifie. C'est quelque chose d'animal. Ils le portent sur

leur visage. Ce sont des gentils et en compétition, leur visage devient méchant.

Mais je n'ai pas toujours été looser sur le plan sportif. Un jour, on nous invite, Richard et moi, à Val d'Isère pour participer à une compétition qui s'appelait le Trophée des gagnants. Une centaine d'acteurs, chanteurs, journalistes, gens de télé et people divers participaient à cette compétition. Je cite Richard, car c'est à cette occasion qu'il a rencontré Marie Trintignant, éblouissante de douceur et de charisme, et qu'ils sont tombés amoureux. Ce trophée était constitué de trois épreuves : ski, kart sur glace et ping-pong. On commence par le ski, j'étais juste moyen et je me classe dans une juste moyenne. Je décide d'enchaîner avec le kart. Arrivé sur la piste, le type m'informe que l'épreuve n'a lieu que le lendemain. Mais le gars était fan de Téléphone et il me propose de m'entraîner. J'ai roulé pendant plus d'une heure sur la piste, prenant la machine en main, repérant les endroits délicats et la meilleure façon de prendre les virages difficiles. Le lendemain, comme les départs se faisaient par ordre alphabétique, je pars dans les premiers et compte tenu de l'expérience de la veille, j'établis un temps remarquable qui impressionne le maire de Val d'Isère qui commentait l'épreuve et qui m'a surnommé « L'Étalon ». Comme, au fur et à mesure des départs, la neige fondait, personne n'est parvenu à battre ce temps d'étalon. À l'issue de cette épreuve, j'étais bien remonté au classement général avant le tournoi de ping-pong, qui était mon point fort compte tenu de ma passion et de ma pratique de ce sport en tournée. Je bats même un tennisman, Gilles Moreton, je gagne la finale et me voilà « gagnant des gagnants ». Je viens de relire ce paragraphe, je ne sais pas s'il apporte vraiment quelque chose au livre, mais j'avais envie de me la péter un peu et de vous faire sourire...

Juin 1982. Mon ami Moulinot me présente Yannick Noah. On sympathise et quelques semaines après notre rencontre, il gagne Roland-Garros, sans qu'il n'y ait, je pense, de relation entre les deux événements. Après son triomphe à Paris, il organise une fête dans sa maison de Fontainebleau, et on

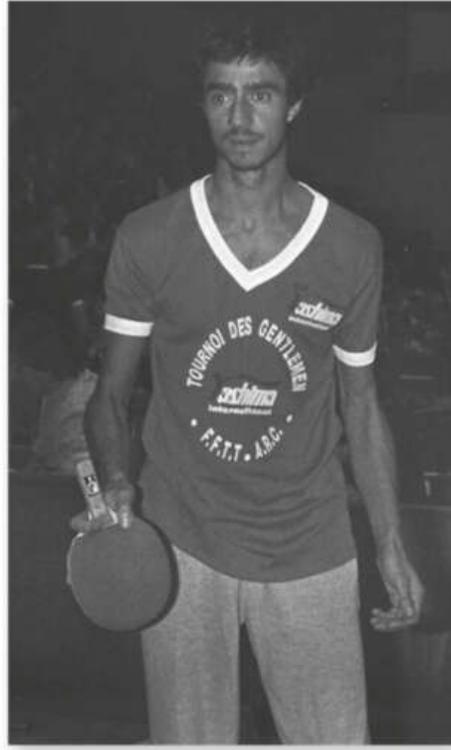
fait un bœuf monstre auquel participaient Jean-Louis et bien d'autres. On sympathise d'autant plus que déjà on devine la passion de Yannick pour la musique, et quelques semaines plus tard, il m'invite sur un bateau qu'il avait loué pour une minicroisière de quelques jours à laquelle il avait convié des amis pour fêter son titre. Parmi les invités, quelques tennismen, quelques filles aussi, dont Corine dont j'étais déjà séparé, et des personnalités du monde sportif, artistique et médiatique. Parmi les sportifs, Paulo César, le célèbre footballeur brésilien, très exubérant, très drôle, Brésilien quoi ! Tout le monde était joyeux. Un jour on accoste sur une petite île et on décide de faire un foot sur la plage, on fait les équipes et je me retrouve dans celle qui joue contre Paulo César et là, évidemment, le gars, qui était en fin de carrière, avait une technique incroyable, mais dès qu'il arrivait vers moi, il regardait mes canes et il se marrait tellement que je lui piquais à chaque fois le ballon tandis qu'il continuait à pleurer de rire.

Sous une joie apparente, Yannick traversait une période de dépression. Il vient de gagner Roland-Garros et de la même façon que les femmes qui viennent d'accoucher connaissent le baby blues, Yannick vit une sorte de « winner blues ». Après sa victoire à Paris, il ne parvient pas à se motiver à nouveau et, saturé de tennis, il a besoin de se confier à quelqu'un qui ne soit pas de ce monde. Il me dit : « J'ai bossé comme un malade pour gagner ce tournoi, j'avais mes raisons, je voulais que mon père soit fier de moi, je n'aime pas le monde du tennis, je n'ai aucun ami dans ce milieu. » Nous nous voyons régulièrement, il me demande comment je parviens à gérer la pression de Téléphone. Nous sommes dans une tournée mondiale qui ressemble au circuit du tennis professionnel, nous jouons en Allemagne, Italie, Grèce, Portugal et aux États-Unis, et je lui explique qu'à chaque concert, je trouve une raison qui fait que la vie vaut d'être vécue et je joue pour elle. Par exemple, je joue pour mon amour du moment, je joue pour ma mère, je joue pour le bonheur de ceux qui viennent me voir... et Yannick est passionné, il retrouve une motivation, il part jouer ses tournois en me disant :

« Celui-là, je vais le jouer pour ma famille ». Je deviens une sorte de coach mental pour lui, et nous nouons des liens très solides. Quelques mois plus tard, alors que nous nous apprêtons à jouer au Zénith, il vient me voir avant le concert. Ce jour-là, c'est moi qui manquais de motivation, en raison probablement d'une altercation de plus entre Corine et Jean-Louis. Je fais part à Yannick de ma lassitude et il me dit : « Il y a une table de ping-pong derrière la scène, on fait un petit match pour te déstresser avant le concert ? Je veux que tu donnes toute ton énergie pour décharger tes tensions négatives. » Yannick me battait toujours au ping-pong, mais cette fois-là, motivé par ce défi, j'ai tout donné et j'ai gagné. À la fin, il m'a regardé en riant et il a dit : « Aujourd'hui, c'était moi ton coach mental. » On nous appelle sur scène, et ce soir de 1984, au Zénith, j'ai joué pour Yannick Noah.



Avec Moulinot, Paulo César et Yannick Noah.



Tournoi des Gentlemen.



Battu par Luis Fernandez en finale.

Pour être complet avec ma vie sportive, à l'époque où j'étais avec Laura, j'ai décidé de faire de la boxe française. J'ai pris quelques cours que j'ai dû interrompre car nous partions en tournée. Notre Cadillac (celle de la fête de l'Huma) était conduite par Fiphi, notre régisseur, chauffeur, garde du corps, un colosse dont la simple apparition suffisait à calmer quiconque aurait voulu nous nuire. Il portait des bagues énormes de style hard rock à chaque doigt et quand ça tournait mal et qu'un malin commençait à nous saouler, Fiphi avait un rituel dissuasif. Il demandait à l'intrus de patienter et il enlevait calmement ses bagues une à une de ses doigts énormes et les posait délicatement sur une table ou un lavabo, comme s'il avait peur de défigurer son adversaire, qui généralement en le voyant faire, prenait ses jambes à son cou.

Un soir, pendant cette tournée, je lui dis, tout fier :

« Tiens Fiphi, je me suis mis à la boxe française.

— Ah super, fais voir un peu.

— Non mais je débute, j'ai juste appris un coup basique, un balancement du pied...

— Fais voir quand même ! »

Je balance mon coup de pied, assez maladroitement, mais comme il se positionne mal, je le blesse. Et ce colosse tombe au sol en poussant un cri. Après ça, pendant quinze jours, il a marché avec des béquilles. Et à chaque fois que les gens lui demandaient qui lui avait fait ça en imaginant un hercule et que Phi-Phi me montrait du doigt, les gens éclataient de rire.

Le public

Je n'ai pas envie d'écrire les remerciements convenus de l'artiste à ses fans. D'abord parce que ça mériterait un livre, tant le lien qui les unit est

différent d'un fan à l'autre. Et tant j'ai de belles histoires de fans dans ma mémoire...

Mais je veux qu'ils sachent qu'ils sont dans ma vie, comme je suis dans la leur.

D'abord, il y a le cœur du réacteur. Les fidèles. Une bande d'irréductibles qui est là, à chaque concert. Il s'appellent les Gnacs, ils arrivent très très tôt et ils proposent aux organisateurs de donner un coup de main à la logistique du concert, d'aider à installer le matériel et, sans être intrusifs, me font savoir qu'ils sont prêts à faire une course pour moi si j'ai besoin de quoi que ce soit.

Il y a aussi les nostalgiques. Ceux pour qui Téléphone ou les Visiteurs sont des repères dans leur vie. Adolescents, lorsqu'ils s'engueulaient avec leurs parents et qu'ils quittaient la table familiale en hurlant « Vous ne comprendrez jamais rien » et qu'ils montaient s'enfermer dans leur chambre en hurlant « Fascistes ! », en claquant violemment la porte, ils se jetaient sur le lit et écoutaient à fond « La Bombe humaine » en reprenant très fort des passages destinés à leurs parents : « *Mon père ne dort plus dans prendre des calmants* » ou évidemment « *Si tu laisses quelqu'un prendre en main ton destin, c'est la fin* ».

Et puis, il y a toi, qui me reconnais lorsqu'avant de prendre un train ou un avion, je traîne dans un Point Relay pour chercher de quoi lire pendant le voyage, et qui m'observes du coin de l'œil en faisant semblant de feuilleter un magazine... Je veux que tu saches que si, à ce moment là, ton cœur bat un peu plus fort, le mien aussi bat un peu plus fort, et que le simple clin d'œil qu'on échange va m'accompagner pendant tout le voyage, comme j'espère qu'il accompagnera ta journée.

D'autres fois, dans ces rencontres de gares, un fan plus audacieux m'interpelle en me lançant quelques mots d'une de mes chansons et je comprends que ces mots ont été en phase avec ce qu'il vivait à un moment fort de son existence. Mais les moments forts ne sont pas toujours des jardins de roses.

À l'époque de mon premier power-trio, avec Nico (Bravin) et Hervé (Vernhes), après la séparation définitive d'avec Corine, on s'est retrouvés gare de Lyon pour partir donner un concert vers Avignon. On se dirigeait tranquillement tous les trois vers le quai de départ lorsque j'ai croisé un fan qui avait envie de parler avec moi. Je dis aux autres « Allez-y, je vous rejoins dans deux minutes. » Après un court échange chaleureux avec le garçon, je cours sur le quai pour rejoindre Nico et Hervé, lorsqu'un grand type me barre la route en disant : « Qu'est-ce que tu fous là ? » Avant que j'aie le temps de répondre, il me balance un énorme coup de boule et repart sur le quai vers l'avant du train, comme si de rien n'était... J'hésite à le suivre, car je ne veux pas abandonner valise et guitare sur le quai, mais je lui gueule « Mais t'es cinglé mec ? » Il s'arrête et me répond : « Ah, t'en veux encore ! ? » Non, je n'en voulais pas « encore », je ne voulais pas non plus rater le départ du train dont j'entendais l'annonce dans les hauts parleurs de la gare. Alors, je suis entré dans le premier wagon, où m'attendaient les potes. En me voyant arriver le visage en sang, ils sont sidérés et ils me bombardent de questions pour comprendre pourquoi il a fait ça. Je dois le connaître, une histoire de fille que je lui aurait piquée, un autographe refusé, j'ai peut-être dit du mal des fachos en interview, et le mec est au FN... La seule certitude que j'ai, c'est que je n'ai jamais vu ce gars-là de ma vie. Quand le sang est épongé, on décide d'avancer vers l'avant du train pour essayer de le retrouver et de comprendre ses raisons. Plusieurs wagons plus loin, je reconnais mon agresseur, assis tranquillement, en train de discuter avec une fille. Je souffle à Hervé « C'est lui ». Hervé n'est pas grand, mais c'est un sanguin qui n'aime pas qu'on fasse du mal à ses potes et aussitôt, il me bouscule, se jette sur le type, le prend par le col et lui assène trois énormes gifles. Et alors que je pensais que ça allait dégénérer en baston, le gars se met à pleurer, des gros sanglots sonores d'enfant malheureux suivis d'une plainte douloureuse. Devant cette réaction, ma colère tombe d'un coup et je lui demande avec douceur : « Mais pourquoi tu m'as fait ça tout à l'heure ? » Sans cesser de

pleurer, il me répond : « Quand j'étais en HP (hôpital psychiatrique), j'écoutais ta chanson (« Ne me regarde pas ») où tu dis "Casse la glace !", et je ne pensais plus qu'à ça... casser la glace. Un jour, j'ai foncé dans la glace la tête la première pour la casser, et je me suis fait très mal. À l'hôpital, ils m'ont dit que c'était à cause de toi. Alors, quand je t'ai vu, j'ai voulu me venger. » Tous les passagers du wagon nous regardaient comme on regarde les voitures explosées par un accident de la route. J'ai fait un signe de la main à mes amis pour leur indiquer qu'on retournait à nos places, et avec l'autre main j'ai simplement caressé la joue du malheureux en lui disant « Je te comprends, bon voyage mon gars ».

Dieu

Quand j'étais petit, j'écoutais à la radio un homme nommé Jacques Chancel, dont l'émission s'intitulait *Radioscopie* et dans laquelle il interviewait pendant une heure une personnalité. J'imaginai que, devenu une rock star, il m'invitait dans son émission. En allant à l'école, j'inventais ses questions, je répondais et les gens me voyaient parler tout seul dans la rue. Je ne parle pas tout seul, je réponds à Jacques Chancel ! Il terminait son interview par la traditionnelle question « Et Dieu dans tout ça ? »... S'il me l'avait posée, j'aurais répondu par la chanson de John Lennon :

*« God is a Concept
By which we measure
Our pain
I don't believe in magic
I don't believe in I-ching
I don't believe in Bible
I don't believe in Tarot
I don't believe in Hitler
I don't believe in Jesus*

I don't believe in Kennedy
I don't believe in Buddha
I don't believe in Mantra
I don't believe in Gita
I don't believe in Yoga
I don't believe in Kings
I don't believe in Elvis
I don't believe in Zimmerman
I don't believe in Téléphone. »

Je n'ai pas foi en Dieu, j'ai plutôt foi en l'humain, et encore... Nous sommes perdus, comme des grands rats, plus ou moins gentils ou méchants, bêtes ou intelligents, sensibles ou insensibles, généreux ou égoïstes, sur un gros caillou, sans savoir où on va ni pourquoi on est là. Peut-être on est juste une étape vers un truc plus évolué, qui comprendra mieux tout ça.

Moïse était sans doute un type sage et intelligent, parti méditer dans la montagne alors que le peuple était très agité et ne respectait rien. Il en est redescendu après avoir trouvé une brillante idée : celle d'un être supérieur, suprême, qui inspire la crainte à ceux qui se comportent mal. Ce qu'il n'avait peut-être pas prévu, c'est que la peur peut engendrer, à terme, haine et violence.

J'ai eu rapidement l'impression que, dans ma famille, ceux qui semblaient le mieux appréhender leur vie, ceux qui me semblaient les plus heureux, les plus drôles et les plus intelligents, étaient les non croyants.

Comme si l'idée de dieu parasitait la vie et le cerveau des autres... Mais, étant moi-même un des grands rats en question, je n'ose être très formel à ce sujet.

Je n'ai pas rencontré Dieu, mais j'ai rencontré des seigneurs, des anges, des démons (les miens et ceux des autres).

Téléphone

Après toutes ces années passées ensemble, on en est parfois à ressasser de vieilles rancœurs, « machin était trop ceci », « machine était vraiment trop cela », en occultant les qualités des autres et en oubliant l'amour et le bonheur qu'ils nous ont donnés.

Téléphone, c'était juste quatre personnes ordinaires, qu'une étrange alchimie a rendus extraordinaires lorsqu'ils se sont réunis pour jouer une musique qui leur ressemblait, qui les rendait heureux et qui rendait d'autres humains heureux. C'est ça qu'il faut retenir, et c'est ça qui me saute aux yeux, plus que jamais, pendant que j'écris ces lignes.

Mes rêves se sont réalisés, en partie grâce à vous, Corine, Jean-Louis, Richard et François, alors je veux vous dire merci d'avoir été et d'être qui vous êtes !

Voilà, c'est fait.

REMERCIEMENTS (BIS)

Lola, Lili, Jack et Laétitia Bertignac

Annie Bidault des Chaumes

Dominique Simonnet

Nicole Bacharan

Bruno Wagman

Philippe Lumbroso

Laurent Hosana

Patrick Houvet

Matthieu Drouot

Fabrice Groix

Fred Benaïm

Franck et Emmanuelle Bricchet

Raphaël Enthoven

Ferhat Imakhoukhene

Marco Bravin

Akram et Atef Sadkaoui

Benjamin Patou

Christian Vettraino

Pascale Flécheux

Maurice Suissa

Simon Turgel
Éric et Valérie Tong Cuong
René Techer
Nagui Fam
Frédéric Cammas
Vincent Marquis
Guillaume Henriet
Jean-Christophe Linder
Jean-Paul Arrago
Jean-Phi Fanfant
Philippe Ulrich
Valérie de la Rochebrochard
Christophe Pasquet
Pierre Lescure
Hervé Koster
Icheme Zouggart
Alain Montfort
Frédéric Nordmann
Marie Chromy
Bernard Werber
Bruno Wagman
Max Haas
Nelson Monfort
Valérie Abrial
Philippe Lalite
Rémy Brault
Jean-François Masson
Michel Petrovski
Mehdi Eljai
Philippe Carayon

Laurent Lecarves
Roland Levy
Christine Ferrer
Christian Malcurt
Nicolas Combrouze
Olivier et Sandra Ropers
Thierry Joubaud
Thierry de Bailleul
Frédéric Zeitoun
Jérémy Boissier
Jérôme Alonzo
Philippe Dana
Guy Carlier
Philippe Héraclès
Nathalie Courtois
L'équipe du cherche midi éditeur

Édition établie sous la direction de Guy Carlier.

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :

www.cherche-midi.com

© **le cherche midi**, 2022

92, avenue de France
75013 Paris

Conception graphique : Justine Dupré

ISBN : 978-2-7491-7291-0

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Graphisme : Justine Dupré

Photo couverture : © Thomas Samson / AFP

Photos **intérieures** : collection personnelle de l'auteur.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).